

MICHEL

J
O
B
I
N

LA TRAJECTOIRE DU PION



ALIRE

Page Copyright

Les Éditions Alire inc.
C. P. 67, Succ. B, Québec (Qc) Canada G1K 7A1
Tél. : 418-835-4441 Fax : 418-838-4443
Courriel : info@alire.com
Internet : www.alire.com

Les Éditions Alire inc. bénéficient des programmes d'aide à l'édition de la Société de développement des entreprises culturelles du Québec (SODEC), du Conseil des Arts du Canada (CAC) et reconnaissent l'aide financière du gouvernement du Canada par l'entremise du Programme d'aide au développement de l'industrie de l'édition (padié) pour leurs activités d'édition.

Gouvernement du Québec – Programme de crédit d'impôt pour l'édition de livres – Gestion Sodec.

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés

Dépôt légal : 4e trimestre 2001

Bibliothèque nationale du Québec
Bibliothèque nationale du Canada

Illustration de couverture : Bernard Duchesne

Format epub



EAN 978-2-89615-647-4

© 2010 Les Éditions Alire inc. & Michel Jobin

Première partie

Chapitre 1

Chapitre 2

Chapitre 3

Chapitre 4

Chapitre 5

Chapitre 6

Chapitre 7

Chapitre 8

Chapitre 9

Chapitre 10

Deuxième partie

Chapitre 11

Chapitre 12

Chapitre 13

Chapitre 14

Chapitre 15

Chapitre 16

Chapitre 17

Chapitre 18

Chapitre 19

Chapitre 20

Chapitre 21

Épilogue

Coda

Biographie

Première partie

Chapitre 1

Je n'ai pas vu Romain souvent depuis mon retour. Deux ou trois fois tout au plus. En six mois. Pourtant, Dieu sait si je l'aime. Mais nos rapports ont changé. Auparavant c'était un copain, un complice. Maintenant, mon oncle est un peu devenu mon père. Et moi un peu son fils. Quand sa berline allemande s'arrête enfin devant moi, j'éprouve un sentiment trouble. À la fois content et déçu de le voir arriver, je monte dans sa voiture.

— Content que tu sois de retour. Je n'y serais pas allé seul.

— Bien sûr, Romain.

— Non, non, je t'assure, Charles.

Romain est sérieux, je le connais trop pour en douter. Et puis moi-même, je n'ai pas vraiment envie d'y aller. Du moins pas avec lui. Mal à l'aise, je tente une pirouette :

— À ce rythme, on n'y sera pas avant la fin de l'après-midi.

Romain esquisse un vague sourire. J'ai hâte de voir comment il va s'en sortir avec tout ce trafic. En une fraction de seconde, il me laisse pantois. Un coup d'oeil dans les rétroviseurs, un contrôle furtif de l'angle mort et sa Mercedes s'infiltre dans une minuscule brèche entre un taxi et une camionnette de livraison. À l'intersection, il braque à gauche, coupe une voiture et réaccélère, légère dérive du train arrière en prime.

— Eh ! Tu as gardé la forme ! lui dis-je, admiratif.

— J'ai plus de temps pour m'entraîner maintenant, me répond-il en souriant.

Romain vient tout juste de quitter ses fonctions de médecin-chercheur en cardiologie à l'hôpital universitaire. C'est un type sérieux qui, sous des dehors bourrus, cache un coeur allègre. Toujours d'attaque, prêt à relever nos petits défis et bravades. Il m'a été d'un grand secours lorsque tout s'est mis à aller mal.

La Mercedes roule à vive allure. Le centre-ville est déjà loin. Nous ne percevons de l'extérieur qu'une image et un écho aseptisés. En route pour le paddock du circuit Gilles-Villeneuve. Une vieille habitude pour nous que d'aller admirer les monoplaces le mercredi précédant le Grand Prix. D'aussi loin que je me souviens, nous n'y avons jamais manqué. Pourtant aujourd'hui, rien de tout cela n'est pas aussi simple. Il y a un vide, évident.

Juste comme le silence menace de se faire trop lourd, Romain me lance, avec un enthousiasme feint :

— J'ai hâte de voir la nouvelle Ferrari !

— Elle est sublime.

— Tu l'as déjà vue ?

— À la présentation officielle à Maranello en janvier.

— Tu y étais pour ta revue ?

La dernière étape de mon long voyage m'a amené en Italie. J'y ai passé plusieurs semaines et me suis lié d'amitié avec un groupe de journalistes qui venait de lancer une revue de sport automobile. Quand j'ai décidé de revenir à Montréal, ils m'ont offert une pige pour l'Amérique du Nord. Évidemment, j'ai accepté. Pas pour l'argent – on me rembourse à peine mes frais –, mais pour le plaisir. Et puis cela m'aide à me faire la main.

À mon retour au pays, je n'ai pas perdu de temps. J'avais sérieusement besoin de me renflouer, aussi ai-je accepté le premier emploi venu. Journaliste dans un hebdo de quartier. Depuis six mois, politique municipale, chicanes de clôture et chiens écrasés sont devenus mon lot alors que je pencherais plutôt vers l'économie et la haute finance. Pour le moment, je n'ai rien à redire. Les places disponibles dans les grands quotidiens sont rares et j'ai été parti longtemps. Mais je ne passerai

certainement pas toute ma vie à relater des échos de basse-cour.

— Regarde-moi tout ce monde ! fait Romain.

— On se croirait à Monza...

Sur la piste, des colonnes denses de piétons convergent vers les garages, rendant notre progression difficile. Romain range la voiture dans l'herbe. Nous continuons à pied.

Du coup, je me rends compte qu'il a vieilli. Sa démarche me semble raidie, les traits de son visage plus tirés qu'avant. Ces dernières années ont laissé des traces. Je ralentis la cadence pour ne pas le presser.

Tout autour, des ouvriers s'affairent à terminer les préparatifs dans la plus grande agitation. Scènes familières, cent fois revues. Tellement évidentes que, spontanément, viennent s'y greffer les images qui, autrefois, les accompagnaient.

Images redoutées.

Elles me rappellent qu'en ce moment précis ne manque que mon père, l'autre membre de notre trio de tifosi. Sans que je le veuille vraiment, sans même que je puisse y résister, mes pensées basculent vers lui. L'habituel défilé se met en branle. Frisson, sensation de vide, vertige. Un envahissement brutal par des flashes furtifs. Toujours aussi vulnérable lorsque les éléments extérieurs contribuent à l'évoquer. Et tout, au circuit, me rappelle Antoine...

Devinant peut-être mes pensées, Romain tente une esquive :

— Tu ne trouves pas qu'il y a plus de gens que d'habitude ? fait-il en désignant la foule massée le long des garages.

— Sans doute une nouvelle génération de connaisseurs...

Romain aussi est tendu. Il ne trouve rien d'autre à dire.

De nouveau, je glisse dans le souvenir de mon père. Vers le moment où s'est fixée son ultime image. Le cauchemar de sa mort. Tout s'est fait si vite. Je le revois, allongé sur le plancher de son bureau. Souffle coupé, visage exsangue, lèvres bleues. Les traits figés en un rictus exprimant une douleur absolue. Et cette étrange lueur dans ses yeux, fugace. Comme s'il avait été estomaqué de m'apercevoir au-dessus de lui. Ma visite, à l'improviste, aurait dû être comme toutes les autres. La mort n'avait jamais fait partie des images associées à mon père. Il avait toujours affiché une telle vitalité. Renversant qu'un homme comme lui puisse agoniser à cinquante-huit ans.

Un grondement assourdissant s'élève des puits. La foule compacte se déplace, attirée par le staccato tonitruant d'un moteur qu'on réchauffe.

Romain suit le mouvement, empressé, en me tirant par le coude.

De nous trois, il était toujours le plus fébrile quand nous programmions une petite séance d'écoute à la maison. Le légendaire Matra V12 lui arrachait presque les larmes. Mon père, Antoine, possédait une impressionnante collection de cassettes audio enregistrées au Grand Prix au fil des années. De temps en temps durant l'intersaison, nous les faisions jouer sur la chaîne stéréo. À plein volume. Cela rendait ma mère complètement folle, mais en même temps cela la faisait rigoler.

— Tu sais, Romain, j'ai encore les cassettes d'Antoine...

Il ne répond pas, se contentant de secouer mollement la tête. Depuis la mort de mon père, Romain élude toute référence à son frère. Toute allusion le rend mal à l'aise. De la gêne, de l'amertume aussi. Comme s'il se reprochait de n'avoir pu le sauver.

Comme s'il avait pu... Le spectacle de son arrivée en civière à l'hôpital l'avait tétanisé. Bien qu'il eût l'habitude de ce genre de cas et qu'il fût peut-être le médecin le plus doué pour traiter les patients victimes d'arrêt cardiaque, il aurait préféré ne pas être là. Son propre frère, son seul frère, dans un tel état. La violence de l'attaque ne laissait aucun espoir.

Le corps d'Antoine n'a pas été exposé. Cette pratique le répugnait. Il a plutôt été incinéré et ses cendres dispersées au sommet des monts Sutton, lieu chéri entre tous. Tout cela nous a laissés, ma

mère et moi, complètement engourdis, assommés.

Pourtant, à la Roebuck Bull, les infarctus n'étaient pas rares. Elle avait déjà abattu quelques présidents avant mon père. Mais c'était au temps où les financiers quittaient rarement leur cigare et finissaient la journée au dry martini double. Antoine, lui, s'était imposé une discipline de fer. Des séances intensives de jogging ou de squash couronnaient souvent ses longues journées de travail. Il voyait dans le défoulement physique le seul moyen d'échapper au stress énorme des marchés financiers. Il était dans une forme splendide, dynamique, très près de nous.

Cet épisode a constitué le premier jalon de la série noire qui s'annonçait. Au décès d'Antoine, c'est Romain qui, à titre d'exécuteur testamentaire et à sa grande surprise, a dû nous apprendre que nous étions ruinés. Nous qui vivions très bien dans notre grande maison du sommet Trinité à Saint-Bruno avons dû la vendre en catastrophe pour nous maintenir à flot. Une situation difficile, d'autant que des bruits couraient. Depuis quelque temps, Antoine s'égarait. Il semblait avoir moins la touche. Il aurait même perdu gros dans une transaction sur le marché des changes, pour son propre compte. Quasiment ruiné en une seule journée. D'où le choc, terrible, et l'infarctus.

Les mois suivants ont été éprouvants. Ma mère était brisée par la douleur. J'étais moi-même fragile. Avec Antoine, nous formions une famille unie. Son départ si soudain nous paraissait irréel. Tellement éloigné de ce qu'il avait été. Comme s'il s'agissait de la mort d'un autre. En homme d'honneur et de bonté, Romain nous a accordé toute son attention en plus de s'occuper de la succession de mon père. Une entreprise très complexe vu le degré de sophistication des investissements d'Antoine. Son actif était considérable, ramifié, mais son passif l'était malheureusement tout autant. À cause de sa dernière transaction. Une imprudence dont nous ne le savions pas capable. Le verdict a été brutal. Il ne nous restait plus qu'un faible capital. À peine de quoi acheter une petite maison et l'entretenir quelques années.

Puis, un an plus tard, comme pour illustrer le caractère implacable de la loi des séries, ce fut au tour de ma mère. Une fin brutale et inattendue alors que les choses commençaient à se tasser pour nous. Devant l'obligation de gagner à nouveau sa vie, elle avait repris son ancien travail d'agent immobilier. Les premiers temps avaient été très durs, mais elle s'était acharnée, se servant de son boulot comme d'un exutoire. Elle travaillait d'ailleurs sur une grosse affaire lorsque...

Romain m'attire vers le garage suivant. Je le suis, interdit, en proie à un léger vertige. Devant l'enclos surmonté du *cavallino rampante*, emblème de la mythique Scuderia Ferrari, je ne ressens pas le frisson habituel. La vue des monoplaces rouge sang me laisse indifférent. D'ordinaire, je ne me lasse pas de contempler le ballet ordonné des mécanos occupés à nettoyer et remonter les fougueuses montures. Mais aujourd'hui, leur travail méticuleux, hérité d'une longue tradition de maîtrise et de passion, ne me touche pas, car en réalité je ne le vois pas.

Je ne peux m'empêcher de penser à eux, à mon père, à ma mère. À l'horreur qui m'a frappé lorsque j'ai reçu l'appel. Sergent Beaudoin de la Sûreté. Je l'ai su immédiatement. Au ton de sa voix. À son assurance feinte derrière laquelle on devinait sans peine un homme jeune pas encore rompu à ce genre d'exercice. Mylène Bélanger Maynard. Collision frontale. Impact terrible. Carbonisée. Abattu, j'ai tout liquidé et je suis parti aussi vite que possible. N'importe où...

Au moment où je doute de jamais parvenir à occulter tout cela, la grande affiche frappée du sigle élégant de l'écurie Procyon F1 m'apparaît, lumineuse comme un phare. Je pousse presque un soupir de soulagement. Mon contrat pour le week-end.

— J'ai rendez-vous avec le patron pour une entrevue, dis-je à Romain tout en désignant le garage. Il accueille ma remarque plutôt froidement.

— Avec Jean-Louis Vincent, aujourd'hui ? fait-il en plissant les yeux pour se protéger du soleil.

— Non, samedi midi. Aujourd'hui, j'ai autre chose pour l'hebdo.

Il remet ses verres fumés et me lance avec une pointe de mépris :

— Qu'est-ce que tu lui trouves, à ce type ? On dit que c'est un bel enfant de pute...

— Son écurie monte, il gagne en influence...

— Mais c'est un affairiste de la pire espèce !

— C'est un businessman, pas un humaniste.

— Justement, c'est pas une excuse. On n'entend plus parler que de ces types. Toi, au moins, tu pourrais t'intéresser à quelqu'un d'autre ! me répond-il sèchement avant de tourner les talons.

La visite est terminée. Je n'insiste pas. Et tant pis : en venant au circuit, chacun de nous était d'abord soucieux de faire plaisir à l'autre. Mais ce faisant, nous nous sommes trahis. Figés dans un silence glacial, nous retournons à la voiture.

Sur le chemin du retour, j'essaie de me détendre. Le soleil inonde l'habacle, puissant, aveuglant. *Ne regarde pas, n'essaie pas de voir. Oublie.* Je m'enfonce dans le luxueux siège de cuir, ferme les yeux et, l'esprit libre de toute pensée, je goûte la chaleur des rayons sur mon visage tandis que nous roulons vers la ville.

Chapitre 2

Samedi matin. Je me lève encore plus tôt que d'habitude. Après une douche rapide, je descends acheter le journal et m'installe à ma table de travail pour ma revue de presse quotidienne.

Rien de spécial aujourd'hui, sinon que les principales places boursières d'Europe ont terminé la semaine en forte baisse. La faute au dollar américain qui continue de s'apprécier et de drainer les capitaux. De Londres à Moscou, les investisseurs ont exprimé leurs craintes. Mais il n'y a là rien de neuf. Les investisseurs craignent toujours quelque chose. Mon journal épluché, je débarrasse la table en empilant la vaisselle sur le comptoir – il y a de bons côtés à vivre seul – et j'entreprends de réviser mon dossier sur Jean-Louis Vincent, le patron de Procyon F1.

Le portrait change beaucoup d'une publication à l'autre : *golden-boy* pour les Français, combinard astucieux pour les Anglais, personnage vaguement louche pour les Allemands. À l'évidence, il ne laisse personne indifférent et j'ai bien l'intention d'ajouter ma pierre à l'édifice pour les Italiens. J'achève de préparer mes questions en vitesse et je mets le cap sur le circuit. L'entrevue doit avoir lieu ce midi dans son motorisé.

*

— Monsieur Vincent doit terminer un entretien urgent. Entre-temps, si vous voulez manger, vous êtes le bienvenu.

Je ne me fais pas prier.

J'ai passé une matinée plutôt éprouvante à tournoyer comme une girouette dans le paddock. Durant les séances d'essais, on doit avoir des yeux tout autour de la tête si on ne veut pas finir encastré dans un aileron comme une vulgaire pub de cigarettes tant les monoplaces entrent et sortent à un rythme infernal. Les habitués, eux, agissent d'instinct. S'écartant tout juste à l'arrivée d'un bolide, se laissant même frôler avec flegme sans interrompre leur conversation tandis que les mécanos s'agglutinent autour pour effectuer leurs contrôles. À les voir, j'ai pu mesurer combien j'étais un vert. Avec tout cela, je n'ai pas pu rassembler la moitié des informations dont j'avais besoin.

Je m'approche du buffet. Saumon poché à l'estragon, pommes mousseline, muscadet, fraises poivrées... À des années-lumière des sandwiches-aux-oeufs-pas-de-croûte de l'hôtel de ville.

Sous les auvents, la chaleur accablante des puits cède le pas à une fraîcheur relative. Les conversations vont bon train dans une ambiance détendue. Le beau monde prend le frais à la santé de Procyon F1. Je repère une place libre et m'installe.

À côté, un type secoue son briquet. Il se tourne vers moi :

— T'aurais pas du feu ?

Un Français. Je lui tends mon Zippo. Je l'ai toujours sur moi même si je ne fume pas, avec mon couteau suisse.

Il fait jaillir la flamme, aspire un bon coup et me le rend en me remerciant.

— Y a pas de quoi.

— Local ?

— Oui, mais je couvre le Grand Prix pour un magazine italien.

— C'est ton premier Grand Prix ?

— Comme journaliste, oui.

— Alors bienvenue dans le monde merveilleux de la F1. Moi, c'est Dumontier, mais tout le monde m'appelle Dumont.

J'avais déjà lu de ses articles. Un des rares journalistes de l'Hexagone à ne pas flatter Vincent que

dans le sens du poil.

— Charles Maynard.

— À ce que je vois, t'as déjà pris tes marques. Y a pas mieux que Procyon pour la bouffe, même si Prost et Ferrari sont pas mal non plus. En tout cas, infiniment mieux que les Anglais : ils seraient capables de faire bouillir leur mère.

— Je suis surtout ici parce que j'ai une entrevue avec le patron.

— Vincent, un bel enculé, oui !

Il s'est exprimé avec verdeur, assez fort pour que quelques têtes se retournent. Mais quand on voit que c'est Dumont, on n'en fait pas de cas. L'habitude, j'imagine...

— Qu'est-ce que tu fais ici, alors ?

— Attention, il faut pas confondre : c'est pas parce que j'aime bien sa cuisine que je vais m'empêcher de le critiquer. C'est vrai, il sort de nulle part, ce mec, il crée une écurie avec une montagne de fric – dont personne ne connaît très bien la provenance – et il faudrait l'applaudir sans rien demander ?

— L'accueil doit quand même être un peu frais, non ?

— Au contraire. On m'accueille toujours avec une extrême correction. Vincent lui-même maintient la façade. La F1 est un show d'images. C'est mal vu d'afficher ses rancunes. Dans les coulisses, par contre, c'est autrement plus viril.

— Qu'est-ce qu'il fait ?

— Des pressions, de l'intimidation. Il m'a même déjà fait perdre une pige. Quand un rédacteur en chef a le choix entre un pigiste ou un budget publicité, il met pas très long à se décider. Toi, pour qui tu bosses ?

— Pour le *Tifosi*.

— Ah oui ! Les deux types de Monza. T'en fais pas, t'auras pas de problème avec eux. De l'argent, ils n'en ont pas ! fait-il avec un sourire avant de se retourner.

On l'interpellait depuis la table voisine : quelqu'un veut l'entendre raconter sa dernière histoire. Un Paris-Modène trompe-la-mort avec un jeune pilote aux dents longues qui s'amusait à freiner le moins possible tandis que le pauvre Dumont enfonçait ses pieds dans le plancher comme s'il cherchait lui-même la pédale de frein. On se bidonne dans l'assistance et Dumont, trop heureux, enchaîne sur une nouvelle histoire. J'en profite pour m'éclipser.

Vincent doit achever, maintenant, et je ne veux pas me faire doubler.

Quelques mètres à peine séparent sa caravane de la table où j'ai mangé. Pourtant, à ses abords, il y a nettement moins de bruit. On entend même la rumeur d'une conversation filtrer depuis le luxueux motorisé.

En regardant derrière moi, je constate que mon déplacement a fait une émule : un homme, seul, s'approche de la caravane. Pas un autre journaliste ! Je n'ai aucune envie de voir mon tête-à-tête se transformer en point de presse. Mais il a les mains libres et quand une légère brise soulève le laissez-passer qu'il porte au cou, je réalise m'être inquiété pour rien. Un invité de l'écurie. J'aurai Vincent pour moi seul.

Vincent qui semble d'ailleurs en avoir plein les bras. Sans que j'en puisse en saisir le sens, le ton de son échange indique une agressivité certaine. Et réciproque. Le type reste à mes côtés. Des Ray-Ban d'aviateur cachent en partie le haut de son visage, mais une curieuse expression l'anime. Une grande placidité, en même temps qu'une certaine fureur. Comme une colère à moitié contenue. Une tête bien singulière.

Pendant que je l'examinais, la porte de la caravane s'est ouverte avec fracas. Je me retourne et entre aussitôt en collision avec quelqu'un.

— Oh ! Pardon, dis-je à l'homme qui vient de quitter la caravane.

— Oui, oui, ça va, ça va, fait-il en replaçant son veston, la prochaine fois, faites plutôt attention...

Un type solide aux cheveux vif argent vêtu d'un costume sombre de bonne coupe. Plutôt lourd pour une journée si chaude, d'autant que dans le paddock, derrière les garages, on est légèrement vêtu. Durant la fraction de seconde pendant laquelle il demeure immobile, son corps entier semble exprimer une colère sourde, sauf pour son visage, vaguement familier, qui demeure impassible. *Poker-face*. En quelques pas rageurs, il disparaît derrière une des colonnes de pneus préparées pour les qualifications de l'après-midi. Du même endroit émerge alors Philippe Roussillon, l'ex-pilote maintenant confiné à un fauteuil roulant.

Le déclic se fait aussitôt. Je me retourne pour m'en assurer, mais l'homme aux Ray-Ban a disparu. J'ai déjà vu son visage. Ou plutôt j'en ai déjà vu un semblable. Celui d'un ex-champion de ski qui avait subi une paralysie partielle de la figure à la suite d'une chute violente à l'entraînement.

— Monsieur Vincent peut maintenant vous recevoir.

Le relationniste de Procyon m'invite à monter à bord de la caravane grand luxe de l'équipe. Mobilier élégant, cuir souple, moquette épaisse et musique classique distillée par une chaîne haute-fidélité dernier cri. L'argent ne peut tout acheter, c'est vrai, mais pour ce qui est d'une ambiance feutrée, alors là, il n'y a vraiment pas de problème. Un net contraste avec l'agitation surchauffée des garages. Jean-Louis Vincent m'accueille, sourire engageant, main tendue.

— Rappelez-moi, cher ami, le nom de la publication qui vous envoie.

Bien qu'il ait été plutôt orageux, son entretien précédent n'a laissé aucune trace. Vincent s'est exprimé d'une voix posée et onctueuse, en parfaite maîtrise de soi. Peut-être ses deux énormes gardes du corps postés en arrière-plan y sont-ils pour quelque chose.

— Le *Tifosi*. Je suis leur correspondant pour l'Amérique du Nord.

— Très bien. Puis-je vous offrir quelque chose ?

Je décline.

Il m'invite à m'asseoir pendant qu'un de ses gorilles lui apporte un verre. Je pose mon magnétophone sur la table.

— L'excellent début de saison de Procyon F1 rend les lecteurs du *Tifosi* désireux de mieux vous connaître. Prétendre à la victoire dès sa deuxième année d'existence est un exploit que bien peu d'équipes peuvent revendiquer.

J'ai beurré un peu épais, mais les barrières des vaniteux tombent plus facilement sous les flatteries que sous la critique.

Vincent semble apprécier.

— En effet, mais ces succès étaient prévus. Ils ne sont que le prolongement de l'esprit d'excellence qui anime Procyon SA, la société mère de l'écurie, depuis ses débuts.

— Pouvez-vous préciser la nature des activités de cette société ?

— Procyon SA est un holding financier international. La gestion de fonds constitue sa principale activité. Grâce à des outils d'analyse révolutionnaires développés par notre équipe de mathématiciens et d'économistes chevronnés, nous permettons à nos clients de saisir les meilleures occasions de placement sur toutes les places boursières du monde.

— Pourquoi avoir créé une écurie de F1 ?

— Procyon F1 est une vitrine pour le prestige mondial de Procyon SA.

— C'est tout de même un investissement colossal. Peut-il être rentable ?

— Absolument, car notre système est infailible. Les résultats que nous obtenons sur notre seul capital nous permettent de faire face aisément au budget de l'équipe. Sans compter les nouveaux revenus générés grâce à notre présence en F1.

L'homme est conforme à l'image que je m'en étais faite. Il appuie ses propos de gestes lents et assurés. Son port de tête altier et ses yeux gris vifs donnent l'impression de toiser plus que d'observer.

Du reste, un sourire carnassier couve sous le vernis. Il est jeune – quarante-cinq ans à peine – et sa réussite est éclatante. Un homme visiblement au-dessus de ses affaires.

— Vous n’êtes pas sans savoir que des rumeurs tenaces animent le paddock. Certains expriment leur scepticisme quant à l’efficacité du système d’investissement dont vous êtes le promoteur.

Vincent ne bronche pas. Son attitude trahit tout au plus un léger agacement à l’idée qu’on puisse encore évoquer cette question.

— Ce système doit bien fonctionner si je suis ici pour en parler. La petite faune de la F1 a tendance à jalouser ceux qui ont du succès. *A fortiori* ceux qui en ont rapidement.

— Quelles activités exerciez-vous auparavant ?

— Je dirigeais une société active dans le financement d’entreprises, les fusions-acquisitions, ce genre de choses.

— Jusqu’à tout récemment, vous étiez en négociation avec Mercedes pour l’obtention de leur moteur. L’accord semblait imminent. Pourtant, à la veille du Grand Prix de Monaco, les négociations ont été brutalement rompues. Comment expliquer ce revirement ?

Il tente de noyer le poisson en évoquant la nationalité française de l’équipe, son refus d’engager un pilote proposé par le motoriste germanique... Tout le monde se doute que Mercedes a trouvé un os et préféré se retirer. Comme les magouilles ne manquent pas en F1, la poussière est vite retombée. Seul Dumont a continué à s’y intéresser. Juste comme je m’apprête à revenir à la charge, la sonnerie de son téléphone portable nous interrompt.

Le combiné à son oreille, son visage se crispe. Une lueur de surprise jaillit furtivement de ses yeux. Conscient de ma présence, il se recompose une assurance et fait une pause.

— Je suis navré, mais on vient de soumettre à mon attention une affaire très urgente. Pourrions-nous poursuivre notre entretien plus tard ? Demain, peut-être ?

Cela m’embête, mais je n’ai guère le choix.

J’arrête le magnétophone, le glisse dans la poche de mon veston et quitte le motorisé.

Dehors, la chaleur humide me happe. Le soleil est au zénith, des volutes dansent sur l’asphalte brûlant. Une vraie fournaise. Les temps de la séance de qualification de cet après-midi vont en souffrir.

*

Dans la salle de presse, la climatisation vient de tomber en panne. Les chemises sont déjà cernées, les fronts humides. Je dépose mes affaires sur une table de travail commune tout près d’une rangée de téléviseurs et m’assieds sur une chaise de PVC. Dumont regagne sa place, juste à côté.

— Et alors, ton entretien avec Vincent ? fait-il.

— Charmant bonhomme. Aussi modeste qu’une bonne soeur.

Je suis en train de préparer mon calepin de notes pour l’après-midi quand je ressens une légère pression sur l’épaule.

— Monsieur Maynard...

Je me retourne. C’est Pierre, le relationniste de Procyon F1. Il a l’air un peu essoufflé.

— Monsieur Vincent voudrait s’excuser pour le contretemps et vous inviter à la réception qu’offre l’équipe ce soir.

Il me tend une enveloppe.

— C’est un événement privé avec les membres de l’écurie et les sponsors. Pour la suite de l’entrevue, monsieur Vincent sera disponible comme convenu demain matin.

— Merci, lui dis-je, surpris de cette attention, tandis que Dumont observe :

— Dis donc, c’est le traitement royal ! On avantage la presse locale, maintenant ?

Pour toute réponse, Pierre lui décoche une vague grimace avant de tourner les talons et de disparaître aussi vite qu'il est arrivé. De mon côté, j'ouvre l'enveloppe. Wow ! L'invitation est bonne pour quatre personnes. Je vais pouvoir emmener les copains, en plus !

— Il est où son truc à Vincent, ce soir ? me demande Dumont.

— Au Galaxy, un resto-bar branché de la rue Peel, au centre-ville.

Je consulte ma montre : douze heures cinquante-neuf. Pas le temps de les appeler tout de suite. Il ne reste qu'une minute avant le début de la séance de qualification. Et on peut se fier aux organisateurs pour respecter scrupuleusement l'horaire prévu. Je range ma précieuse enveloppe. Comme de fait, à treize heures précises, les feux passent au vert dans la ligne des puits. Une première monoplace prend la piste, bientôt suivie d'une demi-douzaine d'autres. L'atmosphère décontractée, amollie par la canicule, s'anime alors instantanément. La séance de qualification vient officiellement de débuter. Dans cette pièce, plusieurs font ce travail depuis des années. Ils commencent à en avoir jusque-là des avions en retard, des valises perdues, des horaires impossibles et de l'arrogance des saltimbanques du Grand Cirque, mais quand les voitures roulent sur la piste, quand les moteurs grondent enfin, on peut déceler sur chaque visage la trace d'un bonheur singulier. Le petit garçon qui refait surface.

Au terme de la session, les choses se présentent plutôt bien pour Procyon F1. Première et troisième places sur la grille de départ. Vincent va être carrément imbuvable.

*

À deux heures du matin, c'est assez, je frappe le mur. L'épaisse fumée de cigarette, la canicule et les heures passées à crier pour essayer de se faire comprendre dans la cacophonie ambiante ont eu raison de moi. Quelque chose me dit que j'ai déjà passé l'âge. Et puis, en fait de soirée, c'était moins réussi que je ne l'avais anticipé. À la limite, cela aurait même pu être une soirée à la chambre de commerce. Pas grand monde à part les commanditaires. Peter Bryan et Thierry Bernard, les pilotes de Procyon F1, sont seulement passés en coup de vent au début de la soirée, mais c'est quand même déjà mieux que Vincent, qu'on n'a pas vu du tout. Je vide mon verre et au revoir tout le monde, à la maison.

Dehors, la nuit me semble étonnamment fraîche. Je reprends un peu de vigueur bien que j'aie encore la tête engourdie par les échos de la musique du bar. Heureusement, j'ai laissé ma voiture pas très loin. Après avoir traversé le square Dorchester, je prends un raccourci vers Cathcart par une ruelle.

Tout de suite, l'odeur des poubelles prend à la gorge. Une odeur grasse, proprement écoeurante. D'instinct, j'accélère la cadence – pas question de passer une seconde de trop ici. Mes semelles produisent un son étouffé – des veines de sable et de gravier recouvrent le sol – qui se répercute sur les murs. Après un moment, curieusement, il se dédouble et s'amplifie. Je regarde par-dessus mon épaule. Nuit d'encre, on n'y voit rien. Mais quand une lame de couteau se retrouve fermement appuyée sur ma jugulaire, je comprends avoir commis une grave erreur.

— Bouge pas ou je t'ouvre la gorge !

Je m'immobilise, j'arrête de respirer. Dans ma tête, l'idée même du mouvement n'existe plus.

Le type qui me tient en respect ne doit pas être très grand, mais il est solide. Il sent l'après-rasage marin sur fond de camphre. De sa main libre, il entreprend de fouiller mes poches. Portefeuille et magnétophone disparaissent vite fait dans celles d'un complice.

— Y a combien ? demande-t-il.

— P... Pas grand-chose. À peu près cent... cent... cent cinquante, bégaye l'autre.

— C'est tout ?

— Y a aussi un mma... un mm... agnétophone mm... mais mais ça vaut rien !

— T'es pas très généreux, petit ! me lance mon assaillant avant de me retourner et de me balancer un coup de genou dans le ventre.

Plié en deux, le souffle coupé, je m'effondre dans un tas de sacs à ordures. Deux petits bruits étouffés se font entendre à mes côtés, puis des pas. Ils quittent calmement la ruelle, comme si de rien n'était.

Et pour cause. J'essaie de me relever, mais j'en suis bien incapable. Je me tiens le ventre à deux mains tellement cela fait mal.

Malgré la douleur, j'étends finalement un bras pour chercher à tâtons dans la nuit. Si je récupère mes affaires, je me sentirai déjà mieux. Au passage, je mets la main dans un tas d'immondices, mais je finis par buter contre ce que je cherchais : mon portefeuille et mon magnétophone.

Juste comme je reprends mon souffle et parviens à me redresser sur un coude, une porte s'ouvre de nulle part et va donner violemment contre le mur, à quelques mètres de moi. Suivent les pas rapides de quelques personnes – trois, peut-être quatre – et, dans la foulée, un cri.

— Lâchez-moi !

Quelqu'un se débat. Je n'y vois absolument rien, mais quand une brèche se dessine enfin dans l'obscurité, j'ai un choc. Le plafonnier d'une limousine – impossible à voir jusque-là – projette un cône de lumière jaunâtre sur un visage, reconnaissable entre tous malgré la peur qui le déforme. Pas de doute possible, cet homme qui se débat, c'est bien Jean-Louis Vincent.

— Mais lâchez-moi !

Deux énormes brutes le poussent sans ménagement à l'intérieur du véhicule. Après qu'on l'a bien encadré, un homme vient s'installer calmement sur le siège devant eux : le type au costume sombre contre lequel j'ai buté devant la caravane de Procyon F1 un peu plus tôt. Il toise Vincent d'un regard méprisant et lâche avec autorité : « Ta gueule, Vincent ! Tu seras au *Back B.* demain. *Souka pozornaïa !* »

Chapitre 3

On ne m'avait jamais bousculé. Je ne me souviens pas de m'être battu. Alors, pour ce qui est de me faire voler... « Qu'est-ce que vous voulez qu'on fasse ? Ils ont pris votre argent, mais ils vous ont laissé votre portefeuille et votre magnétophone. Considérez cela comme une faveur. Et puis vous devriez savoir que c'est dangereux de se promener dans une ruelle du centre-ville à deux heures du matin. » – « Merci, les gars, je ne pensais pourtant pas habiter le Bronx. » C'était bien la peine d'aller au poste de police. Une chance que je ne leur ai pas parlé de Vincent.

Un magnat français de la finance est poussé en pleine nuit dans une voiture dont je n'ai pu relever l'immatriculation par des hommes inconnus et impossibles à identifier – je les ai à peine entrevus dans la pénombre. Leur destination ? Le *Back B.*, un endroit dont je ne sais absolument rien. Pas question de m'exposer. Personne ne m'a vu, vaut mieux rester dans l'ombre.

De toute façon, l'absence de Vincent sera signalée bien assez vite. Ses gorilles s'en chargeront. À moins qu'on ne les ait effacés. Rien n'est exclu. Au circuit, ses armoires à glace étaient aux aguets, l'arme bien en vue. Vincent est un type important. Ce qui en dit long sur ses ravisseurs. Enfin, sur ceux qui l'ont traîné hors du Harold's contre son gré, mort de peur, en pleine nuit de surcroît.

Le Harold's est un restaurant-bar à la mode qui donne sur le bout de ruelle où j'étais. Je l'ai appris en passant devant en voiture tout à l'heure. Je ne me suis pas attardé. Cet endroit a une certaine réputation, mais à en croire les rumeurs, la moitié des bars en ville seraient tenus par la pègre, alors...

Je recule une nouvelle fois le ruban de mon magnétophone et refais jouer l'extrait : « Ta gueule, Vincent ! Tu seras au *Back B.* demain. *Souka pozornaïa !* » En ramassant mon magnétophone dans la ruelle, je me suis aperçu qu'il était en train d'enregistrer. Le bouton a dû s'enfoncer quand mes voleurs ont lancé l'appareil à mes côtés. *Souka pozornaïa !* Qu'est-ce que cela signifie ? Et cette histoire de *Back B.* Cela sonne comme un rappel à l'ordre : « Tu seras au *Back B.* demain. » Comme si c'était prévu de longue date.

Il est plus de quatre heures du matin quand j'immobilise ma voiture devant chez moi. J'habite au deuxième. Si le meilleur moment de l'amour est celui où l'on gravit les escaliers derrière sa belle, on ne peut en dire autant du sommeil. J'en acquiesce la certitude en m'écroulant sur mon lit.

*

Céline Dion chante toujours trop fort, mais là, cela dépasse les bornes. Je suis prêt à balancer mon réveille-matin par la fenêtre quand l'image de Vincent me revient à l'esprit. Je bondis tout de suite hors du lit.

Au circuit, tout le monde ignore la disparition de Jean-Louis Vincent. Sinon, Dumont m'en aurait parlé : je viens de le croiser. Or tout ce qui l'intéressait, c'était de me raconter avec verve sa soirée d'hier à l'Orange Box Club, un endroit dont les charmes contribuent à faire de Montréal une des étapes préférées du championnat.

À la fin du *warm-up*, je me dirige vers les garages de Procyon F1. Après tout, j'ai rendez-vous avec Vincent et je ne suis pas censé être au courant de son enlèvement. Les événements m'ont donné une longueur d'avance sur tous les autres, autant en profiter. D'autant que se pose là une question intrigante : qui peut bien en vouloir à ce point à Jean-Louis Vincent ?

Je m'approche du relationniste. Ces types savent très bien mentir. Je m'attends à une bonne performance.

— Dites donc, meilleurs temps au *warm-up*, pole position et troisième place sur la grille de départ. Le patron doit être de bonne humeur ! Je peux le voir ?

— Malheureusement, monsieur Vincent n'est pas ici. Il a dû partir hier soir. Une affaire urgente à régler aux États-Unis.

— Un samedi soir ?

— Samedi ou lundi, c'est du pareil au même pour monsieur Vincent. Dans ce milieu, ça n'arrête jamais.

Tiens, tiens. Un peu plus loin derrière, j'aperçois les deux gorilles de Jean-Louis Vincent attablés devant un Perrier. Tous deux portent des verres fumés. Le plus gros a une joue passablement éraflée tandis que l'autre a une main enrubannée. Au moins, ils sont vivants.

— Il voyage léger, le patron, lui dis-je en les désignant du doigt.

Il semble un peu embarrassé, mais me répond avec aplomb.

— Monsieur Vincent n'a pas besoin d'eux. Il ne fait qu'un rapide aller-retour.

— Ils ont l'air amoché.

— Ils avaient quartier libre hier soir et ils se sont un peu emportés. Ces types ne sont pas vraiment des intellos.

— Est-ce trop indiscret de vous demander où ses affaires l'ont emmené ?

— Il a fait allusion à New York ou Boston. Procyon SA y a des partenaires importants.

— Sera-t-il de retour aujourd'hui ?

— Normalement, oui.

— Alors je l'appellerai ce soir à son hôtel. Toute l'équipe loge au Ritz, n'est-ce pas ?

— Oui, mais monsieur Vincent pourrait être difficile à joindre. Le mieux serait que vous lui téléphoniez à son bureau de Paris cette semaine.

— Très bien, dis-je en rangeant mon calepin. C'est vraiment pas de chance. S'il devait rater la première victoire de son équipe...

— Que voulez-vous, les affaires sont les affaires.

Il ment effrontément. Pourtant un détail me chicote. *Il a fait allusion à New York ou Boston.* Pourquoi ce doute ? Pourquoi New York *ou* Boston ? Les mensonges sont d'autant plus efficaces qu'ils sont affirmés franchement, sans hésitation. Il aurait dû me dire qu'il était allé à New York, Boston ou Washington, peu importe. Mais pas à New York *ou* Boston. Il ne pouvait faire une telle erreur.

Je tourne les talons. Mon regard se porte tout de suite sur quelqu'un : plusieurs mètres devant se trouve l'homme au visage affligé de paralysie partielle que j'ai croisé aux abords de la caravane hier. Il nous observait, le relationniste et moi. Cette fois-ci, il ne bronche pas. Je peux le détailler avec précision. Taille moyenne, plutôt costaud, cheveux châains en broussaille, il a une chemise et un pantalon noirs et toujours les mêmes Ray-Ban. Il soutient mon regard sans gêne. Avec une pointe de défi, même.

Je me retourne vers l'attaché de presse.

— Qui est ce type, là-bas, tout en noir avec les Ray-Ban, près des auvents ?

— Aucune idée.

— Il a un laissez-passer d'invité de l'équipe.

— Ils changent souvent de main durant le week-end.

— Il s'est approché de la caravane hier.

— Désolé, je ne le connais pas, fait-il avant de rejoindre les invités de l'équipe.

L'homme aux Ray-Ban, quant à lui, esquisse un vague sourire et disparaît.

Pas sûr que ce soit une bonne idée de me lancer à ses trousses. De toute façon, j'ai mieux à faire. « Tu seras au *Back B.* demain. » Demain, c'est aujourd'hui. Et le *Back B.* ?

Je remonte dans la salle de presse. Avait-on fait allusion à un hôtel, un bar, un restaurant ? Je parcours l'annuaire téléphonique de bout en bout, mais je ne trouve rien. S'il existe, cet établissement

n'est pas situé à Montréal. À moins qu'il ne s'agisse d'un nom de code ou d'un surnom, ce qui n'est pas impossible.

Pour en savoir plus, il me faudra aller à la source. Au Harold's. Le problème, c'est que j'ai un Grand Prix à couvrir et je ne peux quand même pas tout inventer. D'autant que mes attentes sont pour le moins vagues. Qu'est-ce que je peux vraiment espérer trouver en y allant ?

*

Dans la salle de presse, c'est l'explosion. Au terme d'un Grand Prix âprement disputé, Peter Bryan devance de justesse les deux pilotes Ferrari. Quelques mètres de plus et on avait besoin de la photo-finish. Mais peu importe que la marge soit si faible, Procyon F1 vient de remporter une première victoire amplement méritée. Pendant que les Italiens font la gueule, les Français pavoisent : enfin un triomphe à se mettre sous la dent.

Après les cérémonies du podium, on investit les quartiers de l'équipe. Le champagne coule à flots, les rires fusent de toutes parts. L'absence de Vincent passe presque inaperçue dans la liesse générale. Seul Dumont fait la moue, une flûte de champagne à la main.

— Où est Vincent ? Normalement, il devrait être en train de nous casser les oreilles avec l'excellence de son système.

— Il a dû s'absenter pour ses affaires.

Dumont semble étonné.

— Il n'a jamais raté un Grand Prix !

— Il y a un commencement à tout.

— N'empêche, il doit se mordre les doigts, le Vincent. C'était sa journée.

Tu ne crois pas si bien dire, Dumont, mais cela, je le garde pour moi.

Je me tiens loin du champagne, me contentant de recueillir quelques commentaires ici et là. Quand j'estime avoir assez de matériel pour mes papiers du *Tifosi*, je range mon carnet. C'est maintenant le temps de célébrer cette victoire. Mais pas ici.

Au Harold's.

*

Mes yeux mettent quelques secondes à s'habituer à l'obscurité relative. Je m'installe au bar, planté au milieu de l'endroit, à l'américaine. Quelques dizaines de clients peuvent y prendre place confortablement, mais seul le quart des tabourets est occupé.

Je jette un coup d'oeil circulaire. On y a mis les moyens. Fauteuils capitonnés, boiserie cirées, cuirs patinés et moquette de laine arborant le sigle corporatif confèrent au lieu une atmosphère de luxe et d'intimité inattendue vu sa grandeur. Les serveuses sont à l'avenant. Suffit d'un signe de tête pour qu'une beauté sculpturale au décolleté élégamment révélateur se présente devant moi et me serve aussitôt une grande bière blonde.

Bon, par où commencer ? Je ne suis jamais venu au Harold's. Je ne connais rien de cet endroit à part ce qu'en disent les rumeurs : les propriétaires frayeraient avec des gens du milieu, on y blanchirait de l'argent sale. Et quoi encore ? Un petit commerce de traite des Blanches pour arrondir les fins de mois ? Bien sûr, le fait que le Harold's compte également des établissements à Nice, Genève et Milan peut être un indice, mais bon... Je dois éviter l'à-peu-près et m'en tenir aux faits : remonter la piste de Vincent. Mais voilà, en ce moment devant ma bière, à quoi puis-je m'accrocher, comment procéder ?

Il me faudrait d'abord savoir pourquoi Vincent est venu ici, s'il se doutait du danger qui le

guettait. Si oui, pourquoi être venu quand même ? Qui venait-il rencontrer ? Et ses gardes du corps, pourquoi n'ont-ils rien pu empêcher ? Voulait-il y aller seul ? Devant tant de questions et si peu de perspectives de réponses, je commence à douter de l'utilité de ma présence ici.

Mon verre est déjà vide. J'en commande un autre avant d'aller aux toilettes. À côté de la lourde porte, la réplique d'une de ces cabines téléphoniques rouge pompier typiques de Londres me fait penser que je n'ai pas encore pris les messages sur mon répondeur. Je compose mon numéro. Un seul message. « Salut, Charles, c'est Pierre ! J'imagine que tu étais au circuit. Quelle course incroyable ! J'aurais aimé y aller, mais je n'ai pas pu cette année. C'est complètement fou ici, ça n'arrête pas. Rappelle-moi quand tu reviens chez toi, mais n'oublie pas le décalage horaire. Salut ! »

C'est Pierre Kohl, un vieux copain. On ne s'est pas vus souvent depuis qu'il est à Moscou. Mon long voyage m'a emmené dans bien des endroits, mais pas là-bas. Pierre dirige le bureau moscovite de la Roebuck Bull. Je l'ai connu au bureau de Montréal, où j'ai travaillé quelques étés au courrier quand j'étais étudiant. Lui sortait tout juste de l'université. Mon père l'avait pris sous son aile. Un type brillant qui s'était passionné, comme Antoine, pour les économies du bloc de l'Est. Mon père aurait voulu lancer le bureau de Moscou, mais le sort a voulu que ce soit Pierre qui le fasse. Depuis, il mène là-bas l'existence frénétique, parfois surréaliste, des expatriés fortunés. Sous sa description, Moscou apparaît comme le New York des années folles des nouvelles de Fitzgerald, la violence en plus. La violence extrême. Ces années-ci, le port du gilet pare-balles est très répandu chez les financiers de la capitale russe. Je prends note de le rappeler demain et retourne au bar.

À mon tabouret, je comprends que j'ai bien fait de venir.

En face de moi, à quelques mètres à peine, son regard. C'est la première fois que je vois ses yeux. Pas tout à fait bridés – légèrement plissés – sous d'épais sourcils plaqués en oblique. Les yeux d'un habitant de l'Oural ou des steppes de Sibérie. Ses joues, larges et hautes, pourvues de pommettes saillantes, accentuent la dureté des traits de son visage. Sa paralysie partielle n'est que plus évidente sans ses épaisses Ray-Ban. Je soutiens son regard. Aucune surprise dans le sien. Il s'y accroche même quelques instants. Il est venu à ma rencontre ?

Pourtant, il ne s'est pas assis à mes côtés. Il ne veut donc pas me parler. Ou alors il ne le peut pas. Les murs ont des oreilles, des yeux aussi. D'un geste économe, il dépose un porte-documents sur le comptoir et baisse la tête. Il s'agit d'une mince serviette de cuir élimé de couleur tan, du genre qu'on retrouve en quantité dans les collèges et universités. Pourtant, lui n'a rien d'un étudiant attardé. Après avoir lentement fini son verre, il consulte sa montre, pose quelques billets sur le comptoir et se dirige d'un pas calme vers la sortie, porte-documents au poing,

Dès qu'il a franchi le seuil de la porte, je l'imite. Cette serviette, elle est pour moi.

Il fait maintenant nuit. De l'autre côté de la rue, il monte seul dans une voiture de location sans jeter un oeil vers moi. Il veut que je le suive. Ma Honda est stationnée tout près. Mon moteur tourne déjà quand il se met en route.

Durant une bonne vingtaine de minutes, il roule sans but. Comme s'il voulait s'assurer que personne ne nous suit. Moi-même, je lance des regards fréquents dans le rétroviseur et je laisse une certaine distance entre nous. La prudence qu'il met à prendre contact avec moi me suggère d'y aller mollo.

Puis, enfin, il se décide à quitter le centre-ville par le nord, vers Westmount, où il emprunte le chemin du Belvédère. Trop prudent, je le perds de vue. Arrivé au sommet de la côte, plus rien. Mais gauche ou droite, c'est du pareil au même. Summit Circle fait le tour du sommet de la montagne occupé en son centre par un grand boisé.

Je vire à droite, passe devant plusieurs maisons cossues bâties à flanc de colline et repère bientôt sa voiture vide arrêtée au milieu d'une portion inhabitée. Je laisse mon véhicule devant le sien.

À cette heure-là, le parc est sûrement désert. J'y pénètre.

Un croissant de lune projette une faible lumière dans l'air humide. Mes foulées soulèvent des volées de gravillons qui produisent un tintement uniforme. Je n'entends pas d'autre bruit. Où est-il ? Arrivé à une intersection, j'hésite avant de m'engager sur ma droite, mais au détour d'un nouveau sentier je l'aperçois enfin. Il s'éloigne, dos à moi, la serviette toujours à la main. Après un bref arrêt devant un bosquet, il s'y enfonce sans se retourner. Je me dépêche d'aller le rejoindre.

Surprise ! quand j'arrive, il n'y est plus. Mais la serviette, elle, si.

Je la prends dans mes mains. Elle est souple, légère. Enfin, le brouillard va se dissiper un peu. D'un geste fébrile, je dégage la boucle du rabat et plonge la main dedans.

Le choc.

Elle est vide. Complètement vide. Désespérément vide.

Je me relève d'un bloc. Il m'a eu ! Pourquoi ne me suis-je pas méfié ? Il m'a eu ! Je vais me faire descendre. En fait, je suis surpris de ne pas déjà être mort. Paniqué, je me mets à courir vers ma voiture. À quoi bon, il doit me tenir en joue à l'instant même. Il n'a sûrement plus qu'à appuyer sur la détente.

Un coup de feu retentit.

Courir.

Puis un autre.

Courir.

Et encore un autre. Mais cette fois le son de la détonation a changé. Plus grave, plus rauque. On lui répond, et deux fois plutôt qu'une. Tandis que je cours comme un forcené, un crépitement frénétique emplît bientôt l'air. Une vraie fusillade. Mais je ne suis toujours pas atteint. Mieux, j'arrive à ma voiture intact et, dans la fausse sécurité de l'habitacle, les claquements ne constituent plus qu'un bruit de fond.

Je ne demande pas mon reste et démarre sur les chapeaux de roue.

Un oeil rivé au rétroviseur – toujours rien ni personne derrière – je redescends vers la ville. Pas question d'aller chez moi. Je vais passer la nuit chez Romain.

*

Entourée de grands arbres et d'épais fourrés, la maison de Romain donne l'image d'un refuge. Je stationne ma voiture loin dans l'allée.

Maria, sa domestique, m'ouvre la porte arrière. Romain vit seul.

— Est-ce qu'il est là ?

— Il est au salon, fait-elle. Ça va, monsieur Charles ?

— Oui, oui, ça va, lui dis-je machinalement en entrant.

Comme d'habitude, la pièce m'impressionne par son opulence. Romain lit le journal dans un grand fauteuil de cuir capitonné.

— Charles, quelle bonne surprise !

— Bonsoir, Romain, ça te dérange si je couche ici ?

— Pas du tout. Tu peux prendre la chambre bleue. Mais qu'est-ce qui se passe ? Tu sembles bien agité.

— Tu permets ? lui dis-je en me dirigeant vers le bar.

— Bien sûr.

Je me sers un scotch. Cul sec. Puis un autre. Romain se lève et vient me rejoindre.

— Tu veux bien me dire ce qui se passe ?

Maria se pointe. Romain lui fait signe que tout va bien et elle repart.

— Romain, je pense qu'on a essayé de me tuer.

— Quoi ?

Et j'entreprends de lui raconter les événements de la fin de semaine. Tout y passe : l'entrevue avec Vincent, l'agression dans la ruelle, l'enlèvement, cet homme au curieux visage, le piège et la fusillade. Romain fronce les sourcils, visiblement inquiet. Quand j'ai fini, il me dit :

— Tu as bien fait de ne pas avertir la police au sujet de Vincent. Ce genre d'histoires est au-dessus d'eux. Tu ne te serais attiré que des ennuis.

Je sors le magnétophone de ma poche de veston et place le ruban au début de la plage.

— Tiens, écoute ça, lui dis-je en déclenchant le mécanisme avec le pouce.

« Ta gueule, Vincent ! Tu seras au *Back B.* demain. *Souka pozornaïa !* »

Romain joint les mains, le regard dans le vague.

— Refais-le jouer.

« Ta gueule, Vincent ! Tu seras au *Back B.* demain. *Souka pozornaïa !* »

Aucune réaction. Il reste là, complètement absorbé. Après de longues minutes, il finit par bredouiller :

— Espèce de bâtard, d'enculé...

— Quoi ?

— *Souka pozornaïa*. C'est à peu près ce que ça signifie.

— Qu'est-ce que tu racontes ?

— Si tu veux connaître la langue maternelle d'un polyglotte, écoute-le blasphémer. Ton gars sur le ruban, il jurait en russe. Un Russe qui, au demeurant, parle un français impeccable.

— Un Russe. Un autre, comme le type aux Ray-Ban. Je ne comprends pas. Pourquoi vouloir me tuer ?

— Tu as été témoin de l'enlèvement de Vincent.

— Oui, mais comment ce type l'a-t-il su ? J'étais seul dans la ruelle après m'être fait attaquer.

— Il te suivait peut-être.

— Sûrement pas ! Quelle raison aurait-il eu de me suivre avant qu'il se passe quelque chose ?

— Alors peut-être gravite-t-il autour du ravisseur de Vincent ?

— Dans ce cas, il aurait pu me descendre hier, sur-le-champ. Pourquoi avoir attendu à ce soir ?

— Ouais... À ce compte-là, on peut aussi se demander d'où sort ton ou tes sauveurs. Parce que sans eux pour contrer ton assaillant, mon pauvre Charles, tu y passais.

— Quel con ! Je ne me suis vraiment rendu compte de rien !

— Tu n'es peut-être pas le seul. Le type qui t'a tendu un piège ne serait pas allé dans le parc s'il avait su qu'on vous suivait. À l'heure qu'il est, c'est peut-être lui qui est mort.

— Possible. Merde ! Ça tirait vraiment de partout !

Romain arbore une mine déconfite. Ces événements le perturbent au plus haut point. Pourtant, au-delà de l'inquiétude, je pressens le doute.

— Qu'est-ce qu'il y a, Romain ?

— C'est le *Back B.*... Ça n'a peut-être rien à voir, mais c'est le surnom du Ritz-Carlton de Boston.

— Quoi ?

— Il est situé dans le quartier Back Bay. J'y descends depuis des années quand je vais à Boston.

Romain se referme aussitôt. Il semble déjà regretter sa confiance.

Le Ritz-Carlton de Boston ! Pour moi, cela change tout. Voilà quelque chose de tangible, de concret.

— Le Ritz-Carlton. Tu ne trouves pas ça bizarre ? *Tu seras au Back B. demain.* Ça ressemble à un rappel à l'ordre. Comme si Vincent avait déjà été convié à un rendez-vous...

— ... et qu'on craignait qu'il n'y soit pas. J'ai eu la même impression en écoutant le ruban, me répond-il.

— Viens, on va en avoir le coeur net.

Nous nous dirigeons vers le téléphone. Romain retrouve rapidement le numéro du Ritz dans son fichier rotatif.

— Ritz-Carlton !

— Pourrais-je parler à monsieur Jean-Louis Vincent ?

Le réceptionniste marque une brève pause avant d'enchaîner :

— Ne quittez pas, je vous transfère à sa chambre.

Je raccroche aussitôt, abasourdi.

Vincent est à Boston ! Et à visage découvert par-dessus le marché !

Mais alors, pourquoi ce type a-t-il voulu me tuer ? Pourquoi vouloir me tuer si j'ai été témoin d'un enlèvement qui, finalement, n'en est pas vraiment un ? Cela n'a aucun sens !

Romain ne dit pas un mot. Son attitude trahit une profonde inquiétude. À la mesure de la mienne. En quelques heures, je suis passé du statut de témoin accidentel détenant une option sur un joli *scoop* à celui, plus flou, d'acteur potentiel. Cette agression dans la ruelle était-elle vraiment le fruit du hasard ? Pourquoi ce type aux Ray-Ban m'a-t-il tendu un piège ? La stricte raison me dicterait de m'éloigner de tout cela, mais à vrai dire je n'en ferai rien. La piste de Vincent demeure et, en plus, Romain lui-même vient de me fournir une clé pour me permettre d'avancer. Il pourrait très bien – en fait, il devrait – me conseiller d'oublier cette histoire et de me tenir tranquille quelque temps. Mais il n'en fait rien. Malgré le danger latent, malgré l'inconnu qui se profile, le silence de Romain à mes côtés se présente comme une incitation à continuer.

Chapitre 4

Comme tous les lundis matin, Maria a préparé un petit-déjeuner anglais. Sur un coin de la table de cuisine, Romain entame avec appétit sa deuxième assiette d'oeufs brouillés et de pain frit. Et tant pis pour ses convictions de cardiologue. Absorbé par son journal, c'est à peine s'il remarque mon arrivée.

En réalité, il attendait seulement que Maria quitte la pièce pour me tendre une section du quotidien.

— Tiens, regarde ça.

FUSILLADE À WESTMOUNT

Des citoyens ont déclaré avoir entendu un échange soutenu de coups de feu hier soir au parc Summit de Westmount. À l'arrivée des forces de l'ordre, la fusillade avait déjà pris fin sans qu'on ait pu interpellé de suspect. L'incident, qui n'aurait fait aucune victime, a suscité un certain émoi dans ce quartier paisible...

Je laisse tomber le journal sur la table.

— Ça ne m'avance pas beaucoup.

— Tu sais au moins que ton agresseur n'a pas été descendu.

— Pas nécessairement. Son corps a pu être transporté.

— Trop risqué. Ils disposaient de peu de temps avant que la police ne s'amène. Et tu oublies sa voiture. Si on n'en fait pas mention, c'est qu'il a dû repartir avec.

Cela m'aurait arrangé que le type aux Ray-Ban se soit fait descendre, mais Romain a sans doute raison.

— Toujours vivant, hein ? Alors mes sauveurs n'ont pas fait complètement leur boulot.

— Ça dépend de ce qu'était leur mission. Te protéger ou le suivre ?

— En tout cas, ils n'étaient sûrement pas là pour moi ! Je ne suis personne !

— Pas exactement. Tu es quelqu'un depuis que tu as été témoin de l'enlèvement de Vincent.

— Oui, mais c'est dû au hasard ! Si je n'étais pas passé dans la ruelle, rien de tout cela ne serait arrivé. Et puis, il ne s'agit pas vraiment d'un enlèvement, alors...

— C'est tout comme. Tu m'as dit qu'il criait, qu'il était mort de peur. Vincent doit savoir de quoi ils sont capables.

— Supposons que c'est moi qu'ils suivaient. Alors pourquoi intervenir ? Pourquoi risquer de se faire tuer pour moi ? J'ai été témoin de quelque chose, soit, mais je ne sais rien d'autre. Qu'est-ce que ces types auraient perdu si je m'étais fait descendre ? Tu vois bien que ça ne marche pas ! C'est nécessairement lui qu'ils devaient suivre. Moi, j'ai juste été au mauvais endroit au mauvais moment.

Romain inspire bruyamment. Je le connais, il est contrarié.

— Peu importe qui suivait qui, l'essentiel, c'est que tu t'en sois tiré et que tu n'aies plus ce type dans les pattes.

— Oui, mais je pourrais de nouveau croiser son chemin très bientôt.

Romain lève sur moi des yeux presque implorants. Depuis hier soir, il semble avoir nettement ramolli.

— Et si je te conseillais de ne pas aller à Boston ?

— Je veux y aller ! Qui te dit que je serai jamais en sécurité si je ne vais pas au bout de cette histoire ?

— Tu n’es pas non plus obligé d’aller au-devant des coups, Charles.

Une grande lassitude transparaissait dans sa réplique.

— T’inquiète pas, Romain. Je vais être prudent.

Résigné, il quitte la table sans dire un mot, en se contentant de hocher mollement la tête. À son âge, Romain en a vu d’autre. Il sait qu’on ne peut tout contrôler.

*

En passant devant la sortie 68 de l’autoroute 10, je ne peux réprimer un pincement au coeur. Je l’ai empruntée si souvent pour aller à Sutton. Bien avant ma naissance, mon père et Romain y avaient bâti un grand chalet à flanc de montagne. Durant des années ce chalet avait constitué notre base pour les vacances et les week-ends. Un endroit béni entre tous, indissociable des souvenirs de mon enfance. À la mort de mon père, toutefois, nous avons dû nous résigner à le vendre. Je n’y suis pas retourné une seule fois depuis.

Quelques kilomètres après la frontière, le relief commence à s’animer. Les White Mountains du New Hampshire, avec leurs pics enneigés, prennent le relais des douces montagnes du Vermont. Ma voiture avale les montées sans broncher sur la route qui serpente dans la forêt dense et sombre.

C’est la première fois que je quitte le pays depuis mon retour d’Italie. C’est même la première fois que je quitte l’île de Montréal. Lorsque je suis revenu, j’ai d’abord ressenti le besoin pressant de ne plus bouger. Après des années d’errance, j’ai apprécié de retrouver des habitudes, de rentrer peinard à la maison tous les soirs. Du moins pour un certain temps. Car me raccrocher de nouveau à un rythme de vie normal m’a fait mesurer à quel point j’avais perdu mon temps. Ce constat m’a donné un véritable électrochoc. Mon boulot pour l’hebdo n’a rien de gratifiant, mais c’est une façon de remettre le pied à l’étrier. Si je pars aujourd’hui, c’est que j’ai soif de mieux, et vite. Et quelque chose me dit qu’avec Vincent dans les parages cette histoire pourrait mener quelque part.

Et puis, si je suis encore une fois en mouvement, cette sorte de mouvement n’a rien à voir avec celui, vide, de mes années d’errance et de brouillard en Europe et en Afrique du Nord. À la mort de Mylène, j’ai tout vendu. Aller simple pour Paris. Avec assez d’argent pour ne pas avoir à y penser avant un moment, je me suis mis à écumer les bars et les bistrots, soir après soir, dans une tentative ridicule de noyer mon spleen. Du premier mois ne subsiste plus qu’un flou éthéré.

Un petit matin d’avril, j’ai quitté Paris sur le pouce. Le véritable début de mon voyage. L’année suivante m’a conduit à Orléans, Bourges, Nevers, Vichy, Béziers, Sète, Marseille, Toulon, Cannes, Nice, San Remo, Savone, Gênes, Pavie... Quand un endroit me plaisait, j’y restais quelques jours, voire une semaine ou deux. Sinon je repartais aussitôt, peu importe l’heure du jour ou de la nuit. Comme à Gênes, qui m’avait écoeuré dès mon arrivée avec ses autoroutes suspendues et son odeur de pétrole rance. Cette nuit-là, la ville était prisonnière d’un vilain crachin. Je ne l’ai pourtant pas trouvée si moche quand j’y suis retourné plus tard. Mais ma démarche était exempte de toute logique et seul comptait l’instant présent.

Pendant cette période, je n’ai gardé de contact qu’avec Romain. Je l’appelais de temps à autre pour lui donner de mes nouvelles, mais nous nous éloignons tout de même peu à peu. Sans doute inquiet à mon sujet, il m’a un jour proposé d’assister au Grand Prix de Monza avec lui, au début de septembre. Il s’occuperait de tout, je n’avais qu’à aller le rejoindre.

Ma première escale prolongée depuis Paris. Je devais y passer les six prochains mois même si je l’ignorais à mon arrivée.

La ville m’avait tout de suite plu, avec son grand parc et ses arbres centenaires. Romain avait loué un appartement pour quelques semaines dans un vieil immeuble de la *via* Montecassino. J’étais vraiment content de le retrouver. Sur la route, j’avais côtoyé des tas de gens mais, sans véritable ami,

j'étais toujours seul. Et puis c'est à Monza que j'ai fait la connaissance de Sofia.

Elle était serveuse dans un café, *via Giovanni Boccaccio*. Romain m'y avait emmené célébrer nos retrouvailles. Entre elle et moi, cela avait cliqué tout de suite. Comme en plus elle habitait un appartement au même étage que le nôtre, nous avons conclu que nous étions faits pour nous rencontrer.

*

Après la montée progressive des abords du mont Moosilaukee, une lente descente s'amorce vers Plymouth. Les eaux de ruissellement des montagnes environnantes se déversent dans le lac puis dans le fleuve Merrimack. Gonflé par ses affluents, il s'élargit dans les environs de Concord et suit doucement le creux de la vallée. La route l'accompagne, tout près, tandis que le relief disparaît peu à peu.

L'image de Sofia ne me quitte pas.

Femme superbe à l'intelligence vive et aux manières posées, elle a la taille fine et des cheveux d'encre aux reflets bleutés qui encadrent un visage à la fois timide et assuré. Quand Romain est rentré à Montréal, j'ai emménagé chez elle où nous avons vécu ensemble six mois précieux, nous appuyant l'un sur l'autre pour émerger d'une période qui n'avait pas été facile.

Nos sentiments étant fragiles, notre harmonie a fini par se rompre un soir d'hiver au milieu des cris. Je ne me souviens d'ailleurs plus très bien pourquoi. Mais deux ans après mon départ de Montréal, j'étais de nouveau sur la route. Vérone, Padoue, Venise, Rimini, Foggia, Bari, Reggio de Calabre, Palerme, Tunis, Constantine, Laghouat, Alger, Oran, Fès, Rabat, Tanger, Malaga, Valence, Barcelone, Toulouse... Les villes défilaient comme des numéros sur une roulette. Tout le bassin méditerranéen y est passé sur une période de dix-huit mois. Malgré les centaines de gens rencontrés, j'étais plus seul que jamais. Cela m'était égal : je me complaisais dans ma bulle. Je n'appelais même plus Romain.

Pourtant, à Toulouse, sur un coup de tête, j'avais décidé de téléphoner à Sofia. À ma surprise, elle semblait heureuse de me parler, empressée de me voir. Sans perdre un instant, je ralliais Monza par le train de nuit. C'était en décembre dernier. Des retrouvailles intenses qui ont toutefois été de courte durée. De sorte qu'en février je quittais Sofia pour de bon et revenais à Montréal.

Les montagnes ont disparu. Manchester, Nashua puis Lowell m'indiquent que Boston n'est plus très loin. Si durant le trajet je me suis permis de rêvasser, je dois maintenant me ressaisir. J'ai certaines choses à revoir avant d'envisager la suite.

*

J'arrive à contresens. En cette fin d'après-midi, le centre-ville se vide. On est pressé de retrouver sa chère banlieue. Malgré le flot de voitures qui partent, impossible de trouver une place libre dans Back Bay. Après avoir tourné en rond pendant un bon moment, j'aperçois une affiche annonçant le stationnement souterrain du Boston Common. Je m'y engouffre sans perdre de temps.

Dans Charles Street, aux abords de Public Garden, je repère une cabine téléphonique. Je compose le numéro du Ritz situé tout près dans Arlington Street.

— Ritz-Carlton !

— Pourriez-vous me passer la chambre de monsieur Jean-Louis Vincent ?

— Un instant s'il vous plaît... Désolé, monsieur Vincent a quitté l'hôtel ce midi.

Merde, il est déjà parti. Cela m'embête, mais c'est une possibilité que j'avais envisagée. Plan B. Je sais ce que j'ai à faire.

C'est la première fois que je viens à Boston, aussi une petite balade me semble-t-elle tout indiquée. J'en ai amplement le temps. Et puis je dois mettre la main sur deux ou trois bricoles.

Au Faneuil Hall Market, un guichet automatique me fournit assez de liquide pour parer aux imprévus. Dans le centre commercial, je trouve sans peine l'appareil dont j'ai besoin et je me mets au travail. En quelques minutes, j'ai exactement ce qu'il me faut. Satisfait, je n'ai plus qu'à trouver de quoi occuper ma soirée avant de passer à l'action.

*

Vingt-trois heures trente. Les lumières se rallument enfin. Mauvais choix de film. Trop d'explosions, de poursuites de voitures et pas assez du reste. Je sors du cinéma et me dirige vers Beacon Street. C'est le temps d'y aller.

Les grands bâtiments de brique aux persiennes noires défilent tandis que je révise mon scénario. Quand l'hôtel est en vue, je maîtrise mon plan.

Le portier de faction tend le bras pour m'ouvrir en s'inclinant légèrement dans un mouvement sobre et étudié. Le hall d'entrée du Ritz en impose par son luxe et son élégance. En son centre, un grand escalier incurvé aux rampes de bronze s'élève vers des suites qu'on devine somptueuses. À cette heure, l'endroit est désert. Le concierge officie seul derrière son comptoir.

— Vous voulez bien me donner mon courrier ? lui dis-je en tendant une des cartes professionnelles que je me suis fabriquées plus tôt au centre commercial avec l'appareil automatique.

Les grands hôtels ont ceci de particulier : leurs clients fidèles peuvent y faire suivre leur courrier partout dans le monde.

— Bien sûr... monsieur Hattaway, dit-il après avoir consulté la carte, qui me présente comme James Hattaway, vice-président finances de la Baltimore Securities Trading Corp.

Il cherche un moment dans ses casiers. Sans succès évidemment.

— Je crois que nous n'avons rien pour vous, monsieur Hattaway.

— Vous en êtes bien certain ? Ce matin, j'ai demandé à mon assistant de faire suivre ici des documents très importants. Je ne fais que passer à Boston. Ils auraient dû arriver ici en fin d'après-midi. L'enveloppe doit être assez volumineuse.

Je lui ai débité cela sur un ton ferme mais détaché.

— Dans ce cas, elle a peut-être été laissée derrière. Si vous voulez bien patienter, je vais aller vérifier.

Il me tourne le dos et disparaît derrière une porte. Je jette un coup d'oeil furtif sur le hall. Le portier est dehors tandis qu'à l'intérieur il n'y a toujours personne en vue. Sans perdre un instant, je me faufile derrière le comptoir. La note de Vincent a été payée aujourd'hui. Elle doit se trouver quelque part dans les classeurs. Il me faut mettre la main dessus. C'est la seule trace de son passage.

Je fais courir mes doigts sur les dizaines de chemises du tiroir principal tout en gardant un oeil nerveux sur la pièce. Quelques minutes qui en paraissent cent me suffisent pour la trouver. Un reçu de carte American Express au nom de Jean-Louis Vincent y est attaché. La note indique un séjour de deux nuits, samedi et dimanche, ainsi qu'une très forte somme en nourriture et boissons dont le détail s'étend sur plus de trois pages. Prodigue, le Vincent. Je poursuis mon examen. Frais de buanderie, massage, limousine, jusqu'à la section des frais téléphoniques. Et là, je vois quelque chose d'intéressant. De vraiment intéressant. Une combinaison de dix chiffres, 603-772-0001, répétée quatre fois. Vincent a composé ce numéro quatre fois en moins de trente minutes dès son arrivée, tôt dimanche matin.

Les trois premiers appels ont été facturés au tarif minimum, tandis que le quatrième s'élève à une somme respectable. La communication a duré plusieurs minutes. 603-772-0001... 603-772-0001...

Des bruits de pas sourds se font entendre derrière la porte. Mon réceptionniste. En un éclair, je remets la note dans le classeur et saute au-dessus du comptoir. La porte s'ouvre à l'instant où je me reçois sur les talons. Quand le réceptionniste lève la tête, je suis parfaitement immobile, accoudé au comptoir.

Il paraît un peu surpris en me regardant. Je comprends pourquoi quand une goutte de sueur se met à glisser le long de ma tempe. J'ai le front en nage. Du coup, il affiche un air soupçonneux sans toutefois se départir de la courtoisie exigée par sa fonction.

— Désolé, monsieur, nous n'avons rien pour vous.

— C'est fâcheux.

— Sans doute un retard du service de messageries. Je peux faire suivre l'envoi si vous le désirez.

Je lui demande d'envoyer le tout au Ritz de Montréal et prends congé.

Le 603-772-0001. Vincent y a téléphoné d'ici même, à Boston, dès sept heures dimanche matin. Or, je l'ai vu dans la ruelle à Montréal à deux heures du matin ! On l'a donc emmené en avion. Un avion privé, forcément, à cause de l'heure. Pas de doute, ses ravisseurs – enfin, ses « accompagnateurs » – disposent de moyens considérables.

Et si l'hôtel a facturé deux nuits à Vincent bien qu'il ne soit arrivé que le dimanche matin, c'est qu'il avait dû faire une réservation pour la nuit de samedi bien avant. J'en suis maintenant convaincu, cette réunion était prévue de longue date. Il a voulu l'esquiver mais, d'une manière ou d'une autre, ses vis-à-vis l'ont appris et se sont assurés de le remettre dans le droit chemin.

C'est pourquoi la personne qui se cache derrière ce numéro de téléphone est si importante. On a amené Vincent contre son gré à Boston, mais, une fois assurés de sa présence, on pouvait se permettre de lui lâcher du lest en le confinant à sa suite. Un type sans passeport ne peut aller très loin. Et s'il a composé ce numéro dès son arrivée – avec insistance – ce n'est sûrement pas par hasard. Il était en fâcheuse position. Peut-être appelait-il à l'aide ?

Quoi qu'il en soit, la réunion qui était prévue a eu lieu. Probablement dans la suite de Vincent, vu la note plutôt salée. Quant à savoir où il est allé ensuite ou ce dont ils ont pu convenir... Un seul fait est acquis : il est reparti libre. Sinon il n'aurait pas acquitté sa note avec sa carte de crédit. Et de toute façon, si on avait voulu le priver complètement de sa liberté, on ne l'aurait certainement pas amené au Ritz !

J'ignore tout de ce qui se prépare, j'ignore tout du rôle de Vincent et de ses vis-à-vis, mais une chose est claire : ce n'est pas un simple figurant. Pour remplir sa part du contrat, il a besoin de jouir d'une certaine latitude, d'avoir les coudées franches. Quant à moi, le simple fait que des événements d'importance se cachent peut-être dans tout cela me suffit. Je n'entends pas passer ma vie dans un hebdo de quartier. S'il y a quelque chose derrière ces mouvements de Vincent, j'entends bien en profiter. Et il n'y a rien de tel qu'un bon scoop pour quitter la voie de garage. Je n'ai donc qu'une seule solution : continuer de suivre la piste. Et tant pis si elle ne mène à rien. Après tout, dans ma situation, je n'ai rien à perdre.

En retournant à ma voiture, je fais un arrêt à une cabine téléphonique pour consulter l'annuaire. Le code régional 603 est affecté au New Hampshire et les numéros commençant par 772 sont dévolus aux résidents d'Exeter. J'en prends bonne note et continue mon chemin. Il est plus de minuit trente et quelqu'un, à Exeter, possède de précieux renseignements sur Vincent. Ces renseignements, il me les faut. À tout prix. Cela seul compte.

Chapitre 5

La radio joue trop fort. Sur l'autoroute, je l'entends à peine, mais dès que j'arrête elle me casse les oreilles. Je règle son cas en coupant le contact et sors de ma voiture.

Devant mes yeux, le VACANCY ébréché d'un motel glauque clignote en néon rose. Peu importe qu'il soit si minable, le motel Exeter m'indique au moins que je suis arrivé à destination. Et puis sa cabine téléphonique pourrait bien m'être utile. Ne suis-je pas ici à cause d'un numéro de téléphone ?

Il ne me reste plus qu'à le localiser.

Les standardistes ne donnent pas ce genre de renseignements. Question de confidentialité. Quant à le chercher dans l'annuaire, c'est exclu. Ce dernier n'est pas très volumineux, mais autant chercher une trace d'humanité dans un discours républicain. Rapidement, il m'apparaît impossible de trouver l'adresse correspondante sans prendre quelque risque.

Comme en appelant directement au numéro. Si l'abonné n'est pas là, peut-être y aura-t-il un répondeur avec un message. « Vous êtes bien chez John Doe, nous sommes absents, veuillez... » Je n'aurai alors plus qu'à trouver l'adresse dans l'annuaire. Mais si quelqu'un répond, que faire ? Raccrocher ne servira à rien. Il me faudra plutôt demander n'importe qui, prétextant le faux numéro, et me faire insistant. Avec un peu de chance, on me répondra peut-être, excédé, que je suis chez Bill Smith, pas John Doe, mais cette approche risque surtout d'éveiller des soupçons. Or on ne doit absolument pas se douter de ma présence.

Je reste debout, les mains dans les poches, le regard dans le vague. L'enfilade habituelle d'enseignes lumineuses jalonne le boulevard. Pharmacie, supermarché, bars, motels et fast-foods – McDonald's, Burger King, Domino's... Cette dernière retient mon attention. « Livraison en trente minutes ou c'est gratuit ! » Je la regarde un moment, puis le flash jaillit. Bon sang, ça vaut la peine d'essayer ! Si ça marche, je gagne un temps fou.

Je pousse la porte de la cabine téléphonique d'un mouvement brusque. Le numéro de la pizzeria brille en grosses lettres blanches faciles à lire.

— Domino's Pizza, bonsoir. C'est pour une livraison ?

— Oui.

— Quel est votre numéro de téléphone ?

— 772-0001

— Vous êtes toujours au 21, Maple Street, monsieur Henlen ?

— Oui, oui, dis-je avec détachement tout en prenant soigneusement note de sa réplique.

— Vous désirez payer comptant ou par carte de crédit ?

— Comptant.

— Que désirez-vous commander ?

— Une petite pizza toute garnie.

— Ce sera tout ?

— Ajoutez un coke avec ça.

— Très bien. Ça fera 10 dollars 38 cents. La livraison est garantie en trente minutes. Merci d'avoir appelé chez Domino's !

Je me dépêche de consulter l'annuaire pour confirmer. Pas d'erreur. On y mentionne en plus son prénom, George.

Henlen George 21 Maple Street, Exeter..... 772-0001

Je rappelle tout de suite pour annuler ma commande et retourne à ma voiture.

*

Plus j'avance, plus la ville embellit. L'artère commerciale aux enseignes criardes a cédé le pas à des rues larges et calmes, bordées de grands arbres. Des maisons victoriennes typiques de la Nouvelle-Angleterre trônent sur de vastes terrains. Dans Maple Street, les vieux lampadaires largement espacés ne diffusent qu'un faible halo jaunâtre, ce qui rend difficile la lecture des adresses. Cependant, rien ne presse. Il est tard, tout le monde dort. Seules quelques rares fenêtres éclairées troublent l'obscurité, bien plus en guise d'épouvantail que pour témoigner d'une présence éveillée.

La maison de Henlen est plus modeste que ses voisines. Un solide bâtiment de bois de deux étages peint en blanc. D'inspiration victorienne, mais en plus simple, sans les décrochements et fioritures qui en font tout le raffinement. Autour, des bosquets touffus et de grands arbres la confinent dans un isolement relatif. L'entrée de stationnement est vide, les lumières éteintes.

Je poursuis ma route jusqu'à la prochaine cabine téléphonique. Je compose 772-0001. Le téléphone sonne longtemps. Dans le vide.

Le chemin est libre.

*

Évidemment, la porte principale est fermée à clé. Je contourne la maison par le flanc. Au passage, je remarque quelques fenêtres au niveau du sous-sol. Ce pourrait être une option. À l'arrière, la noirceur est profonde. Personne ne peut me voir, mais je n'y vois guère moi-même. Je longe le mur en progressant à tâtons. Les lattes de bois auraient besoin d'une nouvelle couche de peinture. Celle-ci s'effrite sous mes doigts. Un éclat va même jusqu'à se loger sous l'ongle de mon index. Aie ! Je secoue la main en réprimant un juron et continue ma lente progression.

Je sens bientôt une grande surface vitrée sous ma paume. Une porte-fenêtre.

Il y a quelque temps, un petit voleur repentí m'a raconté, durant une entrevue pour le journal, comment il était facile de pénétrer dans une maison. Sa technique préférée consistait à percer le verre des fenêtres. En frottant à répétition une petite surface avec un objet métallique, on parvenait à entamer la vitre. Ensuite, on n'avait plus qu'à donner des petits coups pour agrandir la brèche et passer une main à l'intérieur. Propre et silencieux, mais plutôt fastidieux. Mes nerfs me lâcheraient bien avant que j'y parvienne, et puis je n'ai sûrement pas la moitié de son talent. Encore moins son entraînement.

D'autant qu'avec les portes-fenêtres, c'était beaucoup plus simple, disait-il. Dans la majorité des cas, on n'avait qu'à bien appuyer la paume des mains sur le verre et à pousser vers le haut. Sans tige ou mécanisme particulier pour contrer le mouvement, le loquet finissait par décrocher et on n'avait ensuite qu'à faire coulisser la porte pour entrer comme chez soi.

Je place donc mes mains bien à plat sur le verre et commence à exercer une poussée, mais mon emprise cède aussitôt. Pas étonnant, j'ai les mains moites et visqueuses comme celles d'un poissonnier. Après les avoir essuyées sur mon pantalon, j'essaie de nouveau. La porte bouge dans son cadre, mais pas assez. Je relâche la pression. Mon index me fait mal, l'ongle est encore à vif. Je répète la manoeuvre et, cette fois-ci, je perçois un mouvement nettement plus prononcé. Je redouble d'ardeur, appliquant tout mon poids sur la surface vitrée, y allant même de quelques ruades. Les avant-bras en feu, je suis sur le point d'abandonner quand le loquet se décroche enfin. J'ouvre la porte et pénètre dans la maison en prenant soin de refermer derrière moi.

Le mince faisceau de ma lampe de poche me révèle peu à peu l'intérieur. Table de cuisine encombrée d'assiettes sales et de cartons de pizza, canapé défraîchi croulant sous les revues et les

journaux, jolies filles légèrement vêtues en prime, canettes de bière vides sur la table à café, sacs de chips éventrés. Comme si ce n'était pas assez, une odeur âcre et saline souille l'air. À l'évidence, ce type vit seul.

Sur le manteau en bois massif du foyer trônent quelques photos disposées sans aucun ordre apparent. Seul point commun, un homme. « Saigon 1971 » le montre jeune, parmi un groupe de militaires au garde-à-vous, une médaille sur la poitrine. Malgré le caractère volontaire de sa posture, son visage est empreint de doute. George Henlen a fait le Viêtnam, mais il n'est plus dans l'armée : le cliché le plus récent présente un homme joufflu et négligé aux yeux éteints. Il arbore une moustache tombante mal taillée et des cheveux en bataille. Un homme qui fera toujours plus que son âge. Quant à savoir ce qu'il fait maintenant dans la vie...

Un escalier apparaît dans le faisceau de ma lampe. Je monte. À l'étage, la mauvaise odeur est encore plus prononcée. La porte de la chambre à coucher laisse entrevoir le même désordre qu'au rez-de-chaussée. Je ramène le faisceau dans le couloir. Des perles jaunes luisent devant moi. Elles déguerpissent en miaulant dès que j'esquisse un pas vers elles. Voilà pour l'odeur. Henlen n'a pas dû changer la litière du chat depuis au moins une semaine.

Au fond du couloir, je bute contre une porte fermée. Je l'ouvre : surprise, l'air est frais et respirable. De plus, tout y est propre et bien rangé. Un net contraste avec le reste de la maison.

Un grand bureau d'acajou occupe le centre de la pièce. Une lampe d'étain et de porcelaine, une petite horloge et un livre y sont disposés de façon ordonnée. À *la recherche du temps perdu* de Proust. Curieux. Je n'imagine pas l'ancien militaire en train de lire ce livre.

Le flanc droit du bureau a trois tiroirs. J'ouvre le premier. Que des crayons et divers articles de papeterie. Je passe au deuxième. Plus intéressant : il contient son passeport. George Henlen, né le 2 février 1952 à New York. Des dizaines de tampons de plusieurs pays encombrant les pages du document. Je le remets à sa place dans le tiroir, à côté d'un flacon de dix onces en acier inoxydable et d'un calibre 38.

Le claquement d'une porte retentit au rez-de-chaussée. Suivent des pas rapides et le grincement des marches de l'escalier. D'un arc de cercle furtif de ma lampe de poche, je repère un placard et m'y précipite.

On entre dans le bureau.

Je retiens mon souffle.

La lumière inonde la pièce. C'est Henlen. Je peux le voir à travers les persiennes mal ajustées de la porte du placard. Il a l'air encore plus dévasté que sur les photos. Ventre mou, profil lourd, une vraie ruine. Il est hors d'haleine du simple fait d'avoir monté les escaliers.

Henlen dépose une serviette sur son bureau et en tire ce qui ressemble à un passeport. Il ouvre le premier tiroir, prend un trombone et, muni de ces deux objets, se dirige vers moi. Il passe devant, à quelques centimètres à peine. Une forte odeur de transpiration l'accompagne.

Il s'arrête près de la bibliothèque, à ma gauche, passe le bras derrière le meuble et récupère une enveloppe de format standard en papier kraft. Il y greffe le passeport à l'aide du trombone et remet le tout en place. De retour à son bureau, il s'affale dans son fauteuil et pose les pieds sur le meuble en acajou.

D'une main, il ouvre le tiroir que je viens juste d'explorer et saisit la flasque. Après avoir bu une longue lampée, il s'essuie la bouche du revers de la manche et remet cela plusieurs fois. Il a l'air d'un type immensément soulagé.

À des lieues de mon état d'esprit. Car le temps que j'aurai à passer dans ma cachette m'inquiète tout autant que la possibilité d'être découvert. L'attente est angoissante, mais elle pourrait en valoir la peine. L'enveloppe et le passeport dissimulés derrière la bibliothèque peuvent très bien provenir de Vincent ou, à tout le moins, y être liés. *Va-t'en, Henlen, que je mette enfin la main dessus et que je*

disparaissent.

Malgré l'heure tardive, Henlen ne semble pas pressé de quitter son bureau. Mieux, il tire un journal de sa serviette et entreprend de le lire en s'envoyant une gorgée de temps à autre, ce qui me laisse amplement de temps pour l'observer et me convaincre que son bureau ne lui convient pas. Le reste de la maison s'accorde beaucoup mieux à son image. Cheveux en bataille, favoris de longueur inégale, peau grise et flasque, même ses vêtements sont fripés et mal assortis. La propreté clinique de son bureau n'en est que plus intrigante. Un ordre si parfait ne peut émaner de sa seule volonté. Serait-ce l'influence indirecte de son travail qui lui commande de garder au moins son bureau en ordre, quel qu'il soit ? J'ai bien du mal à imaginer ce qu'il peut faire dans la vie. Son arrivée a interrompu mes recherches. Je sais seulement qu'il voyage beaucoup et qu'il a autrefois été militaire.

Henlen replie une section du journal qu'il met sur son bureau. Levant les yeux avec une nouvelle section en main, il a un soudain mouvement de recul.

— Bonsoir, Henlen ! fait une voix en provenance du couloir. Ça faisait longtemps, hein ?

— Bogolioubov !

Henlen est livide. Il veut enlever ses pieds du bureau, mais l'autre l'arrête tout de suite.

— Ne bougez pas, Henlen, ne bougez surtout pas.

Il entre dans la pièce par la porte située à ma gauche, précédé d'un revolver muni d'un silencieux. Merde ! le type aux Ray-Ban ! Celui qui a essayé de me faire la peau au parc Summit !

— Alors Henlen, on n'est pas content de retrouver son vieil ami ?

— Qu... qu'est-ce que vous faites ici ? bredouille Henlen.

— Vous ne semblez pas content de me voir. Dommage.

— Que voulez-vous ?

— Votre accueil me blesse. Vous savez, les prisons russes ne sont plus ce qu'elles étaient. Quelques dollars placés dans les bonnes mains suffisent maintenant à rendre à l'homme sa liberté d'oiseau.

Bogolioubov. C'est donc bien un Russe. Du reste, il parle avec un fort accent et son élocution souffre d'une certaine raideur. S'il me trouve, je suis fini.

— Je n'ai rien eu à voir là-dedans. Ce n'est pas ma faute si vos protecteurs vous ont laissé tomber.

— Je sais. Je ne vous reproche pas mon arrestation ni quoi que ce soit d'autre.

— Alors pourquoi ce revolver ?

— Disons simplement que nous avons un ami commun.

— Vincent ? Je n'ai pas fait affaire avec lui depuis la transaction.

— Quelle classe, vraiment un homme unique, n'est-ce pas ?

— J'ai fourgué la camelote pour lui, c'est tout. Je n'ai rien à voir avec le reste.

— Allons, allons. Il n'est pas question de ça. Vous avez sûrement bien joué votre rôle. Seulement, vous avez été exposé à quelque chose que je convoite. C'est le seul grief que j'entretiens contre vous.

— De quoi parlez-vous ?

— Pourquoi feindre ? Il vous a encore promis une forte somme ?

— Il m'a payé ma part pour la transaction. Vous n'avez pas eu assez de la vôtre ?

— Quelques années de prison ont leur prix. J'ai eu le temps de réfléchir. Mais n'ayez crainte, ce n'est pas votre part que je convoite. Vos héritiers pourront la toucher en entier, si vous en avez.

À cette évocation, quelques spasmes secouent les épaules d'Henlen. Il tremble comme une feuille.

— Vous avez rencontré Vincent hier et il vous a donné une enveloppe, reprend Bogolioubov. Je la veux.

— Je ne l'ai pas.

— Oh si, vous l'avez !

Henlen avance une main hésitante vers les tiroirs de son bureau. Le calibre 38, dans celui du

milieu.

— Tsst tsst, cher ami.

— L’enveloppe est dans le tiroir.

— Attendez.

Bogolioubov se déplace de manière à mieux voir la scène.

— Vous pouvez y aller maintenant.

Henlen fait alors un geste qui m’intrigue au plus haut point. Il n’ouvre pas le tiroir contenant le revolver, mais celui du bas. Le seul que je n’ai pas eu le temps d’explorer. Il en tire une enveloppe – identique à celle qu’il a planquée derrière la bibliothèque – et la pose sur le bureau.

— Vous voilà plus raisonnable, Henlen.

Bogolioubov saisit l’enveloppe, la décachette et en examine rapidement le contenu tout en tenant Henlen en respect. L’air satisfait, il glisse les documents dans la poche intérieure de sa veste.

Je ne sais pas ce que contient cette enveloppe, mais j’ai pourtant bien vu Henlen tirer une enveloppe identique de l’arrière de sa bibliothèque ! Il est plus futé que je ne pensais, le bougre.

Mais s’il a réussi à berner Bogolioubov, il lui reste encore à sauver sa peau.

— N’aurait-il pas été plus simple de me la donner tout de suite ? Cela aurait pu infléchir le cours des choses.

— Je ne l’ai pas ouverte. J’ignore tout de son contenu.

Henlen étire son bluff avec aplomb.

— C’est vrai. Mais maintenant vous savez que je l’ai.

— Tant mieux pour vous. Moi, je ne peux plus rien faire, alors laissez-moi tranquille. Je me fous complètement de toute cette histoire.

— Trop dangereux. Et puis, voyez les choses sous un autre angle. Le hasard vous a donné quelques années de vie supplémentaires. Ce n’est quand même pas rien.

Henlen est terrifié. Il sait que Bogolioubov s’amuse avec lui. Ce dernier continue sur sa lancée.

— Quelques années, parce que, si je n’avais pas été arrêté à Moscou, je vous aurais éliminé tout de suite, toi et Pougo.

Henlen s’apprête à jouer sa dernière carte. Il amorce un mouvement vers le tiroir du revolver, mais Bogolioubov veille au grain. D’un geste précis et économe, il pointe le canon de son arme vers le bras d’Henlen et lui loge une balle dans la main. Henlen lâche un cri terrible, se tord de douleur.

— Si vous avez tellement envie de bouger, levez-vous donc.

Henlen obtempère, le visage ravagé. Bogolioubov lui fait signe de se placer la face contre le mur.

— Ne trouvez-vous pas ironique que vous, un Américain, deviez périr dans votre maison, soit, mais comme un Russe ?

Avant qu’il n’achève sa phrase, deux coups de feu retentissent avec une sonorité métallique. Je ne peux réprimer un mouvement de recul et me cogne la tête contre une tablette. Bogolioubov se retourne, le visage crispé, tandis qu’Henlen, atteint à la nuque, s’écroule. Bogolioubov m’a entendu ! Il fait quelques pas dans ma direction, mais brusquement son visage se détend. Il s’arrête. Le chat vient d’entrer dans la pièce. Bogolioubov se penche et lui gratte la tête, un sourire grinçant au visage. Ensuite, il se relève, range son arme et, d’un pas égal, se dirige vers la porte qu’il referme après avoir pris soin d’éteindre les lumières.

Chapitre 6

De longues minutes ont passé avant que je me permette le moindre geste au fond du placard. J'ai attendu la confirmation du départ de Bogolioubov. Le bruit sourd d'une porte qu'on referme puis le son d'une voiture qui démarre. Puis j'ai encore attendu. Pour être sûr qu'il ne revenait pas. Maintenant, ça y est. Je suis certain d'être seul. Je peux sortir de ma cachette.

Pas question de rallumer. Je ne tiens pas à revoir le corps et les giclées de sang sur le mur. Henlen a cessé d'exister. Devant mes yeux, il est devenu un simple amas de cellules condamnées à une pourriture imminente. Rien de plus.

Faisant un effort conscient pour me maîtriser – j'ai encore une tâche à accomplir, quelque chose à trouver –, je braque ma lampe de poche sur les rayons de la bibliothèque. Le faisceau tremblotant illumine une édition reliée plein cuir de l'encyclopédie Britannica. Je vais glisser le bras derrière. L'enveloppe et le passeport s'y trouvent toujours, collés au mur. Papier kraft, format standard, l'enveloppe est scellée. J'ignore ce que l'autre contenait, mais Bogolioubov n'y a vu que du feu. Je mets les documents dans ma poche et me dirige vers le bureau. Le dernier tiroir.

Un rapide examen ne révèle pas d'autre enveloppe, mais une grande quantité de chemises rangées dans des séparateurs multicolores. Documents de voyage, relevés de comptes, titres de propriété, factures diverses. Que des trucs sans importance... sauf pour une chemise portant la mention « Frenchie ». J'y jette un coup d'oeil – intéressant, très intéressant – avant de l'extraire du tiroir.

Je fais ensuite une dernière fois le tour de la pièce – mon Dieu ! se peut-il qu'Henlen commence déjà à sentir mauvais ? – et je file sans demander mon reste.

Je roule sur l'autoroute depuis une bonne quinzaine de minutes quand je ressens le premier spasme. J'engage aussitôt la voiture sur le bas-côté et m'arrête juste à temps pour vomir dans l'herbe fraîche.

*

Je m'arrête à Manchester, au premier motel.

En m'apercevant, le préposé de nuit a un mouvement de recul. Il me demande de payer *cash*, tout de suite. Je dois avoir une sale gueule. Ma chambre donne sur une cour intérieure, face aux vestiges d'une piscine depuis longtemps comblée et recouverte de mauvaise herbe.

Je me passe de l'eau fraîche sur le visage et me gargarise avant de m'essuyer avec une serviette empestant l'eau de Javel. J'ai déposé mes documents sur une petite table bancale. Je vais m'installer sur une chaise devant tout cela.

D'abord le dossier « Frenchie ». La chemise qui le constitue est impeccable, son contenu bien rangé. Sur le dessus, on trouve une photo de Jean-Louis Vincent discutant avec un autre homme. Un cliché plutôt flou pris le soir ou la nuit, à leur insu. Le visage de l'interlocuteur de Vincent ne m'est pas totalement inconnu, mais je ne parviens pas à l'identifier. Je mets le cliché à l'envers sur la table. Une petite étiquette y est apposée : « New York, May 5, 1989 ».

Je poursuis. Une autre photo, de format identique à la première, montre les deux mêmes hommes. En plein jour, cette fois-ci. Vincent y apparaît de trois quarts arrière gauche et l'autre de face. Il est maintenant facile à reconnaître. John Gotti, le puissant parrain new-yorkais envoyé depuis derrière les barreaux. L'arrière de cette photo porte également une étiquette : « New York, May 20, 1989 ».

Suit une photo de format différent. Deux hommes s'y serrent la main, dont Vincent. L'autre type ne me dit rien. Derrière eux, un palmier entouré de plantes et de fleurs exotiques. Tous deux portent des tenues décontractées : chemise et veston sport sans cravate. Je retourne la photo : « Nice, May 15,

1989 ».

Je place la photo sur les autres et saisis le document suivant. La photocopie d'un article du numéro du 20 mai 1972 du journal *France-Soir* :

UN ESCROC ENVOYÉ À L'OMBRE

Le tribunal présidé par le juge Lépine a condamné aujourd'hui Constant Pétroni à trois années de réclusion ferme pour ses agissements dans ce qu'il est maintenant convenu d'appeler l'affaire Morgan. Rappelons les faits. La police judiciaire a interpellé Constant Pétroni le 13 décembre 1971 au terme d'une enquête menée à la suite de plaintes portées par des retraités parisiens se disant floués par un certain Pierre Morgan. Ce dernier s'était en effet présenté à eux en qualité de gestionnaire d'actif et les avait incités à lui confier de fortes sommes contre promesse de rendements supérieurs. Pétroni, alias Morgan, menait son racket depuis de luxueux bureaux parisiens loués sous le nom de Investissements Morgan en janvier 1971. Durant la majeure partie de l'année, il a effectivement versé des sommes représentant des rendements très importants sur les comptes de ses clients, mais ce n'était qu'illusion. En novembre 1971, des clients incapables de joindre les bureaux de Morgan ont dû se rendre à l'évidence : les locaux loués par Pétroni étaient vides, leurs capitaux envolés. Un mandat d'amener a par la suite été émis contre Morgan, qu'on est parvenu à retrouver quelques mois plus tard dans l'agglomération lyonnaise. Pétroni, qui affichait un dossier criminel vierge, n'a manifesté aucune émotion devant les témoignages pathétiques de ses victimes – plusieurs y ont perdu les économies d'une vie. Une infime partie des sommes escroquées par Pétroni a pu être récupérée.

Une photo accompagne l'article, celle de Jean-Louis Vincent. Un Vincent beaucoup plus jeune, avec les cheveux longs et la moustache en vogue à l'époque, mais avec la même insolence dans le regard. En 1971, il devait être dans la jeune vingtaine. Un petit escroc.

Il en a fait du chemin depuis. Ce jeune Pétroni sur la photo n'a pas grand-chose en commun avec le Jean-Louis Vincent d'aujourd'hui, plus lisse, plus respectable. De tous les journalistes à avoir fouillé son passé, aucun n'a réussi à mettre le doigt là-dessus. Cet article est pourtant à la portée du premier venu. Suffit de connaître son véritable nom. Or, si personne ne l'a trouvé, personne ne l'a trahi non plus. Vincent a réussi à enterrer Pétroni.

Pourtant Henlen l'avait, lui, cet article. Comment a-t-il su ? De deux choses l'une : ou il était très près de Vincent, au point d'en être un intime, ou il avait accès à des sources d'information drôlement puissantes. Un homme qui change d'identité ne se confie pas au premier venu. Et c'est lui que Vincent a appelé dès son arrivée à Boston. Lui seul. Des liens particuliers doivent donc unir ces deux hommes.

Pour un proche de Vincent, Henlen habite un curieux endroit. Après tout, Exeter n'est qu'une petite ville-dortoir de la côte Est des États-Unis. Pas vraiment une ville stratégique, à plus forte raison pour un homme qu'on présume impliqué dans des trafics louches sous les ordres d'un patron européen. Mais peut-être est-ce pour cette même raison qu'il y a élu domicile ? Ainsi, il éveillerait moins les soupçons. Quoi qu'il en soit, je me promets d'y revenir plus tard et je passe à l'article suivant du dossier.

La photocopie d'un extrait du *Corriere della Sera* du 24 août 1991. Quelques lignes de texte sous une grande photo montrant une voiture éventrée par une violente explosion. J'ai appris l'italien avec Sofia, mais je n'en ai pas besoin pour comprendre que Domenico Sospiri a péri dans cette voiture le 23 août 1991 à Brescia. Le règlement de comptes classique. Aucune autre note n'accompagne cet

extrait. Je le mets de côté et prends la dernière pièce du dossier.

Un article du journal *Le Monde* relatant l'assassinat de Yann Piat en octobre 1993 dans le sud de la France. On y indique que des tueurs à gages à motocyclette ont abattu de plusieurs rafales de mitraillette la députée du Var partie en guerre depuis plusieurs mois contre la pègre locale et que les autorités ne détiennent aucune piste sérieuse pouvant mener aux assassins.

C'est tout. Le dossier ne contient rien d'autre. Trois photos et trois extraits de journaux.

Du coup, je me mets à douter de l'étroitesse des liens unissant Vincent à Henlen. Si Henlen était si dévoué à Vincent, pourquoi constituer un dossier aussi compromettant ? Un dossier juste assez vague pour ne pas se trahir lui-même, mais suffisamment étoffé pour mettre la puce à l'oreille de n'importe quel journaliste ou enquêteur.

Ce document était destiné à d'autres, sinon Henlen n'aurait pas pris la peine d'apposer des étiquettes dactylographiées derrière les photos. Il aurait écrit ses commentaires à la main. Une tension devait exister entre eux. Leur relation ne pouvait être placée sous le sceau de la confiance totale et mutuelle.

Mais un fait demeure : Vincent a appelé Henlen dans une période critique et ce dernier a répondu. Selon toute vraisemblance, il est allé à sa rencontre et en a rapporté l'enveloppe. C'est ce que pensait également Bogolioubov et c'est pourquoi Henlen est maintenant mort.

C'est dire que ce dernier, malgré ses réserves, avait intérêt à entretenir des rapports avec Vincent. L'argent ? Possible. Bogolioubov l'a même évoqué. Le chantage ? Si Henlen possédait des documents compromettants sur Vincent, l'inverse pouvait tout aussi bien être vrai.

Je mets tout cela de côté et inspecte le passeport. Il comporte une photo récente de Henlen et est établi au nom de Robert Wilson. Un faux. D'après la date d'entrée en vigueur, il viendrait tout juste d'être émis. Ses pages sont vierges de tout tampon de douanes. Ainsi, Henlen s'apprêtait à voyager incognito...

Enfin, je passe à l'enveloppe. Avant de l'ouvrir, je la palpe. Un morceau rigide de petite taille occupe un des coins. En la mirant dans la lumière de la lampe, je ne distingue que les contours d'une feuille pliée. Quand je déchire l'enveloppe, une pièce tombe sur la table. Une carte de crédit American Express, au nom de Peter Miller. Je l'examine. Elle n'est pas contresignée. Je déplie la feuille qui l'accompagne. Elle ne porte ni en-tête ni signature, seulement une ligne dactylographiée :

ftp.braz.fr/bspahh/carth/cargo.zip keyword : papaya

L'adresse d'un fichier sécurisé accessible par Internet.

Une carte de crédit et un fichier. Bogolioubov a tué pour obtenir cette enveloppe ! Peter Miller... Un nom anonyme, un passe-partout. Le pseudonyme parfait pour désigner n'importe quel Américain. Quant au fichier, faute d'ordinateur, je devrai attendre mon retour à Montréal pour en percer le mystère.

Je règle le réveil de ma montre pour six heures et je vais m'étendre sur le lit. Un matelas mou dans lequel je m'enfonce presque jusqu'au sol. Une courte nuit qui s'annonce bien longue.

Henlen assassiné devant mes yeux, Vincent qui fréquentait un caïd de la mafia. Dans quel panier de crabes me suis-je fourré ? En quelques jours à peine, j'ai été exposé à plus de dangers que jamais dans toute ma vie. Et la suite ne s'annonce pas moins agitée. Pour le moment, je suis en sécurité. Cette pensée m'aide à me détendre.

L'engourdissement me gagne peu à peu. Abandon duveteux à mi-chemin entre le sommeil et la conscience. Un profil se dessine, d'abord diffus. Des contours, un jeu d'ombres chinoises. De longs cheveux noirs flottent dans un endroit irréel. Une vision très agréable, familière. Sous la chevelure noire apparaît un corps de femme nu, très beau. Il pivote doucement, envoûtant, épanoui. Sofia ! Elle

s'avance vers moi en souriant. Son corps souple ondule dans un mouvement gracieux. Elle est là, tout près. Voyant que je m'apprête à ouvrir la bouche, elle porte l'index à ses lèvres. Shhhhhh... Puis elle le tend vers moi. Son doigt s'avance tandis que le reste de son corps s'éloigne soudainement à toute vitesse. Son index s'arrête tout près de mon visage et se met à gonfler, gonfler, jusqu'à devenir énorme, monstrueux. À sa surface, les empreintes digitales se distinguent, nettes, bien découpées. Une décharge électrique me traverse de part en part et je me redresse dans le lit.

Mes empreintes ! J'ai laissé mes empreintes digitales partout chez Henlen, la porte-fenêtre en est maculée ! La police va les relever, c'est sûr ! Comment leur expliquer que je n'ai rien à voir avec l'exécution de Henlen ? Comment les persuader que je n'ai été qu'un témoin ? Vite, partir !

Je me lève d'un bond, mais suis aussitôt pris de vertige. Je m'appuie sur le mur pour ne pas tomber et inspire profondément. Calme-toi, merde, calme-toi et réfléchis !

Tes empreintes sont partout chez Henlen, vrai. Celles de Bogolioubov, non, car il portait des gants. Les policiers vont donc relever seulement les tiennes. Mais quand ? À ce que tu as pu voir, Henlen vivait seul. Avec un peu de chance, on ne trouvera pas son cadavre avant plusieurs jours, voire plusieurs semaines. Amplement le temps de regagner Montréal. Et puis, même s'ils le trouvaient tout de suite, comment pourraient-ils remonter jusqu'à toi ? Tu n'as pas de dossier criminel, tu n'es pas fiché. La police devrait d'abord t'arrêter et elle n'a aucune raison de le faire. Le cadavre est dans une maison d'Exeter et toi, tu es dans un motel de Manchester. Personne n'a été témoin du meurtre de Henlen, personne ne t'a vu entrer ni sortir de chez lui. Il suffit d'être discret et de partir demain matin.

Je me recouche, mais cette fois-ci le sommeil met du temps à venir. Dès qu'il s'installe, la même image fugace revient, Sofia qui passe et repasse devant mes yeux en riant aux éclats. Puis elle disparaît et, après, plus rien.

*

Sur l'autoroute inondée, ma Honda fend l'écume comme un aéroglisseur. J'aimerais aller plus vite, mais je ne prends aucun risque. Je m'assure de respecter la limite de vitesse au kilomètre/heure près. Avec toute cette pluie, la ventilation parvient tout juste à dégager un ovale dans le pare-brise. Dans quelques heures, je serai de retour à Montréal.

Pourvu que Bogolioubov reste assez longtemps sur la mauvaise piste. L'enveloppe qu'Henlen lui a remise, si elle n'a pu sauver ce pauvre George, m'a au moins donné le luxe d'une petite avance. Bogolioubov n'est pas né de la dernière pluie. Il se rendra compte qu'Henlen l'a berné et sera alors d'autant plus dangereux qu'en reprenant le fil des événements il risque de me trouver encore sur son chemin. J'ai le choix : ou j'abandonne toute cette histoire ou je persévère en prenant bien soin de procéder rapidement. Ma sécurité dépendra alors de l'avance que je pourrai maintenir sur Bogolioubov. Il a tué, devant mes yeux, et cela n'a pas eu l'air de le troubler. *Si je n'avais pas été arrêté à Moscou, je vous aurais éliminé tout de suite, toi et Pougo.* Il a donc déjà commis au moins un autre meurtre. Et si je devais parier, je miserais sur quelques autres.

Quant à ce Pougo, le dossier n'en fait pas mention. Je ne sais rien de lui, sinon que c'est un Russe qui a gravité autour de cette transaction avec Vincent, et que Bogolioubov ne se serait pas gêné pour le passer au tamis.

J'ai été impliqué dans toute cette affaire parce que j'ai été témoin de l'enlèvement de Vincent. Or, en fait d'enlèvement, il s'agissait plutôt d'une convocation – musclée certes – à une réunion à Boston de la part d'un homme dont je sais seulement qu'il est Russe. *Un type solide aux cheveux vif argent vêtu d'un costume sombre...* Un partenaire d'affaires ? Un ennemi ? À quoi servait cette réunion de Boston ? À préparer un coup fumant, une combine quelconque ? Et Bogolioubov ? Est-il un collaborateur de cet autre Russe ? son homme de main ? Possible. Au circuit, il est disparu en même

temps que lui. Mais de là à en être sûr...

Et puis un détail me chicote. À Boston, Vincent était sous le contrôle plus ou moins serré de cet homme. Or, Bogolioubov s'est rendu chez Henlen après l'avoir suivi durant plusieurs heures pour récupérer l'enveloppe confiée par Vincent. Si Bogolioubov fait partie de l'entourage de ce Russe, n'aurait-il pas pu saisir immédiatement le document qu'il convoitait ? Après tout, Vincent était entre leurs mains ! Au lieu de cela, le Français a pu contacter Henlen et lui remettre une enveloppe. Cela, à mon sens, n'était possible que si le Russe n'avait aucun intérêt à cette enveloppe et son contenu. Alors que Bogolioubov, lui, en avait un très vif. Seule conclusion logique, Bogolioubov ne fait pas partie de l'entourage de ce mystérieux Russe. à moins qu'il ne lui joue dans le dos.

L'arrivée à la frontière canadienne interrompt mes réflexions. J'immobilise ma voiture devant le poste de contrôle.

— D'où arrivez-vous ?

L'agent ne me regarde pas. Son regard porte plutôt vers l'arrière de la voiture tandis qu'il tape sur les touches de son clavier.

— Boston.

— Depuis quand êtes-vous parti ?

Maintenant, il me regarde.

— J'ai quitté Montréal hier matin.

— Quel était le but de votre voyage ?

— Tourisme.

Son collègue se penche et lui glisse quelques mots à l'oreille.

— Avez-vous fait des achats aux États-Unis ?

— Non, aucun.

— Bien. Veuillez arrêter le moteur de votre voiture.

Il quitte son poste. L'autre douanier me fixe avec un air buté.

Qu'est-ce qu'ils me veulent ? Je jette un coup d'oeil dans le rétroviseur. Un grand miroir lui a permis d'entrer le numéro de ma plaque dans le système informatique.

Maintenant debout à côté de ma voiture, l'agent garde une main sur la crosse de son revolver.

— Pourriez-vous descendre, s'il vous plaît ?

— Bien sûr, lui dis-je en m'efforçant de paraître calme.

Comment ont-ils pu savoir si vite ? Ils vont m'arrêter et me foutre en tôle. J'ouvre la portière. J'allais presque lui tendre les poignets quand il me dit :

— Pardon, excusez-moi.

Et il se penche pour actionner le mécanisme d'ouverture du hayon. Son compère vient le rejoindre et entreprend de fouiller le coffre tandis que lui se concentre sur l'habitacle.

Ils cherchent de l'alcool, des cigarettes !

La possibilité qu'ils s'attardent à l'enveloppe d'Henlen me traverse l'esprit, mais je m'inquiète pour rien. Ils ne la remarquent même pas. Mieux, ils ont vite fait le tour de ma voiture et, visiblement déçus que leur instinct les ait trompés, ils me laissent continuer mon chemin.

Il n'y a plus rien à craindre maintenant. Je roule à un train d'enfer vers Montréal. Un fichier m'attend.

Chez moi, je gravis les escaliers quatre à quatre. En s'éveillant, l'ordinateur émet ses bourdonnements habituels. Je lance mon fureteur et me connecte à Internet.

ftp.braz.fr/bspahh/carth/cargo.zip

Le fichier existe bel et bien. J'en récupère le contenu, le décomprime et l'édite aussitôt :

courrier american express nice peter miller.

Je n'hésite pas une seconde et saisis le combiné du téléphone.

— Planète Voyages, bonjour !

— Y a-t-il un vol pour Nice aujourd'hui ?

— Attendez voir... Oui, il y en a un sur Air Canada à dix-neuf heures vingt.

— Parfait ! Je prends une place.

American Express offre dans ses succursales un service de poste restante. Suffit de détenir une carte et de la présenter au préposé du comptoir. Dans ce cas-ci, celui de Nice. Après avoir raccroché, je fais le point. D'abord passer à la banque changer assez de dollars en francs et aller chercher mon billet d'avion chez l'agent de voyages. Ensuite préparer un sac de voyage léger, ne pas oublier mes notes sur le Grand Prix du week-end. Enfin, inventer une excuse pour m'absenter du travail quelques jours. Un proche parent décédé, une affaire urgente à régler, de mauvaises dispositions astrales, peu importe. L'occasion est trop belle ! La piste est concrète, elle porte même un nom : Peter Miller. Et tant pis si tout cela s'avère vain. De toute façon, j'ai si peu à perdre.

*

La congestion de l'heure de pointe m'a retardé au point de m'obliger à piquer un sprint dans le stationnement de l'aéroport. Je me présente haletant au comptoir d'Air Canada, mon billet brandi comme un trophée.

— Encore une minute et l'avion partait sans vous, me dit la préposée en attrapant au vol ma carte d'embarquement.

Toute la journée, les gestes à accomplir avant ce départ éclair m'ont bousculé. Mais maintenant, coincé entre la carlingue et une femme au goût excessif pour les parfums bon marché, j'ai le temps de souffler un peu. Je me cale dans mon fauteuil, le 11 A. Devant moi, à même le dossier, un téléphone cellulaire. Merde, j'ai oublié de prévenir Romain de mon départ ! Je ne voudrais surtout pas qu'il s'inquiète. J'ai bien ma carte de crédit sur moi, mais au tarif qu'on facture sur les avions, je préfère m'abstenir. D'autant qu'il faut attendre un bon moment après le décollage avant de pouvoir utiliser le téléphone.

Tant pis, je l'appellerai plus tard.

Chapitre 7

De faibles lueurs filtrent à travers le hublot. Je délaisse mon travail pour les observer. Un instant magique, d'une beauté pure, que d'assister au lever du soleil en plein vol. Dans l'habitacle, le grondement des réacteurs impose un silence bruyant. Ma voisine dort, comme la majorité des passagers.

J'en suis à la révision de mon compte-rendu du Grand Prix pour le *Tifosi*. Encore quelques retouches et je range mes papiers. Le plateau relevé, je m'étire autant que l'exiguïté de ma place me le permet. Cinq heures de travail soutenu depuis le décollage. Je savoure l'instant en laissant porter mon regard sur le soleil levant. Les blanc vif, rose pétillant et bleu azur ont vite fait de déchirer la nuit. La clarté envahit l'appareil. Les passagers sortent peu à peu de leur torpeur devant un café fumant. On nous annonce notre arrivée imminente à l'aéroport de Nice.

Après avoir récupéré mes affaires, je me dirige vers un comptoir de messageries où je télécopie mes articles au *Tifosi*, à Milan. J'achète ensuite quelques journaux – le *Monde*, *Nice-Matin*, *USA Today* – et je sors prendre un taxi.

— Au bureau d'American Express, s'il vous plaît.

— C'est parti.

Le chauffeur a une bonne bouille. Courtaud avec un visage ouvert et expressif. Il engage la conversation.

— Vous venez du Canada ?

— Oui, Montréal.

— Ah ! super Grand Prix ce week-end !

— J'y étais. On suit beaucoup la F1 par ici ?

— Moins que le foot, mais pas mal depuis que Procyon fait bien. Ils sont installés tout près, au Castellet. Les gens apprécient.

— Et Vincent ?

— Quel rompe-figues ! D'habitude, il ne rate pas une occasion de tartiner les médias, mais c'est drôle, on n'a pas encore vu sa tronche depuis la victoire ! Pour un peu, il se prendrait pour Enzo Ferrari, reclus sur ses terres, le Parigot...

Tandis qu'il déblatère contre Vincent, je tire la carte American Express de mon portefeuille et la contresigne. Peter Miller vient d'hériter d'une signature souple et aérée aux P et M stylisés.

Le chauffeur jette un coup d'oeil dans le rétroviseur.

— Je prends pas les chèques.

— C'est une carte de crédit.

— Je la prends pas non plus.

— Vous en faites pas, j'ai du *cash*, lui dis-je en souriant.

— C'est qu'on essaie toujours de m'en refiler. Mon taxi, c'est pas le Crédit lyonnais.

La Peugeot 504 s'arrête devant le bureau d'American Express.

— Attendez-moi, ce ne sera pas long.

Un attroupement bruyant s'est formé devant la porte. De jeunes Américains qui viennent faire le plein du fric de papa. Ils se tirent la pipe avant la prochaine virée. Leur débat semble les passionner : McDonald's ou Pizza Hut ? Je me faufile parmi eux jusque dans la succursale.

Au comptoir, j'affecte la plus grande indifférence en demandant mon courrier.

— Certainement, monsieur Miller. Pourrais-je voir votre carte ?

— Bien sûr, dis-je en dégainant mon portefeuille d'un geste décontracté.

Il me redonne ma carte et une enveloppe.

Je lui tourne le dos en la palplant. Assez lourde avec un petit objet qui fait saillie. Je retourne au taxi.

— À l'hôtel Eden.

Le chauffeur dépose le journal qu'il était en train de lire sur le siège du passager.

— Vous êtes en vacances ?

— Non, boulot.

— Qu'est-ce que vous faites ?

— Journaliste.

— Y a pas de sot métier.

J'ouvre tout de suite l'enveloppe. Elle contient un permis de conduire de l'État du Massachusetts au nom de Peter Miller. Il n'est pas plastifié et n'arbore pas de photo. Un petit carnet y est joint. Je le feuillette. Il fait mention d'une boîte postale à Brescia en Italie au nom de Peter Miller et renferme une clé portant le numéro 2137.

La piste s'allonge encore et cela m'embête. J'aurais aimé mettre la main tout de suite sur du concret. En revanche, l'importance de ce qui se trouve au bout de tout cela ne fait plus aucun doute. À l'évidence, Vincent a prévu un moyen détourné de le récupérer au cas où il serait dans l'eau chaude. En semant les documents comme des cailloux, il peut mettre quelqu'un sur leur piste au moment opportun. Plutôt astucieux, car ce système lui permet également, si besoin est, de rompre la chaîne.

L'urgence de la situation est manifeste. Henlen aurait dû être Peter Miller à ma place. Seulement, Bogolioubov l'a descendu avant que Henlen puisse défendre le rôle. J'ignore tout de Vincent. Où se trouve-t-il, qu'a-t-il donc en tête ? En revanche, une chose est acquise. S'il apprend la mort de Henlen et qu'il a suffisamment les coudées franches, il va s'arranger pour briser la chaîne. Et peut-être Peter Miller avec.

L'hôtel Eden se profile enfin devant nous. Je règle la course en ajoutant un bon pourboire et emprunte l'étroite allée bordée de fleurs, mon sac de voyage à la main. Derrière le comptoir, Dieu merci, la dame expédie les formalités et me tend une clé providentielle. Sitôt parvenu dans ma chambre, je m'écroule sur le lit.

*

J'ai la tête en sueur. La chaleur m'a réveillé. En ouvrant les rideaux, je vois un bout de mer se profiler entre deux bâtiments. Dommage de ne pas être en vacances.

Il est midi. Je prends une douche et descends avec les journaux sous le bras.

— Vous avez meilleure mine, fait la patronne.

— Rien comme un petit somme. Je peux manger un morceau ?

— Bien sûr. Je suis à vous tout de suite.

J'ai passé quelques jours ici durant mon long voyage. Le petit hôtel a une cour fleurie et ombragée où il est agréable de manger. L'accueil est sympathique mais discret, la cuisine maison irréprochable. J'attaque avec un demi de Tavel, un crépitemment vif et frais aux accents de framboise paré d'une jolie robe éclatante. Un pur délice.

Je mange ma salade de gésiers tout en passant rapidement à travers le *USA Today*. Toujours la même feuille de chou plate et aseptisée qui n'ose se commettre qu'en faveur de la droite. J'en pense chaque fois la même chose et pourtant j'y reviens toujours. À l'étranger, c'est le seul moyen d'avoir les résultats sportifs. Hier, les Expos se sont encore fait planter par les Dodgers à Los Angeles. Décidément, l'air de la mer ne leur fait pas.

Je passe au *Monde*. Vives inquiétudes de Moscou et de Washington face aux intentions de la Corée du Nord de se doter d'une frappe nucléaire. On y voit une menace pour le traité de non-prolifération

des armes atomiques. Un test sérieux de la capacité des pays dits nucléaires à contrôler l'arsenal mondial. La Chine, moins alarmiste que ses contreparties occidentales, assimile la manoeuvre des Coréens à un bluff : une reconnaissance diplomatique et des crédits au développement en échange de concessions.

Les communistes, passés ou présents, sont à l'honneur aujourd'hui. Et le rouble tient le haut du pavé. Enfin, si l'on peut dire, car hier il a subi un recul de douze pour cent vis-à-vis du dollar américain. Le ministre des Finances de la Russie avoue ses difficultés à respecter le budget établi. Le mauvais contrôle des dépenses ajouté à une politique monétaire débridée contribuent à affaiblir la devise et à relancer l'inflation. La devise, désespérément faible depuis que sa convertibilité a été assurée sous les auspices du Fonds monétaire international, inquiète les observateurs. Les experts expriment leur scepticisme quant au succès éventuel des réformes.

C'est encore la pagaille en Russie. Alors que d'autres pays comme la Pologne ou la République tchèque commencent à bénéficier du traitement choc administré à leur économie, le géant russe, lui, se perd toujours dans un océan de demi-mesures et de compromis. Avec les mafias qui gagnent en importance, l'horizon ne cesse de s'assombrir.

Je poursuis avec le *Nice-Matin*. En première page, une photo stupéfiante. Elle montre un petit groupe d'hommes gris – gueules de fonctionnaires, élus municipaux, promoteurs immobiliers – fixant l'objectif avec un air bêtement satisfait. Une photo stupéfiante, car j'ai la surprise de reconnaître un des protagonistes. Un type vu sur une des photos du dossier Frenchie. La légende, toutefois, ne mentionne pas son nom, que du reste j'ignore. Je lis tout de suite l'article.

Les procureurs de la République ont entamé hier des procédures d'extradition à l'encontre de Pierre Delestang qui réside en Uruguay depuis l'éclatement de l'affaire Jacques Médecin, ancien député-maire de la commune de Nice. Rappelons brièvement qu'en 1990 Jacques Médecin, alors maire de la ville de Nice, prenait la fuite vers l'Uruguay dans les heures suivant sa mise en examen par la police judiciaire relativement à une histoire de détournement de fonds. L'ex-maire aurait contribué à créer un réseau d'organismes para-municipaux bidon arrosés à même le budget de la Ville et dont lui et ses proches auraient largement bénéficié. Contraint à la fuite, il a vécu sur un grand pied quelques années d'exil sud-américain avant qu'une requête présentée par un procureur de Nice ne mène à son arrestation dans la riche cité balnéaire de Punta del Este et ne le ramène en France. À l'époque, Delestang n'était qu'un personnage secondaire : il ne fut d'ailleurs pas visé par les procédures. Mais il semble que des éléments nouveaux viennent de faire surface et permettent que la justice dépose maintenant une demande d'extradition. Si la requête est accueillie favorablement, les autorités judiciaires s'attendent à pouvoir instruire un procès cet automne...

La photo qui illustre cet article est antérieure à tous ces événements et sa portée n'en est que plus grande si l'on considère que la plupart des types y figurant sont maintenant en prison.

Je remonte à ma chambre avec les journaux et sors le dossier « Frenchie », dont je tire la photo de Vincent prise avec cet homme à Nice, en 1989. Pas de doute, c'est le même que sur la une.

Je descends la montrer à la patronne.

— C'est François Guillet et Jean-Louis Vincent, me dit-elle sans hésiter après avoir pris connaissance de la photo.

— Qui c'est, ce François Guillet ?

— Vous devriez plutôt dire qui c'était.

— Il est mort ?

— Quand Médecin a foutu le camp en Uruguay, il a laissé plusieurs de ses petits copains en plan.

— Et ce Guillet en était ?

— Oui. Il était à la tête d'une grosse société qui tirait d'énormes revenus des contrats octroyés par la Ville de Nice. En échange, Guillet détournait des sommes juteuses au profit de Médecin. Ils sont tombés en même temps.

— Il s'est enfui avec Médecin ?

— Non, il s'est suicidé. Mais on l'a peut-être aidé. Enfin, c'est le bruit qui a couru à l'époque. D'où tenez-vous cette photo ?

— C'est une longue histoire...

— Parce que si Vincent était impliqué là-dedans lui aussi, personne n'en savait rien.

— Il n'avait pas de lien avec Médecin ?

— Du moins pas en apparence. L'enquête n'a jamais mentionné son nom.

Gotti, Bogolioubov, Henlen, et maintenant Guillet. Il entretient des relations éclectiques, le Vincent. Et il y a encore ce Sospiri dont je ne sais absolument rien.

— Je peux utiliser le téléphone ?

— Bien sûr.

Je compose le numéro des bureaux de Vincent à Paris.

— Je suis désolée, monsieur Vincent est absent.

— Quand sera-t-il de retour ?

— Je l'ignore, puis-je lui laisser un message ?

— Je suis journaliste au *Tifosi* et monsieur Vincent m'a prié de le rappeler cette semaine pour terminer une entrevue que nous avons dû interrompre le week-end dernier à Montréal.

— Dans ce cas, je peux vous mettre en communication avec Pierre Dézier, notre responsable des relations publiques. Quel est votre nom ?

— Charles Maynard.

— Ne quittez pas, monsieur Maynard.

Quelques secondes passent avant que Dézier se manifeste au bout du fil.

— Monsieur Maynard, comment allez-vous ?

— Très bien, merci. Dites, il est difficile à voir, votre patron.

— Monsieur Vincent est un homme occupé. Il n'est pas encore revenu au bureau depuis le week-end.

— Vous avez un numéro de téléphone où je peux le joindre ?

— Malheureusement non. J'ignore moi-même où il se trouve. Peut-être pourrais-je vous donner certaines informations ?

— J'aimerais bien, mais comme je fais un portrait de monsieur Vincent...

— Ah bon. Peut-être pourrais-je lui laisser votre numéro de téléphone ?

— Inutile. Je vais manquer la tombée de toute façon...

Je ne m'attendais pas vraiment à pouvoir parler à Vincent, mais je devais au moins essayer. L'appel était prévu. Avec un peu de chance, j'aurais pu apprendre quelque chose. Mais Vincent n'a tout simplement pas encore refait surface.

Je remonte à ma chambre récupérer mes affaires.

— Vous partez déjà ?

— Je dois me rendre à Brescia. On peut louer une voiture autour d'ici ?

*

Suivant les indications de la patronne de l'hôtel, j'ai pu mettre la main sur une Fiat Uno blanche.

Une petite voiture qui pourrait être parfaitement discrète si ce n'était de cette ridicule plaque rouge dont on affuble ici les voitures de location. Presque une injonction à piller sans vergogne le pauvre touriste, mais enfin, j'ai besoin d'une auto. À Brescia, si la piste s'allonge encore, j'aurai les coudées franches.

Avant de prendre l'autoroute, je vais faire des photos dans une cabine automatique et complète le permis de conduire de Peter Miller avec un plastifieur de cartes.

Le moteur de la Fiat tourne à fond même si elle n'avance qu'à cent vingt kilomètres à l'heure. La tôle – ou est-ce du carton ? – amplifie la moindre vibration, de sorte que j'avance dans un bourdonnement presque constant. Je bénis les descentes, maudis les montées et finis par rallier Brescia un peu avant seize heures. Les fonctionnaires italiens ne font preuve de zèle qu'à l'heure de la fermeture, aussi ai-je intérêt à trouver rapidement la maison de la poste avant qu'il ne soit trop tard.

Mes documents en main, la voiture stationnée en double file, je me rue vers l'édifice. On m'indique un mur de petits casiers. Je vais y voir de plus près. Le 2137 est tout au fond. La clé libère la serrure et dévoile une nouvelle enveloppe. Identique à celles que j'ai déjà récupérées à Exeter et à Nice. Papier kraft, vierge de toute écriture, scellée. Je referme le casier et retourne à ma voiture que je déplace vers une petite rue tranquille.

Dans mon énervement, je déchire presque l'enveloppe. Son contenu se répand sur mes genoux. Un carnet de la Banque de Lombardie, au nom de Peter Miller, fait mention d'un coffret particulier situé dans une succursale de Milan. Une clé portant le numéro 516 et un passeport américain sans photo au nom de Peter Miller complètent le portrait.

Cette fois j'y suis, je brûle. Je consulte ma montre : seize heures quinze. Pas le temps d'aller à Milan avant la fermeture des banques. De toute façon, il me faut au préalable bricoler le passeport. Cela ne sera pas difficile, il n'y manque que la photo. La pellicule plastique transparente qui doit la recouvrir a été jointe au contenu de l'enveloppe.

Jusqu'ici, j'ai amassé pas mal de renseignements sur cette affaire. L'opinion que j'avais de Vincent a beaucoup changé depuis une semaine. Toutefois, un élément demeure nébuleux : cette coupure de presse relatant la mort de Sospiri à Brescia dans le dossier Frenchie. Or je suis à Brescia, j'approche du but et Vincent s'est arrangé pour faire passer Peter Miller par là aussi. Est-ce le fait du hasard ? Depuis l'épisode d'Exeter, je n'ai éprouvé qu'une tension éthérée, une urgence de trouver à chaque étape ce qui y avait été laissé. Maintenant que le but est à portée de la main, on dirait qu'avec lui refait surface la notion de danger. Ce que plusieurs convoient n'est plus très loin. Le rôle qu'a tenu ce Sospiri n'a peut-être plus aucune importance, mais, dans le cas contraire, mon ignorance relève de l'inconscience. Cette coïncidence des lieux doit-elle me servir d'avertissement ? Quoi qu'il en soit, je suis allé aussi loin que possible aujourd'hui. À part mes petits bricolages, je n'ai rien d'autre à faire.

Son visage, sa présence s'imposent immédiatement à moi. Peut-être est-ce dû au fait que je suis de retour en Italie, ou alors parce qu'elle-même a déjà habité Brescia ? Ou alors parce que je suis de nouveau seul et loin de chez moi ? Je ressens une forte envie de la voir. Je tente de chasser cette idée. La rupture a été trop douloureuse. Pour en apprendre plus sur ce Sospiri, je devrai passer par quelqu'un d'autre.

Je passe devant plusieurs cabines téléphoniques, l'esprit tiraillé, avant de céder. Il faut que je l'appelle, impossible d'y résister. D'une main crispée, je compose son numéro après avoir bourré l'appareil de lires. Trois sonneries retentissent sans réponse. Soulagé, je m'apprête à raccrocher quand la quatrième sonnerie s'interrompt.

— *Pronto !*

J'inspire un grand coup.

— Sofia, c'est Charles...

Elle ne répond pas. S'ensuit un long silence inconfortable.

— Où es-tu ? finit-elle par demander.

— À Brescia.

Elle ne paraît pas étonnée outre mesure.

— Qu'est-ce que tu veux ?

— Je veux te voir.

— Charles, nous nous étions dit...

— Je sais, mais j'ai besoin de te voir.

— Là, tout de suite ?

— Oui.

Je l'entends inspirer. Elle garde le silence quelques instants. Quand elle reprend, sa voix n'est plus tout à fait neutre.

— Bon, je t'attends.

En reposant le combiné de l'appareil, je me rends compte que j'ai les mains moites. J'ignore si j'ai bien fait, mais je ne pouvais agir autrement.

Je regagne ma voiture. Monza n'est pas très loin, à moins d'une heure.

En roulant, je m'ouvre à des émotions que je me suis appliqué à refouler depuis quelques mois. Ma conduite a été ignoble. Sofia ne méritait pas ça. Je l'ai laissée en plan juste comme elle renaissait, sans raison valable, trop absorbé par mes propres démons. Là, maintenant, cela me fait très mal. Je me sens pitoyable.

Mais je suis également content de l'avoir appelée. Je vais pouvoir lui expliquer, rétablir entre nous une certaine civilité qu'ont occultée nos dérapages. J'ai le plus grand respect pour Sofia, même si mes actes n'en ont pas toujours témoigné. C'est tout ce que je veux lui dire. Du coup, le trouble qui m'habitait se dissipe et, l'apaisement aidant, je sens naître une pointe d'ivresse tandis que j'avance vers Monza.

Chapitre 8

Les chats de madame Cardazzi prennent le frais, blottis contre le mur du premier palier. Le vieux Silencio, au poil anthracite, et le jeunot couleur caramel qui n'a jamais eu de nom. Ils ouvrent à peine les yeux quand je passe devant eux. Dans la cage d'escalier, les marches craquent aux mêmes endroits, les murs offrent au regard le même revêtement de peinture écaillée et les mêmes ampoules nues pendent du plafond. Comme si j'étais parti hier.

Sa porte est à quelques pas devant, avec son fini rugueux et sa poignée fichée à hauteur de poitrine. Le dénuement du lieu cache bien la joliesse du studio de Sofia. Des souvenirs remontent en rafales. Un condensé d'horreur et d'extase. Je cogne. Des pas résonnent.

Sofia ouvre, l'air interdit.

— Bonjour, Charles.

— Bonjour, Sofia.

Elle referme derrière moi.

Je ne sais trop si je dois lui tendre la main ou l'embrasser. J'opte pour la main. La sienne est douce et délicate, si menue dans la mienne.

— Tu as encore les mains froides, me dit-elle avec un léger sourire.

— Mes bras sont toujours trop longs...

Elle sourit à ma plaisanterie, mais ses yeux demeurent terriblement sérieux.

— Viens t'asseoir.

Rien n'a changé sinon que son studio compte encore davantage de plantes et de fleurs qu'avant. Elles se gorgent du soleil qui entre à pleines fenêtres en cette fin d'après-midi. La pièce est modeste mais bien aménagée. Chaleureuse et conviviale. Je m'assieds sur le canapé.

— C'est gentil de me recevoir. Tu n'étais pas obligée.

— Tu en fais une habitude, de ces coups de fil impromptus.

Il y a quelques mois seulement que je l'ai appelée de Toulouse après une longue séparation. J'étais tout de suite venu la rejoindre à Monza.

— Tu dois te demander ce que je veux encore.

— Plutôt, oui.

Ses traits sont durs, ses yeux noirs me mitraillent. Je poursuis :

— Tu te souviens de Ferri et Giovanardi ?

— Les deux patrons du *Tifosi* ? Bien sûr. Ils viennent souvent au café quand ils sont à l'autodrome.

— J'ai couvert le Grand Prix pour eux le week-end dernier à Montréal. La vie nous réserve parfois de ces surprises. Il y a deux jours, je n'aurais jamais pu imaginer que je serais en Italie aujourd'hui.

— Ah bon, qu'est-ce qui s'est passé ?

Elle semble intriguée.

— J'ai une pige avec le *Tifosi*, mais ça ne m'occupe pas beaucoup. Je fais mon principal boulot avec un hebdomadaire montréalais. Je couvre la politique municipale, les séances du conseil, ce genre de choses...

Je ne veux pas lui raconter toute l'histoire. L'exposer à cela ne servirait à rien. Je vais plutôt lui inventer un scénario plausible : je suis ici pour l'hebdo, pas pour suivre la piste de Vincent. À cette fin, l'histoire de Médecin et Delestang à Nice m'est d'un grand secours. Je n'ai qu'à la prendre comme modèle et la transposer à Montréal pour étayer mon mensonge. Le plus important est que je ne l'expose pas à la véritable histoire.

— Or, il y a quelques jours, une petite histoire – à l'origine un simple fait divers – a pris une toute autre dimension quand j'ai découvert par hasard un nouvel élément. Pour le moment, je pense être le

seul à faire le lien avec cet élément déterminant. Il y a un scoop énorme à la clé. C'est pour ça que mon patron m'a donné carte blanche et permis de suivre cette piste. Pour un hebdomadaire, la possibilité de damer le pion aux gros quotidiens, ce n'est pas rien.

— De quoi s'agit-il ?

— Une grosse affaire de corruption. Des élus municipaux qui détournent des fonds considérables en accordant des contrats à des sociétés bidon sous leur contrôle. Plusieurs de ces sociétés sont établies en Europe. C'est la raison de ma venue.

— Tu es allé à Brescia pour ton enquête ?

— Oui. J'ai mis la main sur des documents intéressants. Demain, je dois aller à Milan. Des transferts importants y auraient été effectués. J'ai encore quelques trucs à vérifier avant de pouvoir rédiger mes papiers.

Je marque une pause. Son visage s'est quelque peu détendu. Je plante mon regard dans le sien. Les yeux noirs. Elle est toujours aussi belle. Nous nous regardons encore quelques instants, puis elle se lève, l'air de s'excuser.

— Tu veux boire quelque chose ?

— Campari-soda si tu en as.

Elle revient avec deux verres. Son expression a changé. Elle a maintenant les yeux humides.

— Tu comprends, d'être subitement à Brescia, tout près... Je ne pensais plus qu'à toi. Il fallait que je te voie, lui dis-je.

— Mais c'est toi qui es parti !

Son ton est lourd, empreint de reproche.

— C'est pour ça que je suis revenu. Je ne veux pas que nous en restions là. Tu comptes vraiment pour moi.

— Alors pourquoi tu m'as plaquée comme ça ?

Son visage s'est de nouveau assombri.

— Tu as raison. Ce n'était pas bien, mais je n'étais pas encore sorti de cette sale période. Ce n'est pas une excuse, mais c'est comme ça. La disparition de mes parents, ça m'a pris du temps à l'accepter. En fait, je ne suis même pas sûr d'y être encore parvenu.

— Tu sais ce que j'ai enduré, moi ?

Je prends mon trou.

— Ça avait déjà été assez dur la première fois ! Je n'en avais pas besoin de plus !

— Les hommes sont parfois des salauds bien malgré eux, lui dis-je.

— Oui, et j'espère que cette fois-ci, tu ne t'attends à rien !

Un sanglot est venu étouffer la fin de sa phrase.

— Non, non, bien sûr, lui dis-je sur un ton calme et rassurant.

— Tant mieux parce que pour moi, nous deux c'est fini !

Je la regarde droit dans les yeux.

— J'avais simplement besoin de te dire toute l'estime et le respect que j'ai pour toi.

Elle détourne son regard et baisse les yeux.

— Dans ce cas, tu as bien fait... Toi aussi, tu comptes beaucoup pour moi.

Un court silence suit qui nous permet à tous deux d'évacuer une certaine tension.

— Où loges-tu ce soir ? me demande-t-elle.

— Je vais aller prendre une chambre dans un petit hôtel.

— Tu n'as rien réservé ?

— Non.

— Dans ce cas, si tu ne trouves pas le canapé trop dur, tu peux dormir ici.

— OK, mais je t'invite à manger.

— Marché conclu.

Sofia sourit. Elle s'essuie les yeux d'un geste délicat.

— Je descends chercher mes affaires.

Je dévale les escaliers quatre à quatre. Je me sens léger, soulagé. Sofia demeurera une amie, une amie très chère.

*

Je constate en me levant que nous avons un peu forcé sur le Campari. Ce n'est pas de notre faute. Nous avons tant à nous dire. Le temps a filé, la bouteille avec. Et puis j'ai toujours adoré l'écouter parler. Avec elle, je me suis fait l'oreille à l'italien en un rien de temps.

Je lui propose un petit restaurant où nous avons déjà eu nos habitudes. Elle accepte avec joie. Elle n'y est pas retournée depuis longtemps. En chemin, nous échangeons des propos légers. Après un début inconfortable, la soirée a pris un tournant des plus agréables.

Le repas est délicieux, le vin exquis. Le temps coule sans se presser, à l'italienne. De retour à son studio, elle sort la bouteille de grappa.

Des heures si plaisantes qu'elles m'ont presque fait oublier le programme de demain. En prévision de ma visite à la Banque de Lombardie, il me reste à fignoler le passeport de Peter Miller. Je récupère tous les documents nécessaires dans mon sac.

— Tu n'aurais pas des ciseaux ?

— Bien sûr, fait-elle avant d'aller fouiller dans l'armoire.

Elle m'en rapporte une paire.

— Qu'est-ce que tu veux faire ?

— Je dois aller à la Banque de Lombardie, à Milan, demain. Et ça, ça devrait me permettre d'obtenir des documents très importants.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Un faux passeport.

— Où tu l'as pris ?

— Disons que c'est un informateur qui me l'a fourni.

— Wow ! comme dans les films. C'est drôlement excitant !

J'y appose ma photo et recouvre la page du carnet avec la pellicule préencollée. Ensuite, je découpe l'excédent en prenant garde de ne pas entamer la feuille de papier. Malgré le soin apporté à l'opération, une petite bulle d'air s'est formée entre la pellicule et le papier.

— As-tu une aiguille ?

Elle va chercher sa trousse de couture. Je perce la petite bulle d'air et lisse la pellicule plastique. Impeccable.

— Qu'est-ce que tu en dis ?

— Beau travail pour un amateur. Dis, tu en fais une gueule sur la photo !

— Tu peux blâmer la direction artistique. J'étais pressé quand je l'ai prise.

Elle me rend le passeport. Je le range avec tous les autres documents et mets la main sur le dossier Frenchie.

— Je voudrais te montrer quelque chose. Une pièce, dans le dossier que j'ai monté, m'intrigue beaucoup. Je n'ai pas eu le temps de faire de recherches à son sujet et comme tu as habité Brescia avant Monza, tu en as peut-être entendu parler.

Je lui tends la coupure de journal montrant Sospiri, assassiné à Brescia en 1991.

Elle pousse un cri et se lève d'un bond. Elle me regarde d'un air effaré, la tête entre les mains. Des larmes ruissellent sur ses joues.

— Sofia, qu'est-ce qu'il y a ? lui dis-je en me précipitant vers elle.

Elle me repousse et s'enfuit dans la salle de bain.

Sa réaction a été si soudaine que je ne sais que faire. Je reste là, debout, et tends l'oreille. Le son étouffé de ses sanglots filtre par la porte. De ma voix la plus douce, la plus apaisante, je lui dis :

— Sofia, s'il te plaît, viens ici. Dis-moi ce qui ne va pas.

Elle ne répond pas tout de suite. Je l'entends se moucher. Après de longues minutes, elle réapparaît, les yeux rougis, mais calme.

— Co... Comment tu as eu ce journal ? me demande-t-elle.

— Je l'ai obtenu d'un informateur. Qu'est-ce qu'il y a, Sofia ?

Elle a une hésitation avant de lâcher, d'une voix éteinte :

— Domenico Sospiri était mon mari.

Sa réplique a l'effet d'une bombe.

— Ton mari !?

Quand nous nous sommes connus, Sofia sortait elle aussi d'une période sombre. Elle était venue s'installer à Monza après avoir longtemps habité Brescia. Son mari venait de mourir dans un accident de voiture, m'avait-elle expliqué. Elle ne m'a jamais rien dit d'autre. Pas un mot sur les circonstances exactes de son décès. Elle ne m'avait pas même dit son nom. Je comprends maintenant pourquoi.

Je l'attire vers le fauteuil. Elle tremblote, mal assurée. Pendant que je tente de la réconforter, une pensée accapare mon esprit. Cette impression diffuse d'être d'une certaine façon lié à cette affaire vient encore de se raffermir. Bien réelle, la forme qu'elle revêt me sidère. Sofia pleure doucement dans mes bras.

Je me sens très mal, presque gêné. Son plongeon soudain dans l'horreur est de ma faute. Évidemment, je ne pouvais pas savoir, mais de la voir si atteinte et si fragile me met hors de moi. D'une façon ou d'une autre, quelqu'un, quelque part, finira par payer. Mais auparavant, elle doit me dire tout ce qu'elle sait. Ce qui implique que j'en fasse moi-même autant.

Je lui raconte donc tout. Jean-Louis Vincent, l'« enlèvement », le piège tendu par Bogolioubov, Peter Miller, la piste de Milan... Tout y passe. Elle m'écoute en silence, n'exprimant son étonnement que par de furtifs hochements de tête.

— Voilà. Si j'avais su, je ne t'aurais jamais montré cette coupure de journal.

— Non, non. C'était si soudain. Sur le coup, ça m'a terriblement chavirée. Maintenant, c'est à moi de te raconter ma version.

Elle a l'air d'avoir repris le dessus.

— Fais attention à Vincent, Charles, c'est un être horrible.

— Est-ce que Domenico...

Elle fait signe que oui de la tête.

Le mari de Sofia, tué par Vincent.

Sofia prend une grande inspiration.

— Il faut que tu saches tout, Charles. Tu es le premier à qui j'en parle.

— Si tu ne te sens pas assez bien, ça peut attendre.

— Non, ça va. Après tout, il y a peut-être longtemps que j'aurais dû en parler.

Elle fait une courte pause pour se moucher avant de commencer.

— J'ai connu Domenico en 1986. Il venait tout juste de terminer l'université et avait déniché un poste de comptable à Brescia. Moi, j'étais serveuse au Caffè Romario. Un midi, c'était une journée torride de juillet, il est venu manger au Caffè. Le coup de foudre. Tu sais, avec le boulot que je fais, les types qui me draguent, je ne les compte plus, alors on en vient à se blinder. Mais avec lui, ça a été différent. Il avait des manières douces, une voix agréable. Et puis il m'a fait la cour avec tant de délicatesse. J'ai simplement craqué, voilà. Nous nous sommes fréquentés quelque temps et comme

tout était formidable entre nous, nous avons décidé de nous marier. T'imagines, on se connaissait à peine depuis quatre mois ! Pour notre voyage de noces, nous sommes allés en Corse. Hors saison, c'était magnifique. Comme si toute l'île n'existait que pour nous. Un rêve ! Là-bas, nous ne nous sommes privés de rien. Il a d'ailleurs fallu se serrer la ceinture en rentrant à Brescia. Domenico ne faisait pas un gros salaire à cette époque. Mais nous nous en sortions plutôt bien. Je travaillais moi aussi, alors nous pouvions nous payer un appartement plutôt mignon et une petite voiture.

« Durant deux ans, nous avons vécu comme ça, sans trop d'argent, mais très heureux. Domenico ne travaillait jamais tard le soir et ses week-ends étaient libres. Nous passions beaucoup de temps ensemble. Nous étions très unis. Mais tranquillement, ça s'est mis à changer. Il a commencé à travailler quelques soirs par semaine en me disant que ce n'était que temporaire. Bientôt, ça a été les week-ends en plus des soirées de la semaine. Puis il a commencé à s'absenter durant de longues périodes. Gestione Internazionale s.p.a., pour laquelle il travaillait, administrait une chaîne de restaurants-bars, les Harold's, et une chaîne de fast-foods, les Burger Uno. Il pouvait partir pour une ou deux semaines comme ça, sans préavis. Ça ne me plaisait pas du tout, même si ses revenus se sont mis à augmenter de façon marquée. Il me rapportait des cadeaux fabuleux de ses voyages d'affaires, comme pour se faire pardonner. Moi, je m'en foutais. Je voulais être avec lui, pas avec ses babioles.

« Nos premières vraies querelles datent de cette époque. Il changeait beaucoup, mais il ne semblait pas s'en rendre compte. Lui qui était si patient et attentionné devenait nerveux, agité. Pendant ce temps, il faisait de plus en plus d'argent. Il s'est même acheté une Alfa Romeo toute neuve, décapotable, sièges en cuir et tout, alors que nous avions seulement eu les moyens, jusque-là, d'entretenir notre vieille Fiat. Quand je lui demandais d'où il tirait tout cet argent, il me répondait qu'il avait maintenant droit à certains bonis et que comme il travaillait beaucoup, il en bénéficiait énormément. C'était devenu ridicule. Il pouvait passer trois semaines d'affilée à l'extérieur, revenir quelques jours et repartir tout de suite.

« Tout ça a duré jusqu'en juin 1991. Au début du mois, il est parti pour Nice en me disant qu'il ne savait pas quand il allait revenir. C'était le comble, j'étais vraiment à bout. Notre mariage s'en allait tout droit à la catastrophe. Domenico est demeuré près de deux mois à Nice, se contentant de m'appeler de temps à autre. C'était pénible. Nous n'avions rien à nous dire. Mais un beau jour, il est revenu complètement chaviré. C'était le 22 août 1991. Je me souviendrai toute ma vie de ce jour-là. Il ne cessait de me dire que j'avais eu raison, qu'il n'aurait pas dû faire ça. Il était complètement déboussolé. Je lui ai demandé de se calmer, de m'expliquer ce qui se passait. Durant plus de deux heures, presque sans interruption, il m'a tout raconté.

« Au début, chez Gestione Internazionale, il n'avait effectué que des tâches routinières, durant près de deux ans. Jusqu'au début de 1989. À partir de ce moment-là, comme on lui faisait confiance et qu'il connaissait les rouages de l'entreprise, on lui a confié des tâches plus importantes. Jusqu'à en faire le responsable des transactions internationales. Les Harold's avaient des établissements au Canada, en Italie, en France et en Suisse, mais toute la chaîne était dirigée depuis Brescia. Le *cash-flow* était envoyé en Suisse et au Luxembourg pour des raisons fiscales. Domenico est devenu de plus en plus occupé à cause de la complexité des échanges. Il devait fréquemment voyager pour dénouer certaines situations difficiles. Son salaire avait été augmenté et il touchait périodiquement de gros bonis. Ces mêmes bonis qui le mettaient dans tous ses états en ce jour d'août 1991. Il regrettait amèrement d'y avoir touché. C'était le doigt dans l'engrenage.

« Au début, il s'était dit naïvement que ces fortes sommes lui étaient versées parce qu'on appréciait son travail. Vu ses lourdes responsabilités, il estimait ces rétributions justifiées. Il pouvait d'ailleurs le penser parce qu'il n'avait encore rien fait de répréhensible. Mais cela a changé rapidement. Après l'avoir généreusement arrosé durant quelques mois, son patron a commencé à lui confier des tâches de plus en plus louches. Puis il a amené Domenico à découvrir lui-même qu'il avait

été piégé. Comptabilité trafiquée dans chacun des établissements, blanchiment d'argent, évasion fiscale, transferts illégaux... Toute la panoplie. Son patron s'était assuré que la signature de Domenico apparaisse un peu partout. À partir de ce moment-là, le mouvement s'est accéléré. Domenico était considéré comme un des leurs. Il était très habile dans le domaine des transactions bancaires internationales et on ne s'est pas gêné pour l'utiliser. Lui était dégoûté. Mais il a compris qu'on le tenait.

« C'est à cette époque qu'il a eu ses premiers contacts avec Jean-Louis Vincent. Vincent n'avait officiellement aucun lien avec Gestione Internazionale s.p.a., mais en réalité c'est lui qui tirait les ficelles. Il se servait de Gestione pour blanchir de très fortes sommes. Vincent n'était ni plus ni moins qu'un courtier-blanchisseur, un des plus en vue du milieu. Domenico a eu à traiter encore plus d'affaires. Bien sûr, Vincent le payait royalement, mais il lui avait aussi fait comprendre que son bien-être était lié à sa fidélité. Il s'est même arrangé pour que Domenico soit témoin d'une exécution particulièrement sauvage. Il a atteint son but. Domenico était terrorisé. Mais il se gardait bien de le montrer. Vincent avait la plus grande confiance en lui, il valait mieux ne pas le contrarier. En apparence, leur relation était même cordiale, même si Domenico se savait en danger permanent. Et justement, tout s'est précipité de façon marquée au cours de son voyage de juin 1991 à Nice. Là, il m'a dit avoir nettement senti le vent tourner. Ce séjour à Nice était l'aboutissement d'une grosse transaction pour Vincent. Un marché radicalement différent des précédents. Tout ce que Domenico savait, c'est que des Russes étaient impliqués. Sa mission consistait à convertir une grosse somme en actif liquide et anonyme. Une somme démesurée par rapport aux montants habituels. En plus, Vincent avait ordonné à Domenico d'éviter les canaux traditionnels et de faire preuve d'originalité. Seuls lui et Vincent devaient savoir comment, où et sous quelle forme allaient aboutir ces millions. Domenico n'était pas dupe. Il voyait bien que cette situation l'isolait, mais il ne pouvait rien faire. S'il s'avisait de tromper Vincent, il se ferait descendre sur-le-champ. Alors Domenico s'est mis au travail et a effectué l'opération. C'était le 21 août. Le lendemain, le 22, il revenait à Brescia et me racontait tout. Il voulait partir pour ne pas me mettre en danger. Il pleurait, gémissait. Le pauvre. Il n'avait nulle part où aller. Vincent avait le bras long. Il a passé la nuit à l'appartement, et puis le 23...

« Tout est allé si vite. Il avait drôlement raison de craindre Vincent. Ce salaud a fait piéger sa voiture. Domenico est mort sur le coup. Quand j'ai entendu à la radio qu'une voiture avait explosé, j'ai été complètement dévastée. Quelques instants plus tard, je recevais un appel des carabinieri. C'en était fait. »

Sofia m'a raconté son histoire avec application et méthode. Maintenant elle est exténuée. Son visage exprime une tristesse indicible. Quant à moi, ses révélations m'ont soufflé. J'y trouve autant d'éléments de réponse que de nouvelles questions. Pour l'instant, je ne peux qu'encaisser le coup et la laisser respirer.

Après un long moment, je lui demande :

— Et toi, ils t'ont laissée tranquille ?

— Oui. J'ai reçu une note anonyme m'enjoignant de quitter la ville et de me faire oublier. Avec cinquante millions de lires en liquide.

— De l'argent ?

— Cinquante millions de lires, tu imagines ! Je m'en suis débarrassée, bien sûr, et je suis venue m'installer à Monza. Depuis, je n'ai plus entendu parler d'eux.

Sofia essuie une larme, la tête appuyée sur mon épaule.

Depuis l'extérieur, les lampadaires projettent une lumière jaune et granuleuse sur le mur de l'appartement. Ce tableau semble animé d'une pulsion organique. L'éclat vacille, se raffermi, puis vacille de nouveau. À chaque modulation, le mur se pare d'une texture différente. J'observe ce spectacle, fasciné, complètement dans la brume. Je me complais dans un vacuum confortable où je ne

veux penser à rien, surtout pas à demain, surtout pas à ce moment où je découvrirai le contenu du coffret. Ce coffret qui a peut-être causé la mort de Domenico Sospiri.

Chapitre 9

Depuis le pas de la porte, je jette un dernier coup d'oeil sur le studio. Silence duveteux. Sofia dort. À regret, je ferme derrière moi et descends l'escalier.

La nuit passée sur le divan m'a donné des courbatures. J'ai vraiment besoin d'un espresso. Au café du coin, j'en enfile deux coup sur coup en observant la faune locale. Les mines entrent fripées et ressortent lisses avec une régularité de métronome. Je dépose quelques pièces sur le comptoir et sors à mon tour.

Dans la voiture, je consulte le petit plan que m'a tracé Sofia hier. La succursale de la banque est située en marge de la piazza San Babila, un carrefour animé du centre de Milan. Pour s'y rendre, il faut d'abord traverser les interminables banlieues. Plus j'avance, plus la circulation s'alourdit. On s'énerve, on change de file, on klaxonne et gesticule à qui mieux mieux, pare-chocs contre pare-chocs, dans un nuage de diesel.

J'ai en main tous les documents nécessaires. Bien que factices, ils ne me causent aucune inquiétude. Ils sont d'excellente qualité. À la banque, quelques minutes devraient suffire pour que j'atteigne le but. Quelques minutes critiques.

Après un trajet beaucoup plus long que prévu, je finis par entrer dans Milan par le corso Buenos Aires, au milieu d'une armada de pilotes fous furieux que l'arrivée en ville semble avoir survoltés. Ils se croisent et se frôlent maintenant dans la plus grande frénésie, mais sans le moindre froissement de tôle ou la moindre raie sur la peinture. De la haute voltige, du grand art. Passé la porta Venezia, je longe les magnifiques Jardins publics. La piazza San Babila n'est plus qu'à quelques rues. Le moment de vérité approche.

Au moment précis où je me fais cette réflexion, trois voitures de police me doublent, toutes sirènes hurlantes. En arrivant à la Piazza, tandis que j'oblique dans une rue secondaire, j'aperçois un barrage routier. Plusieurs voitures de police agglutinées, des agents qui courent dans tous les sens et des carabiniers qui dévient la circulation.

La raison de cette agitation m'est inconnue, mais je la redoute vaguement. Je me gare dans une petite rue dès que possible. Muni de la mallette contenant mes documents, je verrouille la portière et me dirige vers la banque d'un pas tendu. Un attroupement s'est formé, une vraie cacophonie. Des carabiniers se renvoient des ordres et des contre-ordres véhéments à grand renfort de gestes et d'apostrophes. Il y a même quelques ambulances. Je ne les avais pas aperçues en arrivant. Les discussions animées des badauds confirment rapidement ce que j'avais redouté. La banque a été attaquée.

Aucun doute dans mon esprit, le hold-up est lié au coffret de Vincent. Tout à coup, je me sens ridicule, hors du coup. Je me faufile jusqu'aux carabiniers et demande à l'un d'eux :

- Est-ce que la banque sera rouverte aujourd'hui ?
- Non. Pas avant lundi.
- J'ai une affaire urgente à conclure.
- Comptez-vous chanceux. Vous auriez pu être à l'intérieur avec ces bandits.
- Il y a des blessés ?
- Quelques chocs nerveux.
- Combien de voleurs ?
- Trois, peut-être quatre.

Je m'éloigne, abattu. J'ai débusqué une piste extraordinaire, je m'y suis accroché comme un enragé et, si près du but, je perds tout. Qui plus est dans des circonstances invraisemblables. Je ne me fais pas d'illusion. À cette heure, le coffret 516 doit être vide. On a été plus rapide que moi.

Mais qui ? Je ne vois qu'une personne : Bogolioubov. Il était à Montréal et il a emprunté la même piste que moi jusqu'à Exeter où il allait chercher les mêmes documents. Pourtant, la fausse enveloppe de Henlen aurait dû l'envoyer dans la brume. Comment a-t-il pu remonter la piste si rapidement ? Si Bogolioubov a attaqué cette banque, il a bien dû trouver le numéro du coffret quelque part. Après du Russe, responsable de l'« enlèvement » de Vincent ? J'ai déjà réfléchi à leur possible collaboration, mais cela ne tient pas. Quand Vincent a été emmené à Boston, Bogolioubov avait tout le loisir de lui soutirer ces documents s'il faisait partie de l'entourage du Russe. Or, il avait plutôt filé Henlen et attendu d'être chez lui pour passer à l'action. Non, si Bogolioubov a fait le coup ici à Milan, c'est qu'il a sorti un sacré lapin du chapeau en cours de route.

Je retourne à ma voiture. Que faire maintenant ?

On s'est chargé d'y répondre à ma place. En insérant la clé dans la serrure, j'aperçois une serviette – qui ne m'appartient pas – sur le siège.

D'un vif mouvement de la tête, je jette un coup d'oeil circulaire aux alentours. Rien de spécial, évidemment. Je m'y perds de plus en plus. Au moins, il n'y a pas de danger que ce soit une bombe ou un truc du genre : on ne l'aurait pas placée à la vue. Je saisis donc la serviette et m'assieds dans la voiture. Après avoir libéré les lanières de cuir souple, j'examine le contenu. Non, vraiment, je n'y comprends plus rien.

Quelques feuilles brochées avec une photo. Une espèce de fiche d'identité.

Nom : Vassili Nikolaïevitch Bogolioubov

Date de naissance : 3 avril 1954

Lieu de naissance : Sverdlovsk, Russie

État civil : célibataire, sans enfants

Résidence : inconnue

Occupation : inconnue ; autrefois agent du KGB

Curriculum : Fils de paysans pauvres de l'Oural, il devient membre actif des Komsomols dès l'adolescence et se fait rapidement élire au Comité central du Komsomol de Russie. Étudiant brillant, il est recruté par le KGB à vingt ans et formé dans son École supérieure. La Septième Direction, chargée de la surveillance des étrangers et des citoyens soviétiques suspects, l'accueille ensuite dans ses rangs. Son zèle et son efficacité lui valent de se joindre à la section d'élite Alpha, responsable des missions les plus délicates. Fait partie du commando d'Afghanistan de 1979 qui dépose Amin, mais subit à cette occasion de graves blessures. Rapatrié à Moscou, il réintègre ses fonctions à la Septième Direction après plusieurs mois de convalescence, mais il ne fait plus partie de la section Alpha. Ses blessures ont laissé des séquelles, dont une paralysie partielle du visage et d'un bras. Occupe par la suite des fonctions importantes au sein de la Septième Direction et y exerce une influence de plus en plus marquée. Associé aux mouvements conservateurs, il est d'emblée hostile aux réformes amenées par la perestroïka. Très près de Boris Pougov, général du KGB et ministre de l'Intérieur, il est réputé avoir contribué avec ce dernier à l'organisation du putsch avorté contre Gorbatchev en août 1991. À l'échec du coup, le 23 août 1991, il est arrêté et jeté en prison. Pour des motifs inconnus, on lui impose un traitement différent des autres putschistes qui seront libérés dans les mois suivants. De fait, Bogolioubov est maintenu en cellule avant d'être condamné à dix ans de prison en décembre 1991, officiellement pour détournement de fonds et corruption. Le ministère de la Sécurité de Russie, successeur du KGB, lui retire alors son grade : il n'est plus qu'un simple civil. Libéré avant terme, il quitte immédiatement la Russie. Ses intentions et sa

destination sont inconnues.

Je balaie du regard les alentours, à la recherche d'un signe, d'une présence. Bogolioubov, un ex-agent du KGB ! Moi qui croyais avoir affaire à une espèce de mafioso russe. Et ce Pougo, qu'il aurait volontiers assassiné, un général du KGB, ministre de l'Intérieur par surcroît !

Je relis ces quelques feuilles, incrédule.

Qui donc me les a données ? Elles ne portent pas d'en-tête, rien pour indiquer d'où elles viennent. Mais si je me fie à la qualité des renseignements qu'elles contiennent, mon informateur a de sacrées sources. Pourquoi m'avoir donné ces documents ? Et, surtout, depuis quand me suit-on ? Parce qu'on doit bien m'avoir suivi jusqu'à Milan pour me donner cette fiche à ce moment précis. Quel message veut-on me transmettre avec ce curriculum de Bogolioubov ? M'observe-t-on en ce moment même ? Tout va si vite. Encore une fois, j'éprouve le sentiment désagréable de n'être qu'un pion sur un vaste échiquier.

Sofia ! On sait que j'ai passé la nuit chez elle. Et moi qui l'ai laissée seule. Merde ! Je balance le dossier Bogolioubov sur le siège du passager, mets la clé dans le contact et démarre sur les chapeaux de roue. S'il lui arrivait quelque chose, je ne me le pardonnerais jamais ! À la première intersection, j'évite de peu une camionnette tout en gardant le pied au plancher. J'assène des coups de poing rageurs au volant, change de file avec frénésie. Allez, avance, caisse de merde ! Quand j'immobilise enfin la voiture dans un long crissement de pneus, je redoute ce que me souffle une petite voix. Gravissant la volée de marches quatre à quatre, j'ouvre la porte avec fracas.

Sofia est assise derrière la table de la cuisine. Elle m'accueille avec une mine sombre, déconfite.

— Ça va, on ne t'a pas embêtée ? je lui demande aussitôt, rongé par l'inquiétude.

Elle ne me répond pas tout de suite.

— Tu vas bien, Sofia ?

Pas un mot. Je m'approche d'elle.

— Mais réponds-moi, nom de dieu !

Très calmement, elle ferme les yeux et prend une grande inspiration avant de planter son regard dans le mien.

Ce que j'ai pris pour de la peur était en fait de la rage.

— Est-ce que tu m'as tout dit, Charles ? me demande-t-elle.

— Mais bien sûr, Sofia, pourquoi cette question ?

— Tu ne me caches rien ? reprend-elle avec insistance.

— Sofia, pour l'amour...

Elle m'interrompt sèchement.

— Alors pourquoi ton oncle Romain vient-il juste de m'appeler ?! me lance-t-elle en explosant.

— Quoi ?

— Il avait des questions à me poser à propos de Domenico ! poursuit-elle, en furie.

— Romain, mon oncle Romain t'a...

C'est à mon tour d'être sans voix.

— Il voulait savoir si Domenico m'avait déjà parlé d'une transaction avec Vincent, s'il avait mentionné un coffret ou un compte en banque.

Ma stupeur doit paraître sincère, car Sofia baisse légèrement le ton.

— Charles, est-ce que tu lui as parlé de cette histoire ? De quel droit t'es-tu permis une telle chose ?

— Sofia, je te jure que je n'en ai parlé à personne. Surtout pas à Romain.

— Alors, comment sait-il pour Domenico ?

Tout autant qu'à elle, ce mystère m'apparaît insondable.

— Toi, tu ne lui en as jamais parlé ? je lui demande.
— Jamais de la vie ! rétorque-t-elle.
— Quand t’a-t-il appelée ?
— Ça ne fait même pas une heure.
— Où était-il ?
— Il ne me l’a pas dit.
— Est-ce qu’il savait que j’étais ici ?
— Non, mais il m’a demandé de ne pas mentionner ce coup de fil si jamais je te revoyais.
— Qu’est-ce que tu as répondu à ses questions ?
— Que je ne savais rien d’autre à part le fait que Vincent était responsable de la mort de Domenico.

— Tu ne lui as parlé de rien ?

— Non. Mais il avait l’air d’en connaître déjà un bout. Il savait que Domenico avait travaillé pour Vincent, il posait des questions au sujet du coffret.

Je vais au téléphone où je compose le numéro de Romain. Il doit être à peu près six heures du matin à Montréal.

— Allô ! répond Maria à l’autre bout du fil.

— Bonjour, Maria, c’est Charles. Voulez-vous me passer Romain ?

— Il n’y est pas.

— Quand sera-t-il de retour ?

— Oh, pas avant quelques jours.

— Ah bon, où est-il ?

— Je ne sais pas. Il m’a seulement dit qu’il partait pour une semaine ou deux.

— Quand ?

— Le lendemain de votre visite.

— Maria, vous voulez bien me faire une faveur ? Si Romain appelle, ne lui dites pas que j’ai tenté de le joindre, d’accord ?

— Est-ce que tout va bien, monsieur Charles ?

— Oui, oui, je vous expliquerai plus tard, lui dis-je avant de raccrocher.

Puis, m’adressant à Sofia :

— Sur ton téléphone, est-ce qu’il y a une fonction qui permet de savoir d’où on t’a appelée ? À Montréal, on n’a qu’à composer *69.

— Aucune idée. On peut appeler le standard.

— Veux-tu le faire, s’il te plaît ? Je dois descendre récupérer mes documents dans la voiture avant qu’on ne me les vole.

J’ai perdu le contrôle, j’ai paniqué. Sur le coup, à Milan, la pensée que mes informateurs puissent inquiéter Sofia m’a aveuglé. Mais si elle avait vraiment été en danger, on l’aurait attaquée bien avant. On n’aurait pas attendu ce matin. Non, il n’y a rien à craindre de ceux qui m’ont donné ce dossier. Du moins pour l’instant. Quant au coup de fil de Romain...

Je reviens avec le dossier Bogolioubov et les papiers de la banque.

— J’ai joint le standard. Romain a appelé d’une boîte téléphonique à Paris.

— Une boîte téléphonique à Paris ?

Mais qu’est-ce qu’il fout là, à quoi ça rime tout ça ?

— Comment ça s’est passé, ce matin ? reprend-elle.

Je m’assieds et lui relate les événements de la matinée dans le détail, incluant la fiche de Bogolioubov.

— Il a vraiment une sale tête, fait-elle en déposant la fiche.

J'allume la télé. C'est le bulletin de midi.

— Regarde, ils parlent du hold-up, lui dis-je en montant le volume avec la télécommande.

... la succursale de la Banque de Lombardie de la piazza San Babila a été le théâtre d'une attaque à main armée. Quelques minutes après l'ouverture, trois hommes masqués et munis d'armes automatiques ont pénétré dans l'immeuble et ont fait main basse sur des sommes importantes encore non précisées. Les trois voleurs ont pris la fuite dans une Ford Mondeo blanche volée hier soir à Milan. Aucun coup de feu n'a été tiré, mais l'attaque a fait au moins une victime, un client qui a souffert d'un malaise cardiaque et qui est décédé durant son transfert à l'hôpital. Plusieurs clients en état de choc ont d'ailleurs été pris en charge par les services hospitaliers. La direction de l'établissement n'a émis aucun commentaire et s'est contentée d'annoncer que la succursale ne rouvrirait pas avant lundi.

— Ils n'ont pas dit grand-chose, dis-je en baissant le volume.

— Il y aura peut-être plus de détails ce soir.

— Ce n'était pas un vol de banque ordinaire. Je suis sûr que le coffret est vide, dis-je, dépité.

Pendant que nous discutons, le bulletin de nouvelles continue. Du coin de l'oeil, des images attirent mon attention. Celle de Sofia, aussi.

— Regarde ça, Charles !

Des extraits vidéo montrent les monoplaces Procyon F1 en action, l'usine de l'équipe, le podium du week-end dernier. Suit un bout d'entrevue avec Vincent.

Je me dépêche de monter le volume. La voix off du reporter commente ces images.

... la police française a confirmé lors d'un point de presse ce matin que le cadavre retrouvé hier soir dans une luxueuse villa de Saint-Martin-du-Var, dans le département des Alpes-Maritimes, était bel et bien celui du magnat de la finance et propriétaire de l'écurie Procyon F1, Jean-Louis Vincent.

Chapitre 10

La police a découvert les corps hier soir dans une villa du Midi. Les corps, car Vincent n'était pas seul. Il a péri avec trois de ses hommes. Leur décès remontait à quelques heures seulement. La villa avait été louée par un certain Louis Montaigne au début de la semaine. Tous portaient des armes, mais aucun d'eux n'a eu le temps de dégainer. On les a criblés de balles, mais Vincent, lui, n'en a reçu qu'une seule. Dans la nuque. Une signature.

Sofia me secoue.

— Tu crois que Bogolioubov l'a descendu ?

— Il était sur sa trace. Mais j'ai du mal à croire qu'il ait pu le débusquer aussi rapidement.

— La fausse piste donnée par Henlen ne l'était peut-être pas tant que ça.

— Henlen était très astucieux. Son idée de l'enveloppe ne l'a peut-être pas sauvé, mais au moins il y avait pensé. S'il n'avait pas eu affaire à Bogolioubov, cela aurait pu marcher. Je suis sûr que le contenu de cette enveloppe était faux. Recevable aux yeux de Bogolioubov, mais tout de même faux.

— Cette balle dans la nuque, alors ?

— C'est une signature, mais pas celle de Bogolioubov. Ni celle de la mafia, d'ailleurs : elle préfère la mitraillette ou l'engin explosif. Quant aux tueurs à gages, ils vont d'abord tirer dans le corps – bras, jambes, thorax – pour empêcher la victime de fuir avant de l'achever de quelques balles dans la tête.

— Alors que Vincent n'a eu droit qu'à une seule balle, dans la nuque.

— Et ça, c'est une exécution typiquement russe. Staline a fait assassiner des millions d'hommes de cette façon. C'est infaillible, et puis ça sauve des munitions.

— Qui est responsable de sa mort, alors ?

— L'homme qui l'a fait enlever à Montréal.

— Le Russe ?

— J'en suis persuadé.

— Pourquoi ? S'il a fait emmener Vincent à Boston, il pouvait le descendre tout de suite !

— En effet. Mais à ce moment-là, ce ne devait pas être dans son intérêt.

— Pourquoi t'en es si sûr ?

— Parce que Vincent n'est pas mort seul.

— Je ne te suis pas.

— À Montréal, la nuit de son enlèvement, Vincent était seul. Pas de trace de ses gardes du corps. C'est pour ça qu'il avait peur. Il était démuni, à la merci de ses ravisseurs. J'étais convaincu que Vincent était reparti libre de Boston, et j'avais raison. Si Vincent a été tué en compagnie de ses gardes du corps, c'est qu'il a joui d'une totale liberté dès la conclusion de la rencontre de Boston. Il n'y a rien d'extraordinaire là-dedans. S'il a pu prendre contact avec Henlen dès son arrivée, c'est qu'il bénéficiait d'emblée d'une certaine liberté de mouvement. L'enlèvement de Montréal n'a été commandé que parce que Vincent a tenté de se défilier.

— Mais alors, qu'est-ce qu'il avait de si important à faire ? reprend Sofia.

— Aucune idée. Vincent possédait une luxueuse villa tout près, à Juan-les-Pins ; cependant, il a loué une villa sous un pseudonyme à Saint-Martin-du-Var. Il s'est caché avec ses gorilles, mais pas assez bien.

— Et s'il n'a pas été descendu à Montréal ou même à Boston, c'est parce qu'on avait besoin de lui.

— Leur réunion devait servir à mettre au point un coup, une opération quelconque.

— Mais on l'a finalement descendu.

— Peut-être qu'on n'en avait plus besoin ou alors que Vincent s'est défilé encore une fois ?

— Qu'est-ce qu'ils pouvaient bien tramer ?

— Ça, je n'en sais absolument rien.

Nous demeurons silencieux sur le canapé. J'essaie de faire le point. Les événements de la matinée – il est à peine passé midi – ont foutu mon programme en l'air. Sofia se lève et se dirige vers le coin cuisine.

— Tu veux manger un morceau ?

— Oui, je veux bien.

— *Insalata mista* ?

— Parfait.

Depuis le début, j'ai suivi une piste étroite, porté par le sort comme une feuille par le vent. J'ai progressé, mais de manière aveugle. Sans prendre le temps de vraiment réfléchir, consumé à chaque étape par les nouveaux gestes à accomplir. Maintenant, je suis dans une impasse. Il est clair que je ne pourrai recommencer à m'occuper de cette affaire qu'après une révision de ma stratégie. Ne pas être à la remorque des événements, essayer de les devancer. Voilà ce qu'il faut faire.

Sofia interrompt mes réflexions.

— C'est prêt.

Comme toujours, elle a fait des merveilles. Une salade toute simple mais savoureuse avec des amandes finement tranchées et des quartiers de mandarines, relevée par un bon vinaigre balsamique. Un régal. Je suis dans de bien meilleures dispositions après ce repas.

— Qu'est-ce que tu vas faire maintenant ? me demande-t-elle.

— Je vais tout revoir de A à Z.

— Moi, je dois aller au café.

— Tu finis à quelle heure ?

— Vers vingt et une heures.

— Tu veux que je passe te prendre ?

— Ce serait gentil.

Nous débarrassons la table, faisons la vaisselle et elle est partie. Avant de m'y mettre, j'ai un truc à régler. Un coup de fil à la Banque de Lombardie.

— Bonjour, mon nom est Peter Miller. Je viens d'apprendre pour le hold-up. J'ai un coffret chez vous, et je voudrais savoir s'il a été touché.

— Un moment, je vous prie.

Une *muzak* prend le relais. *Brown Sugar* des Stones en version ascenseur. Je pousse un soupir de soulagement quand la téléphoniste revient.

— Excusez cette attente, monsieur Miller. Quel est le numéro de votre coffret ?

— Le 516.

— Vous pouvez me donner le code de validation inscrit dans votre carnet ?

— BL2100-516-1.

— Bien. Je suis désolée, monsieur Miller, le contenu de votre coffret a été volé.

C'est bien ce que je pensais. Je feins l'étonnement.

— Tout le contenu ? Il ne reste rien ?

— Malheureusement non, monsieur Miller.

— J'avais des documents très importants. Ils ne seront pas facilement remplaçables.

— Je comprends. Dès lundi, nos assureurs communiqueront avec vous pour déterminer l'indemnisation à laquelle vous aurez droit. Nous regrettons vivement ce qui s'est produit.

— Pas la peine de m'appeler. J'irai en personne régler cette affaire lundi.

Je raccroche et m'éponge le front. Le studio baigne dans une chaleur torride. Pas la moindre brise. Je vais à la fenêtre. Les grands arbres du parc de la Villa Reale, tout près, projettent une ombre

attirante. Je réunis tout ce dont j'aurai besoin pour réfléchir et descends. Petit crochet chez l'épicier pour acheter une bouteille d'eau et je franchis l'enceinte du parc. Un imposant ouvrage de pierre de taille l'isole de la ville, comme pour en contenir la fraîcheur. Ici, plus de bruits urbains. Que du silence et des chants d'oiseaux. Je m'installe sous un grand chêne.

Depuis le début, j'ai suivi la trace de Jean-Louis Vincent. D'abord directement puis, à partir de Boston, par le biais d'une piste menant à un coffret à Milan. Maintenant, Vincent est mort et le coffret, lui, est vide. Une seule question : que continuer de chercher ?

Sans la fiche de Bogolioubov laissée par mes informateurs, mes perspectives seraient bien plus sombres. Qu'elle soit authentique ou pas, elle a le mérite, supérieur à mes yeux, de me fournir un lien privilégié avec des sources d'information très puissantes.

Bogolioubov, un ex-agent du KGB. Cela me fait tout drôle d'y penser. Une autre époque, un autre monde... Que se passerait-il si je fonçais tête baissée sur cette piste ? Je devrais d'abord vérifier l'exactitude des renseignements fournis. Pas évident. Et pour en arriver à quoi ? À un article relatant les liens, si brefs fussent-ils, que Bogolioubov, un pur inconnu, a entretenus avec Vincent ? Pas très percutant.

Mais la piste de Bogolioubov est la seule que j'aie. Je me suis promis de réfléchir davantage avant d'agir. Je n'ai pas beaucoup d'expérience en journalisme, mais je connais bien les risques d'intoxication. Celui qui prend des faux documents pour du *cash* risque fort de couler avec. Or quels intérêts servirais-je le mieux en me lançant derrière Bogolioubov ? Les miens ou ceux de mes discrets informateurs ? S'ils m'ont donné ce document, à cet instant précis, n'est-ce pas précisément pour détourner mon attention ? Aussi incroyable que cela puisse paraître, je suis devenu une espèce de pivot dans cette histoire.

On m'épie depuis longtemps. Depuis le début, en passant par l'épisode d'Exeter. J'étais vulnérable dans la maison de Henlen, après le départ de Bogolioubov. Mais on ne m'a pas inquiété. On s'est contenté de continuer à me filer, avec la plus grande discrétion.

Pourquoi moi plutôt que Bogolioubov ? Quand il est sorti de chez Henlen, comment pouvaient-ils savoir que c'était moi qui avais les bons documents ? Que dois-je en conclure ? Qu'ils avaient confiance de me voir sortir avec les bons papiers ? Tout à fait ridicule. Ils savent que je ne suis qu'un amateur.

Leur réaction à Exeter m'embête drôlement. Ils ne sont pas intervenus, au risque de voir un indice capital leur passer sous le nez. Leur besoin maladif de rester dans l'ombre m'apparaît dangereux. Or ils viennent d'ouvrir leur jeu en me révélant leur existence. Sûrement pas un geste gratuit de leur part.

À l'évidence, mes informateurs me pistonnent et me protègent parce que c'est dans leur intérêt de le faire. Dans ce cas, une question se pose : quand auront-ils atteint leur but ? Qui sait, peut-être l'ont-ils déjà atteint ? Quant à savoir ce qu'ils me réserveront alors, je peux facilement l'imaginer. Quelles que soient maintenant leurs intentions, ils en savent beaucoup plus sur moi que l'inverse. Beaucoup trop. Je dois trouver une ruse, un piège. N'importe quoi pour les forcer à se dévoiler.

Heureusement, parmi toutes ces questions sans réponse, un fait est acquis : je jouis d'une période de grâce. Aucun danger tant que je n'avance plus. Ce n'est pas rien. Ainsi, j'ai tout le loisir de préparer ma prochaine sortie sans avoir à redouter quoi que ce soit de leur part. Mais attention à la prochaine étape. Faux pas interdit.

Une fourmi s'est introduite sous mon chandail et s'affaire à remonter le long de mon dos. Un chatouillement insupportable. Je bondis et la déloge au prix de quelques contorsions. Je me penche ensuite pour attraper la bouteille d'eau. Déjà tiède, mais c'est mieux que rien.

Je profite du moment pour m'étirer. Quelques moulinets de la tête, quelques craquements des jointures en observant les alentours. L'endroit est paisible. De temps à autre un promeneur solitaire surgit, l'air égaré, absorbé par la beauté des lieux.

Et si mes informateurs étaient parmi eux ? Assez extraordinaire qu'ils aient pu me suivre sans que je m'en doute un seul instant. Du travail de pro.

Quelle chance, finalement, que ce vol de banque... Plutôt qu'une catastrophe, j'y vois maintenant une bénédiction. Qu'auraient-ils fait si j'avais récupéré le contenu du coffret ?

Le danger de continuer est bien réel, mais l'attrait, lui, est irrésistible. Trop de mystères demeureront en suspens si j'abdique. À commencer par ce Russe qui a fait enlever Vincent et qui a vraisemblablement commandé son exécution. Il est en avance sur Bogolioubov. C'est lui qui se cache derrière le hold-up, j'en suis persuadé.

Peut-être mes informateurs ne cherchent-ils qu'à se rapprocher de lui, m'utilisant à cette fin comme paravent ? Eux seuls peuvent m'en apprendre davantage sur ce Russe. S'ils ne m'ont rien donné sur lui, ce n'est sûrement pas sans raison. Il me faut les contraindre à me renseigner, leur forcer la main. Mais comment ? Les événements de Milan m'ont confirmé la préminence de cet homme, tapi dans l'ombre. Il détient le contenu du coffret. Vincent, lui, est mort. Comme Henlen, comme Sospiri. Tous trois ont été mêlés à cette transaction de 1991. Des parties impliquées, seul Bogolioubov est encore vivant.

Au moment de la transaction, Vincent était un criminel de carrière, Sospiri, son infortuné adjoint financier et Bogolioubov, un agent du KGB – pour quelques jours encore du moins. Quant à Henlen, il avait déjà été militaire plusieurs années auparavant, mais il avait quitté le service. Qu'est-ce qui a bien pu les réunir ?

Je suis en train d'y réfléchir quand cela me revient tout à coup. Romain ! J'ai presque oublié son coup de fil à Sofia. À l'instant, il trouve sa place parmi ce groupe. Indirectement, mais tout de même. Il est là, en zone grise, avec eux. Un malaise. Sans que je puisse en démontrer l'origine, un lien évident les unit tous.

Domenico Sospiri a été assassiné le 23 août 1991. Vassili Nikolaïevitch Bogolioubov a été arrêté le 23 août 1991, le jour de l'échec du putsch dirigé contre Gorbatchev. La transaction a été bâclée quelques jours auparavant. Une telle coïncidence d'événements aurait pu à la limite me surprendre. Mais un autre élément la rend carrément insupportable. Le coup de fil de Romain à Sofia me rappelle qu'à Montréal aussi mon père est mort le 23 août 1991 !

Deuxième partie

Chapitre 11

Une ville molle, suspendue. Petit matin de week-end. Je descends faire un tour. Mal de crâne après une nuit sur la corde à linge. Je pense que Sofia a même réussi à me faire danser. C'est dire...

Quand je reviens avec le pain et les journaux, elle dort toujours. Moi, je n'ai pas fermé l'oeil de la nuit. Toute l'affaire avec Vincent, Bogolioubov, et maintenant Romain... Durant la soirée avec Sofia, je n'y ai pas songé un seul instant. Mais une fois couché, je n'avais que cela en tête.

Je prépare le *caffè latte* et m'installe devant le journal. J'achève de lire un article sur Vincent quand j'entends le matelas craquer.

— Tu es debout, déjà ? dit Sofia d'une voix de coton.

— Il est quand même onze heures.

— Aïe, j'ai dormi comme une souche.

Je me lève pour aller au comptoir pendant qu'elle enfile sa robe de chambre. Elle dort souvent nue l'été. D'une démarche aérienne, elle s'avance jusqu'à la table. Je finis de préparer son *latte*.

Ses cheveux sont tout ébouriffés et ses yeux un peu lourds, mais son visage garde un éclat pétillant. Elle prend le bol à deux mains et s'humecte les lèvres.

— Ahhh ! Tu le fais aussi bien que les Italiens.

— Ah bon ? Je pensais être meilleur...

Elle sourit.

— C'était vraiment bien, hier. Je me suis drôlement amusée.

— Moi aussi. Sauf que je n'ai pas dormi de la nuit.

— Pourquoi ? dit-elle.

— Tu n'as pas arrêté de ronfler.

— Pfff ! Arrête de dire n'importe quoi.

— Non, je t'assure. Quand tu as un verre dans le nez, tu es pire qu'un camionneur.

Elle rigole et nous restons quelques instants dans le vague à siroter notre café.

— Regarde, ça continue ce matin.

Je lui montre l'article sur Vincent. Le journal a joué l'affaire très gros. Deux colonnes à la une, avec photo et tout.

— Du nouveau ?

— N'importe quoi, oui. Comme à la mort de Maxwell.

— Qui ?

— Robert Maxwell. Lui aussi, quand il est mort, ça a créé tout un cirque.

— Ça ne me dit rien.

— C'était un *self-made-man* au parcours homérique. Une vraie légende. Un type qui a commencé la Deuxième Guerre mondiale en petit Juif pauvre de l'Europe de l'Est et qui l'a finie en héros britannique décoré. C'est dans les cendres de Berlin qu'il a trouvé les bases de sa fortune : une maison d'édition scientifique détruite par le conflit. En mettant la main sur son inventaire, il a créé Pergamon Press, qui est vite devenu un géant de l'édition. C'était un type implacable, très dur en affaires, qui s'est fait un nombre impressionnant d'ennemis durant son ascension.

— Quel rapport avec Vincent ?

— Ça vient. En 1988, Maxwell est au sommet. Le fric, l'influence, il a tout. Mais il en veut encore plus. Il lance une OPA hostile sur McMillan, le deuxième groupe d'édition américain en importance, et après une rude bataille contre la direction, il emporte le morceau. Mais à quel prix... Pour lui, c'est le début de la fin. En apparence, tout va bien. Toujours crâneur et arrogant, il lance de nouveaux journaux, dont l'ambitieux *European*, rachète le *New York Daily News*, mais en réalité il s'enfonce. Il

doit vendre des pans entiers de son empire pour faire face à ses échéances. Chaque minute l'appauvrit, mais personne ne soupçonne l'ampleur du désastre. Jusqu'au matin du 5 novembre 1991, quand, au large des îles Canaries, Maxwell manque à l'appel sur son luxueux yacht. Après d'intenses recherches, on le retrouve en fin d'après-midi flottant nu en pleine mer.

— On l'a tué ?

— C'est là que le mystère commence. Meurtre ? Maxwell avait de nombreux et puissants ennemis. Suicide ? Son empire s'effondrait, il courait à la ruine. Accident ? Mort naturelle ? Maxwell pesait plus de cent cinquante kilos, n'avait plus qu'un seul poumon et était âgé de soixante-huit ans. Tout était possible. D'autant que les deux autopsies faites sur son cadavre n'en sont pas venues aux mêmes conclusions ! Comme on n'y pouvait plus rien de toute façon, on a refermé le couvercle et on l'a enterré avec les honneurs au mont des Oliviers. Maxwell était un généreux bienfaiteur de l'État d'Israël...

— Quel type bizarre.

— Et ça ne faisait que commencer. Dans les jours suivants, les langues se sont vraiment déliées. En rafale, on a appris qu'il avait floué des financiers japonais en leur vendant des titres qu'il ne possédait pas, qu'il avait envoyé paître une banque suisse, qu'il avait vidé les comptes de ses sociétés et, pour couronner le tout, qu'il avait siphonné près d'un milliard de dollars américains des caisses de retraite de ses sociétés. En quelques jours, à peine refroidi, Maxwell, le grand génie de la finance, était devenu un vulgaire escroc.

— Et personne n'avait rien soupçonné ?

— Des rumeurs avaient circulé, mais tu sais, les rumeurs... Personne n'osait l'affronter. Jusqu'à la fin, il a reçu des coups de fil de chefs d'État lui demandant son avis à propos de tout et de rien. Avec le recul, on s'aperçoit qu'il a bien manœuvré. Il a prolongé la vie de son empire en étirant son bluff au maximum, jusqu'à ce qu'il ne lui reste plus que lui-même à flouer.

— Et c'est là qu'il est mort.

— Il a peut-être succombé au stress, décidé de sauter par-dessus bord, ou alors on l'a assassiné. On ne le saura probablement jamais. Au bout du compte, il n'aura été qu'un bouffon de plus dans la Grande Comédie. Là où son cas ressemble à celui de Vincent, c'est que toutes sortes d'allégations, timidement proposées de son vivant, ont refait surface sitôt annoncé son décès. Selon l'humeur du jour, il aurait été un agent du KGB recruté durant la Deuxième Guerre mondiale, un agent du Mossad israélien ou encore un agent britannique de contre-espionnage. Bref, on délirait à pleines pages et on ratissait large. À chasser le lapin à la mitraillette, on s'assurait de ne pas le rater.

— Qu'est-ce qu'on a sorti sur Vincent ?

— Vincent n'était pas un personnage de la dimension de Maxwell, mais tout de même. À en juger par les journaux de ce matin, il a embêté pas mal de monde.

— Ils ont découvert sa véritable identité ?

— Aucune mention de Constant Pétroni, mais ça ne saurait tarder. Avec tous les journalistes qui s'activent... Écoute ça : ... *possibilité que son groupe ait été actif dans l'espionnage industriel. D'où l'arrêt des négociations de la part de Mercedes pour la fourniture de moteurs à son écurie...* Ce n'est pas tout, plus loin, on évoque ses fréquents voyages au Moyen-Orient. Vincent ne s'en cachait pas et a toujours prétendu s'y rendre pour affaires. Aujourd'hui, on soulève l'hypothèse que des armes aient été en dessous de tout cela... On parle même du Grand Prix du week-end dernier. ... *pour le moins étrange qu'il n'ait pas assisté à la première victoire d'une de ses voitures, grande source de fierté. De fait, personne n'a eu de contact avec lui depuis le samedi précédent. Ses partenaires d'affaires, la direction de son écurie, nul ne savait où il se trouvait.*

— Il y a quelque chose sur le blanchiment, la pègre ?

— On évoque ses relations avec Jacques Médecin. À l'époque, elles n'avaient même pas été

relevées. Après tout, Médecin traitait avec beaucoup de personnalités dans le cadre légitime de ses activités, si restreint fût-il. Vincent n'était qu'un parmi tant d'autres. Mais à la lumière des récents événements, on avance l'hypothèse que Vincent ait tenu aux côtés de Médecin un rôle beaucoup plus important.

— En somme, ils disent n'importe quoi.

— Ça démontre bien toute la suspicion qui l'entourait. Et puis, pourquoi se gêner, un cadavre n'a jamais poursuivi personne en diffamation.

— En attendant, ils sont loin du compte.

— Oui, mais la vérité va sortir, c'est inévitable ! Ils vont remonter la piste Médecin et ça devrait les mener assez loin. Si Henlen avait inclus une photo de Vincent et de Médecin dans son dossier, ce devait être parce qu'ils avaient participé ensemble à des opérations assez importantes.

— N'empêche, il a bien mérité ce qui lui est arrivé, ce salaud !

— Sans doute, oui.

Sofia finit son café au lait. Son visage s'est voilé, mais elle se ressaisit rapidement.

— Qu'est-ce que tu fais, aujourd'hui ? me demande-t-elle.

— Je dois aller à Milan. Il faut que j'obtienne certaines informations.

— Tu as besoin d'un coup de main ?

— Non, ça va. Je devrais m'en sortir. Tu veux que je te dépose en ville ?

— Vas-y sans moi. J'ai quelques bricoles à faire ici.

— D'accord. Je devrais revenir en fin d'après-midi.

En chemin, j'arrête pour faire le plein. Au moment de payer, je réalise que je n'ai presque plus de liquide. Deux petits billets, mais des pièces plein les poches. J'en ai plus d'un kilo, de ces foutues lires, et je ne pourrais même pas acheter un cure-dents. Je passe le plein sur ma carte de crédit en prenant note d'effectuer un nouveau retrait. Depuis que j'ai quitté Montréal, l'avion, la voiture, le carburant... Sans être démesurées, les dépenses s'accumulent. Pas de problème dans l'immédiat, mais cela ne pourra durer très longtemps. D'autant que j'ai tout laissé en plan à Montréal. Au journal, le patron doit commencer à bouillir. Il faudrait bien que je l'appelle. Mais pas avant lundi. En attendant, j'ai mieux à faire.

*

On crève. Je roule toutes fenêtres baissées. Le samedi, au moins, les routes sont désertes. J'arrive en moins de deux au centre de Milan, content d'aller me réfugier dans la fraîcheur de la bibliothèque.

Pour moi, tout l'épisode du putsch avorté de 1991 contre Gorbatchev est entouré d'un flou. Mon père nous a quittés en même temps. J'étais bien trop abattu pour m'intéresser à ces événements. C'est quand même étrange parce que mon père, lui, n'aurait pas manqué un détail.

La Russie – l'URSS à l'époque – était son terrain de jeu préféré. La *glasnost* devait tôt ou tard finir par profiter à des firmes comme la sienne. La propriété privée et le concept d'actionnariat entraient dans le paysage russe aussi sûrement que la détente politique s'opérait. La recherche de financement, les fusions-acquisitions, le courtage, autant d'activités promises à une croissance exponentielle. Dès 1988, Antoine avait commencé à nouer des contacts à Moscou. Ce qu'il y avait vu lui avait tout de suite plu. Un gigantesque terrain en friche, à rebâtir complètement.

Chaque voyage le ramenait toujours un peu plus fasciné par ce pays grandiose. Il ne tarissait pas d'éloges sur Gorbatchev, le grand responsable de cette ouverture historique et premier secrétaire général à ne pas être issu de la génération dite de 1938. Tous ses prédécesseurs, Khrouchtchev, Brejnev, Andropov et Tchernenko, avaient accédé aux échelons supérieurs de l'appareil après la Grande Terreur. La ronde des Grands Procès, orchestrée par Staline pour consolider son pouvoir

entre 1936 et 1938, avait décimé les rangs des vieux bolcheviks. Des acteurs aussi importants que Boukharine, rédacteur de la Constitution égalitaire de 1936, Kamenev et Zinoniev, compagnons de Lénine, et Iagoda, patron de la NKVD, avaient été victimes, comme des millions d'autres, de la fureur du dictateur. Des milliers de postes s'étaient ainsi libérés pour la jeune génération qui n'avait pas fait la révolution de 1917. À l'avènement de Gorbatchev, la génération de 1938 se faisait vieille et le pays était dans un état catastrophique. Il n'y avait guère que les génies de la CIA pour l'ignorer. Avec leurs rapports hystériques, ils poussaient Reagan toujours plus avant dans la paranoïa avec sa guerre des étoiles tandis que les Soviétiques, eux, avaient même du mal à faire fonctionner leurs transports en commun. Dans ce contexte, le secrétaire général avait des décisions difficiles à prendre : resserrer son emprise sur le pays, au risque de s'aliéner la communauté internationale, ou alors continuer dans la voie de l'ouverture et risquer d'affaiblir sa propre position. Gorbatchev a choisi l'ouverture et, manifestement, cela n'a pas plu à tout le monde puisqu'on a fini par tenter un putsch contre lui le 23 août 1991. Je dois en apprendre un peu plus sur cette période - les quelques semaines qui ont entouré le coup avorté -, car elle se retrouve sans que je puisse me l'expliquer au milieu de toute l'affaire.

L'italien, je l'ai appris sur l'oreiller. Si le rythme et l'*accento tonico* me sont venus assez facilement, je manque en revanche de vocabulaire. Pour bien le lire, je dois sans cesse consulter le dictionnaire. Pour cette raison, je préfère commencer par les périodiques anglophones. Je me présente devant le bibliothécaire. Il fait mine de m'ignorer une bonne trentaine de secondes avant de relever la tête.

— Si ? me dit-il d'un air agacé tout en me jetant un regard par-dessus ses verres en demi-lune.

— Vous avez des revues en anglais, comme *Time*, *The Economist* ?

— Oui, c'est là-bas, me répond-il en pointant le doigt vers les rayons au fond de la pièce.

— J'ai besoin de numéros de l'année 1991.

— Ah ben, ça, c'est différent. Ils ne sont pas sur les rayons, ils sont en magasin.

— Vous avez un index que je peux consulter ?

— À côté des revues.

— Et quand j'ai mes références, je vous les apporte à vous ?

— C'est ça, répond-il en retournant au livre qu'il lisait.

Je traverse la pièce, prends un index de périodiques de 1991 et vais m'installer devant une table de travail. En quelques minutes, je collige une bonne douzaine de références dans *The Economist*, *Newsweek*, *Time* et *US News & World Report*. Je retourne voir le préposé.

— Tout ça ? fait-il en examinant rapidement les feuillets.

Un peu plus et j'aurais l'impression de le déranger. Il se lève et s'éloigne d'un pas traînant. Du coup, je m'imagine devoir attendre un long moment. Comme de fait, il me laisse mariner assez longtemps avant de revenir avec mes documents. Je retourne à ma table et me mets au travail. La collecte est bonne.

Le putsch d'août 1991 a fait l'objet d'une longue planification avant d'être lancé. Le KGB avait commandé deux cent cinquante mille nouvelles paires de menottes et, en août, les missions les plus importantes avaient été supprimées. Déjà, en décembre 1990, Chevardnadzé avait mis l'opinion publique en garde contre l'émergence d'un fort courant conservateur. Dans le but de consolider son pouvoir, Gorbatchev avait lui-même nommé de nombreux opposants aux réformes à des postes importants. Plusieurs y voyaient un danger, Chevardnadzé avait même évoqué la possibilité d'un coup de force.

La suite des événements devait lui donner raison. Les putschistes ont lancé leur coup dans les jours précédant la signature du traité de l'Union. L'importante décentralisation prévue à cette occasion répugnait au KGB et à l'armée. Leur pouvoir se trouvait directement menacé. Ils ont donc décidé de

renverser la vapeur. Le 18 août 1991, quelques émissaires se sont présentés à la datcha de Gorbatchev, alors en vacances en Crimée. Son propre chef de cabinet lui a alors annoncé la mise en place de mesures d'exception sous l'égide d'un Comité pour l'état d'urgence. Le premier ministre, le patron du KGB, le ministre de la Défense, le ministre de l'Intérieur, le vice-président d'URSS et plusieurs autres en faisaient partie. Ils réclamaient l'aval de ces mesures par Gorbatchev lui-même, qui a refusé. On l'a donc maintenu en résidence surveillée, totalement coupé du reste du monde.

Les putschistes ne voulaient pas d'un coup militaire. Ils préféraient une manoeuvre constitutionnelle, plus subtile, comme celle qui avait déposé Khrouchtchev en 1964. À l'époque, les principaux représentants du Parti, de l'armée et du KGB s'étaient présentés chez lui, également en vacances dans sa datcha, pour le mettre devant le fait accompli. Mais à l'inverse de ce dernier, Gorbatchev a refusé de capituler. Le coup essayait là son premier échec.

Pendant ce temps, à Moscou, le Comité pour l'état d'urgence annonçait des mesures exceptionnelles. Gorbatchev, disait-on, est malade. Incapable d'assumer le pouvoir. Cette déclaration n'a trompé personne. La résistance s'est organisée autour de Boris Eltsine, mis au courant des événements alors qu'il se reposait lui-même dans sa datcha d'Arkhanguelskoïe, près de Moscou.

Un épisode crucial, s'il en fut, car dans sa maison de campagne, Eltsine était vulnérable. On pouvait facilement le mettre aux arrêts. La section d'élite Alpha du KGB – celle-là même qui avait déjà compté Bogolioubov dans ses rangs – attendait seulement l'ordre d'intervenir, cachée dans les bois environnants. Or quand il est arrivé, cet ordre a été refusé. Un geste inédit dans l'histoire militaire soviétique. Une insubordination déterminante puisqu'elle a permis à Eltsine de se rendre à Moscou et de monter aux barricades. Sa seule présence a dynamisé l'opposition et infligé un dur coup aux putschistes, qui ont ainsi perdu le momentum. Par la suite, des milliers de citoyens se sont réunis devant la Maison Blanche, le parlement russe, pour appuyer Eltsine. Les putschistes, confinés dans leur logique d'un coup constitutionnel, n'ont pas osé lancer une attaque militaire en règle et ont battu en retraite. Les chars se sont retirés, le coup était un échec.

C'est dans le déroulement des dernières heures de ce coup que je fais une première découverte étonnante. Depuis le début du putsch, aucune mention de Vassili Bogolioubov. Normal. C'était un personnage obscur, un poids plume. Mais son protecteur, Boris Pougou, s'avère avoir été un acteur de premier plan, un des leaders du putsch. Ce dont j'ai maintenant besoin, c'est de plus de détails sur son implication. Pour ce faire, je dois trouver des documents de référence plus pointus. Avec le passage des années, des livres ont certainement dû être écrits là-dessus.

Je retourne voir le bibliothécaire, qui m'accueille avec le même empressement que tout à l'heure :

— Qu'est-ce qu'il y a ? marmonne-t-il.

— Vous pouvez me montrer comment utiliser les postes de recherche ? je lui demande.

Il se lève en maugréant et traîne son pas lourd jusqu'au premier écran d'ordinateur. À la limite, je lui aurais arraché une dent que cela n'aurait pas été pire. Après m'avoir enseigné les rudiments du fonctionnement des recherches bibliographiques, il retourne tout de suite à son cher fauteuil.

Quant à moi, je repère quelques titres prometteurs. Je vais les chercher sur les rayons et, armé d'un dictionnaire italien-français, je retourne les feuilleter à ma table de travail. L'un d'eux me semble particulièrement intéressant : *Autopsia di un scacco : il putsch russo di 1991* de Niccolo Fiorucci. Il traite avec minutie du coup d'État et donne beaucoup d'information sur chacun des principaux acteurs.

Ainsi Pougou, général du KGB et ministre de l'Intérieur au moment du déclenchement du coup, en a été un des cerveaux. Il a contribué à le planifier dans les moindres détails et jouissait d'une grande influence auprès des autres putschistes. Il avait beaucoup à perdre ou à gagner. Par suite de l'échec du coup, les principaux responsables ont vite été arrêtés et jetés en prison. Loukianov, Ianaev, Pavlov, Krioutchkov, Varennikov... Tous sauf Boris Pougou.

Les militaires dépêchés pour procéder à son arrestation l'ont trouvé agonisant avec sa femme dans

la chambre à coucher de leur appartement moscovite. Une balle dans la tête pour son épouse, une dans la bouche pour Pougo. En apparence, rien d'étonnant. La tradition russe veut qu'un officier coupable d'avoir trahi le code d'honneur en finisse avec le revolver. Le cas de Pougo semblait simplement s'inscrire dans cette lignée. Mais une vétille, jointe à une information privilégiée que je tiens de Bogolioubov, remet en cause l'hypothèse du suicide. Selon Fiorucci, leur chambre offrait une vision d'horreur : le lit était maculé de sang et de bouts de cervelle, les deux époux respiraient à peine. À l'évidence, ils n'en avaient plus pour très longtemps. Aussi l'attention des militaires s'est-elle relâchée. Plus rien à craindre. On a donc appelé les brancardiers et disposé des corps, sans porter attention à l'arme utilisée. Or cet élément est tout à fait déterminant. « Le revolver reposait sur une des tables de chevet, proprement rangé. Il en épousait même parfaitement un des angles. » Après coup, et avec les informations dont je dispose, l'incongruité de cette scène me laisse pantois. Comment Pougo, après s'être lui-même tiré une balle dans la bouche, aurait-il pu poser calmement ce même revolver sur la table ? C'était impossible. Une fois le coup de feu parti, l'arme aurait dû lui échapper des mains, retomber sur le matelas ou sur le sol, mais en aucun cas elle ne pouvait se retrouver sur la table de chevet. Cela n'avait aucun sens.

De plus, ce qu'a dit Bogolioubov à Exeter prouve bien qu'il a tué Boris Pougo. En dehors de quelques officiers russes, je suis sûrement un des seuls à le savoir. *Parce que si je n'avais pas été arrêté à Moscou, je vous aurais éliminé tout de suite, comme Pougo.* Bogolioubov a été l'un de ses proches collaborateurs. Le dossier qu'on m'a refilé ne laisse aucun doute là-dessus. Et si Bogolioubov, simple assistant, a fini par tuer son patron, ce devait être pour une bonne raison. Un personnage de l'envergure de Boris Pougo aurait-il pris part à cette fameuse transaction avec Vincent, Henlen et Bogolioubov ? J'en mettrais ma main au feu. Le geste de Bogolioubov s'expliquerait alors parfaitement : il a voulu s'emparer seul du produit de la transaction. D'ailleurs, sa conversation avec Henlen allait dans ce sens : il voulait nettoyer la scène, éliminer ceux avec qui il avait traité. Les circonstances pouvaient-elles être plus favorables ? Pougo était sur le point d'être arrêté et jeté en prison comme un malpropre. L'abattre et faire croire à un suicide constituaient un jeu d'enfant. Après l'échec du coup, Pougo avait toutes les raisons d'être accablé. En se débarrassant de lui, Bogolioubov posait la première pierre. Mais il a manqué de temps. Lui-même a été arrêté et conduit en cellule. Quelques années plus tard, de retour à la liberté, il a trouvé beaucoup de monde sur la piste du produit de cette fameuse transaction. Beaucoup trop.

Du coup, je me surprends à frissonner. Cette affaire est grosse. Très grosse. Infiniment plus que je ne l'avais imaginé. En un après-midi, la tournure qu'elle a prise me laisse pantois. Le ministre de l'Intérieur d'URSS aurait participé à tout cela ! Selon toute vraisemblance, la transaction aurait fait partie intégrante des préparatifs du coup d'État. Pougo aura peut-être voulu s'assurer d'un coussin advenant l'échec, qui sait. Mais quoi qu'il en soit, il a trouvé sur son chemin un assistant aux dents bien longues.

Seule ombre au tableau, j'ignore toujours la nature de cette transaction. Il me faut la découvrir. Elle m'aiguillera peut-être vers ce mystérieux Russe de Montréal qui ne trouve pas encore sa place dans le casse-tête.

Je m'étire en inspirant profondément. Je peux maintenant partir. En me levant, je vois le préposé au comptoir esquisser un large sourire. Avec le départ du dernier gêneur, il pourra fermer un peu plus tôt et rentrer peinard chez lui.

Dehors, la chaleur me happe. Suffocante. Près de dix-sept heures, mais on se croirait à midi. La lumière est aveuglante. Je plisse les yeux et mets mes verres fumés.

Sur le chemin du retour, je me garde de tout effort de réflexion.

Avec Sofia, je ne suis pas de très bonne compagnie. Ma prochaine initiative m'obsède. Audace et habileté, avec un minimum de risques. Voyant mon état, elle me laisse mijoter dans mes pensées. La

soirée d'hier a laissé des traces. Elle se couche tôt.

Je m'installe sur le divan avec une bouteille de Frascati bien frais et repense à tout cela. Élaborer une réplique, tromper mon ou mes suiveurs. En tirer plus que ce qu'ils m'ont donné. J'envisage plusieurs scénarios mais les rejette les uns après les autres. Il y a toujours un os, une faille.

La nuit a depuis longtemps apaisé la furieuse canicule quand le flash vient, lumineux.

Chapitre 12

J'entreprends d'expliquer à Sofia les détails de son intervention. Elle visera deux objectifs : d'abord – et c'est là le plus important – se réfugier dans un lieu sûr et ensuite me transmettre une information vitale qu'elle aura acquise en chemin. Puis je lui décris ce que j'entends faire de mon côté. Elle m'écoute avec attention. Quand je termine, elle me dit :

— Tu as raison, je crois que ça peut marcher...

Sofia parle d'une voix calme. Seul son visage trahit la crainte.

— ... mais c'est quand même dangereux, reprend-elle.

— Je n'ai pas le choix. Je mise tout sur la surprise.

Sofia fait la moue.

— Tu feras attention...

— T'inquiète pas. Je sais où je m'en vais.

Le flash d'hier a résisté à tous les examens. Je l'ai retourné dans tous les sens avec succès. Je peux maintenant passer à la mise en scène.

Sofia fait quelques appels et ramasse ses affaires. Tout un défi de faire tenir ses effets personnels pour une semaine dans un seul sac de sport. Mais elle y parvient, au prix de quelques contorsions et surtout de sacrifices. Quant à moi, je réunis les objets dont j'aurai besoin demain. Aucun problème. Sofia a tout chez elle. Il ne me reste qu'à les agencer pour que rien ne paraisse. Beaucoup plus difficile. À la première tentative, Sofia pouffe.

— Ça te fait un derrière pas possible, glousse-t-elle en me détaillant.

J'en conviens en me regardant dans le miroir et recommence.

J'enlève le fond de carton et dispose le tout de façon plus judicieuse. Mon veston enfilé, je me soumets de nouveau à son examen.

— Tu as tout sur toi ? Là, maintenant ?

— Oui, tout.

— Alors pas de problème, beau gosse. On ne verra rien.

Nous laissons échapper un rire nerveux. L'heure est venue de passer à l'action.

J'enlève mon attirail et le range proprement. Sofia, elle, achève de se préparer. Quand elle est prête, nous révisons une dernière fois notre plan.

— Tout devrait bien se passer, lui dis-je.

— J'en suis sûre, me répond-elle.

— N'empêche, j'aurais préféré que tu ne sois pas impliquée dans tout ça.

Elle ne me laisse pas le temps de finir.

— Je l'étais sans que tu le saches. Tu ne pouvais rien y faire.

Son aplomb me rassure. Dans ma recherche d'une issue, je tenais à ce que Sofia ne coure aucun risque. Une condition essentielle, et de ce côté il n'y a rien à craindre. En revanche, l'idée de lui imposer une absence me déplaît beaucoup plus. La soustraire à la vie qu'elle s'est recomposée après mon départ, la plonger dans l'instabilité et l'incertitude... C'est malheureusement le prix à payer pour continuer d'avancer.

Sofia quant à elle m'assure encore que tout est pour le mieux. Son patron a bien fait la gueule, mais c'était pour maintenir une façade. Il a un faible pour elle et trouvera bien quelqu'un pour la remplacer. Une semaine, peut-être deux, ce n'est pas la fin du monde.

Sofia porte maintenant son sac en bandoulière. Nous nous regardons quelques instants sans dire un mot. Brusquement, ce dimanche après-midi ensoleillé se fait aussi lourd qu'un jour d'hiver. L'heure du départ. Elle s'approche et nous nous embrassons. Lentement, avec une infinie délicatesse.

- N’oublie pas. Si tu sens le moindre pépin, tu arrêtes et tu reviens, lui dis-je.
- T’en fais pas. Il ne peut rien arriver.
- Bien. Quand ce sera lancé, ne sors plus. Attends que je te fasse signe pour revenir ici.
- Tu as bien noté le numéro ?
- Oui, pas de problème.

Elle fait une pause.

- Fais très attention, Charles.
- T’inquiète pas, tout ira bien.

Puis elle se retourne et descend. Je ferme la porte derrière elle.

Le reste de la journée passe en un éclair. En fouillant dans la bibliothèque de Sofia, j’ai mis la main sur *Hollywood* de Bukowski. Je l’avais oublié en partant.

Je me rends compte que la nuit est tombée quand le téléphone sonne. J’ai dû lire quelques heures dans la faible lueur des réverbères. Deux coups, un bref silence, puis deux autres coups. Le signal convenu. Je me précipite sur l’appareil.

- La soirée n’est-elle pas merveilleuse ? me dit Sofia d’une voix égale avant de raccrocher.
- Le signal convenu. La voie est libre.

Chapitre 13

Je m'observe une dernière fois dans le miroir. Impeccable. Seuls des yeux avertis pourraient y déceler quelque trace. Je prends mes bagages, verrouille la porte et descends.

Comme tous les jours depuis mon arrivée, le soleil est au rendez-vous. Il n'est pas neuf heures, mais la voiture bout déjà comme une marmite. Je baisse les vitres et me mets en route. Trois jours que je demeure chez Sofia. Mine de rien, j'ai pris des habitudes. Nos soirées arrosées, mes promenades dans le parc, les allers-retours à Milan. Cette fois-ci, j'y vais pour un aller simple. Je ne reviendrai pas de sitôt à Monza.

Les lundis matin sont tous les mêmes. Dans les voitures autour, on va malgré soi vers la ville pour payer l'hypothèque, entretenir un mirage de prospérité. À Milan, seul l'empressement diffère. Il faut toujours autant de détermination pour avancer dans cette circulation démente. Dans la voiture qui me suit, on doit aussi avoir pris l'habitude de ce trajet et s'autoriser une plus grande marge. Avec raison. Je n'essaierai pas de me soustraire à sa surveillance. Bien au contraire. Hier soir, Sofia m'a donné le bon signal. L'opération est en route.

Parvenu à la piazza San Babila, je repère une place libre devant la succursale de la Banque de Lombardie. Je m'y engouffre et coupe le moteur.

Un flash surgit dans mon esprit. Romain ! Pourquoi a-t-il appelé Sofia vendredi dernier ? Pourquoi lui avoir posé une question à propos d'un coffret ? Un signal, un avertissement ? Pour l'instant, je ne peux pas me l'expliquer. Mais l'heure n'est pas au doute. J'aurai amplement le temps de penser à lui plus tard.

J'ouvre la portière et mets le pied sur le trottoir. Changement de personnage.

Peter Miller est prêt à jouer son rôle.

Je gagne la banque d'une démarche que je veux fluide. Tout à coup, tout ce qui peut mal tourner défile dans ma tête.

Le hall de la banque, avec son marbre et ses hautes colonnes, affiche cet air pompeux censé inspirer au déposant une confiance canine. Dommage qu'il ne produise pas le même effet sur les voleurs. La préposée au comptoir des renseignements accueille ma requête avec courtoisie. Bientôt, un petit homme gris vient à ma rencontre. Un type prématurément usé au regard fuyant. Il entame d'une voix de fausset :

— Nous sommes désolés de ce qui s'est produit, monsieur Miller.

— Pas autant que moi. J'aimerais constater les dégâts.

— Bien sûr. Mais avant, nous pourrions régler quelques formalités. Si vous voulez bien remplir la demande d'indemnité.

— Voyons voir.

Je griffonne rapidement quelques lettres dans chacune des cases. Question de simplifier les procédures, ma requête apocryphe ne fait état que de documents d'une faible valeur monétaire. Je redonne son formulaire au tâcheron, qui l'examine en affichant un air satisfait. « En voilà un qui ne coûtera pas trop cher. » Du coup, il semble prendre quelques couleurs, même s'il dégage toujours aussi peu de vie qu'un bloc de naphthaline.

— Avant de descendre à la salle des coffres, j'ai besoin de voir votre carnet de dépôt, votre passeport et la clé de votre coffret. Simple formalité.

Je lui tends les artefacts de Peter Miller.

— Très bien, veuillez me suivre, monsieur Miller.

Il se lève et m'emmène à la voûte d'un drôle de pas qui le fait se balancer d'un pied à l'autre et rouler les hanches tout en gardant le haut du corps très raide.

Sur place, je constate que le coffret est effectivement vide. Le portillon arraché laisse entrevoir une ouverture béante.

— Ils en ont défoncé plusieurs comme ça ?

— Une trentaine, lâche-t-il dépit.

— En combien de temps ?

— Quinze minutes.

— Avoir su...

— Vous savez, c'est la première fois que les coffrets sont visés. Il s'agit d'un événement très rare.

— Vous savez quoi ? Il s'agit de la dernière fois que je fais affaire avec cette banque.

Il ne dit mot et se contente de hocher la tête d'un air désolé pendant que j'en rajoute dans le registre du client-mécontent-qui-se-défoule-sur-le-préposé-contrit.

Il est encore en train de s'excuser quand nous remontons au rez-de-chaussée.

— Vous pouvez m'indiquer où se trouvent les toilettes ?

— Là-bas, au fond, fait-il en indiquant de la main une lourde porte munie d'une poignée de bronze.

Je la franchis et vais m'enfermer dans une cabine. Elle est juste assez large pour me permettre d'enlever mon veston et ma chemise sans trop de contorsions. Malheureusement, il n'y a pas de crochet sur la porte. Je pose mes vêtements sur le couvercle de la cuvette, délie la bretelle qui me serrait l'abdomen et récupère le sac que je m'étais attaché dans le dos. Un sac de sport vide en toile bleue. Je décroche les deux rouleaux de papier hygiénique du dévidoir de mon cabinet et les fourre dans le sac. Je me rhabille et m'empare des rouleaux de quelques-uns des cabinets voisins. Je soupèse le sac ainsi lesté. Parfait. Juste assez voyant et, surtout, ostensiblement plein. Je n'ai plus qu'à sortir.

Je traverse le hall d'un bon pas. Le petit homme gris me jette un coup d'oeil soupçonneux, mais je n'en fais pas de cas. Je regagne ma voiture et me mets en route. C'est le temps d'extraire mon ombre du confort de sa filature.

Mes principales appréhensions ont été balayées hier quand Sofia m'a confirmé qu'une seule personne me suivait. Après avoir trouvé un dossier sur Bogolioubov dans ma voiture, je savais qu'on me surveillait. Mais qui ? Et, surtout, combien de gens ? Je ne savais rien d'eux. Avant de penser à la prochaine étape, il me fallait d'abord savoir combien de personnes étaient à mes trousses. Ce que Sofia a découvert, sans prendre le moindre risque.

Je l'ai envoyée chez une de ses tantes, à Milan, pour une bonne semaine. Le temps que les choses se tassent après mon initiative. À ma demande, elle a fait un arrêt à la gare pour déposer une enveloppe vide dans un casier. Un leurre. Emportant la clé, elle est ensuite allée se réfugier chez sa tante sans jamais laisser croire qu'elle se savait suivie. Si plus d'une personne me filait, au moins l'une d'elles aurait pour tâche de filer discrètement Sofia. Surtout que, pendant ce temps-là, je ne bougeais pas du studio. Or ce suiveur hypothétique n'aurait pas manqué de remarquer l'enveloppe laissée à la gare par Sofia. En la confinant à l'appartement de sa tante jusqu'à une heure du matin, je lui donnais tout le temps voulu pour jauger l'enveloppe ou carrément s'en emparer. Tripoter la serrure d'un simple casier de gare est à la portée du premier venu, à plus forte raison s'il possède un minimum d'entraînement.

Quand Sofia est retournée à la gare, l'enveloppe se trouvait toujours dans le casier. On n'y avait pas touché. Je lui avais dit de placer un minuscule fragment de papier sous un coin de l'enveloppe. Quiconque l'aurait tirée du casier n'aurait pas manqué de le déplacer ou même de le faire tomber, sans s'en apercevoir. Le casier n'avait donc pas été ouvert, Sofia n'avait pas été suivie. Un seul individu était par conséquent à mes trousses.

Et il a eu une réaction normale. C'est moi sa principale cible. Cette manoeuvre cruciale m'a permis de lancer le coup. En cas d'échec, j'aurais rappelé Sofia et j'aurais dû imaginer un autre

stratagème. Mais cela a fonctionné et, Sofia maintenant bien à l'abri, je peux me consacrer tout entier à mon opération. Affronter mon suiveur.

L'idée m'est venue d'un vieux bouquin sur l'espionnage. Une mise en situation imposée de façon systématique aux aspirants espions, celle dite de la valise. Un classique.

Vous êtes en mission, seul, et vous filez un dangereux criminel. Cet homme porte une valise et s'arrête dans un restaurant. Il commande un repas et mange en lisant son journal. Il ne fait rien d'inusité ou de répréhensible, ne montre aucun signe de nervosité ou d'agitation. Il finit son repas, paie son addition et s'en va. Seulement, avant de vous lever à votre tour, vous remarquez qu'il est parti sans sa valise. Que faites-vous ? Vous le suivez ou vous vous occupez de la valise ? Si vous restez dans le restaurant et examinez la valise, vous tombez peut-être dans un piège. La valise, sans contenu important, aura servi d'instrument de diversion pour rompre la filature. Et à la faveur de cette manoeuvre, le criminel que vous deviez suivre pourra en profiter pour commettre le méfait que vous vouliez justement empêcher. Dans ce cas, la bonne réaction aurait été de suivre l'homme et d'oublier la valise. Mais si vous faites cela, peut-être ratez-vous une occasion en or de mettre la main sur des documents importants ! La valise aura pu être laissée là, bourrée de documents secrets, à l'intention d'un autre agent... ou carrément avoir été oubliée ! À défaut de contenir des renseignements, elle aurait aussi pu receler des explosifs et votre décision de suivre l'homme sans vous soucier de la valise aurait pu coûter la vie à d'innocentes victimes. Dans ce cas, il aurait donc fallu oublier le criminel et porter toute votre attention sur la valise. Mais comment choisir la bonne solution dans le feu du moment ? La réponse est simple : il n'y a pas de bonne solution. L'agent doit mesurer la possibilité que sa filature ait été découverte, l'habileté de la personne qu'il suit, la pertinence pour elle de déposer un engin explosif, bref analyser la vraisemblance de chaque hypothèse avant de prendre une décision qui doit par ailleurs être prise très rapidement. Quelques secondes suffisent pour se volatiliser. Il n'y a donc pas de place pour l'hésitation. L'instinct et le flair jouent un rôle capital.

Quelle euphorie quand ce souvenir m'est revenu chez Sofia ! En plein ce dont j'avais besoin. À un détail près, toutefois. Ma situation est exactement à l'inverse : on me suit et, loin de vouloir me défilier, je veux provoquer une rencontre avec mon suiveur. D'où l'idée de retourner la mise en situation. J'entre à la banque les mains vides et j'en ressorts avec un sac plein. Un joli bluff. Reste à voir s'il va ouvrir son jeu.

Je me fraye un chemin tant bien que mal dans la turbulence milanaise. Chaque centimètre se gagne durement. Je souris à la pensée que celui qui me file doit fournir un effort encore plus grand pour ne pas perdre ma trace et demeurer incognito. Sur corso Sempione, la circulation se fait un peu plus fluide. Sur l'autoroute A8, en direction de Varese, je prends enfin mon élan. Peu après, j'oblique sur l'A9 en direction de Côme. Vingt minutes plus tard, j'arrive à une station-service Agip en bordure de l'autoroute, tout près de Côme.

Deux rangées de pompes à l'effigie de la louve romaine, nourrice de Remus et de Romulus, attendent de distiller leur petit-lait aux mécaniques italiennes, mais il n'y a pas foule. Le préposé officie seul dans sa cabine, les doigts dans le nez, le regard au plafond. Je prends le sac et entre lui demander la clé des toilettes. Une fois ressorti, je me dirige vers l'arrière du bâtiment et mets la clé dans la serrure.

Dès que la porte s'ouvre, une odeur écoeurante me prend à la gorge. Il est des choses comme ça, communes à tous les pays. Une espèce de nivellement par le bas. Je pénètre néanmoins dans les chiottes en prenant soin de débloquer le bouton intérieur de la serrure.

Un lavabo, un sèche-mains et un urinoir cerné. Aucune fenêtre dans la pièce éclairée par la lueur d'un néon vacillant. Tout au fond, porte ouverte, un cabinet. Je m'y avance. Des papiers jonchent le sol humide. Comme si on avait renoncé à nettoyer et qu'on se contentait de limiter les dégâts. Dieu merci, je ne suis pas entré pour me servir des toilettes. Je pose le sac sur les tuiles du cabinet et

referme la porte de l'extérieur. Je recule pour examiner la scène. Parfait. En entrant, il verra le sac sous la porte et me pensera derrière le panneau.

Je m'installe derrière la porte, dos au mur. Sera-t-il grand ou petit ? Quelle sorte de résistance m'opposera-t-il ? Je sors le rouleau de ruban gommé de la poche de mon veston. De l'autre main, je récupère mon couteau suisse. Mon père me l'a donné, il y a une éternité, pour mes onze ans. « Tu en es responsable, m'avait-il dit solennellement. Tu ne dois pas t'en servir pour de vilaines choses et si tu y fais attention, il te servira toute ta vie. » Désolé, papa, je n'ai pas vraiment le choix. Je dégage la lame du bout des ongles tout en gardant les yeux rivés sur la porte.

De l'extérieur, on n'entend que le ronronnement distant des voitures. À l'intérieur, les gouttes d'un robinet fuyant. J'attends. Un bruit de moteur s'approche, puis s'éteint. Une portière claque. Des pas résonnent.

Tout se passe très vite. La porte s'ouvre et, quand le bouton de la poignée arrive tout près de ma main gauche, j'appuie délicatement dessus. Il a mordu à l'hameçon. Il fixe le sac de sport sous la paroi métallique, dos à moi.

Je me précipite sur lui, passe le bras gauche autour de sa taille et appuie la lame sur sa gorge.

— Bouge pas ou je t'égorge ! lui dis-je tout en assenant un coup de talon sur la porte qui se referme dans un claquement métallique.

La manoeuvre réussit. Il ne bouge pas, ne dit pas un mot. À peine si je sens sa gorge frémir sous ma lame.

— Lève tes bras !

Il s'exécute calmement.

Je m'efforce de maintenir la façade, mais ce que je fais est irréel. Je lui mets le ruban gommé dans la main gauche.

— Fais plusieurs tours sur ton poignet droit. Bien serré !

Il obéit avec des gestes lents et assurés. S'il veut me mettre en confiance, il ne peut faire mieux. D'autant qu'il me semble vaguement familier. Il exhale un je-ne-sais-quoi...

— Maintenant, tu te penches et tu joins les poignets autour de ta jambe droite. Compris ?

Il fait signe que oui et obtempère. Je suis son mouvement. À l'aide de ma main gauche, j'enroule plusieurs longueurs autour de ses poignets. Il est maintenant bien enrubanné. Curieuse, cette impression de déjà-vu. Je réalise que j'appuie la lame un peu fort. Il perçoit mon relâchement :

— Ça va maintenant, Charles ?

Évidemment, il connaît mon nom. Rien d'étonnant là-dedans. Du coup, je me demande ce qu'il sait réellement de moi.

— T'inquiète pas, *petit*, je te sauterai pas dessus arrangé comme je suis.

Il a parlé avec une voix grave, sans la moindre trace d'énervement. *Petit... Merde ! Après-rasage marin sur fond de camphre...* On dirait le type qui m'est tombé dessus dans la ruelle à Montréal !

— Si ça ne te fait rien, on va rester comme ça, lui dis-je.

— Si tu veux. Mais je suis avec toi, pas contre.

Si ! C'est bien lui. J'avais tout envisagé sauf ça.

Je cherche une réplique quand il ajoute :

— Écoute, sans nous, au parc Summit, Bogolioubov te faisait la peau, alors...

— Nous... qui nous ?

— Moi et mon équipier.

— Il t'a laissé tout seul ?

— Oui, lui a filé Bogolioubov. On est des SCRS, t'as rien à craindre !

Merde, les Services canadiens de renseignements et de sécurité ! Comment me suis-je mis dans une telle situation ? Je le détaille un instant. Sait-il que j'ai reconnu en lui l'homme de la ruelle ? Il

me faut prendre une décision rapide.

— Si tu veux vérifier, continue-t-il, prends mon portefeuille. J'ai une carte d'identité. Je m'appelle Claudio Gardonio.

Je joue le grand jeu et ne montre pas que je le reconnais.

— Une carte d'identité ! À seize ans, la mienne disait que j'en avais vingt-trois. N'importe qui peut s'en faire une !

Il m'interrompt sèchement.

— Georges Henlen est né le 2 février 1952 à New York. Étudiant médiocre, il ne termine pas son *high-school*. Enrôlé dans l'armée à dix-huit ans, il combat au Viêtnam de 1970 à 1973. États de service exceptionnels, malheureusement accompagnés d'un rapide déclin de son état de santé. Problèmes psychiatriques. Il est rapatrié dans le courant de 1973 et subira des traitements jusqu'en 1975. Une fois rétabli, il reprend du service et devient un spécialiste en armements. En 1980, il quitte l'armée pour la CIA, qui le recrute en raison de sa connaissance approfondie des armes et de son expérience du combat. Suit une période particulièrement active durant laquelle il prend part à plusieurs missions importantes à l'étranger, dont les opérations de vente d'armes à l'Iran servant à financer les rebelles de la *Contra* du Nicaragua. C'est un grand expert technique, mais il ne détient pas de pouvoir. Il n'est pas embêté quand toute l'affaire est mise à jour. Oliver North le sera pour tout le monde. En 1987, il remet sa démission, officiellement pour des raisons de santé. En réalité, il est brûlé et il le sait bien. Depuis, il oeuvre ponctuellement à titre d'intermédiaire pour le compte d'importants trafiquants d'armes.

Il a lâché cela d'un trait, sans souffler, sur le ton agacé de quelqu'un qui fait la leçon. Pas de doute, ce gars-là fait vraiment partie des SCRS.

— Pourquoi tu ne m'as pas donné ça avec le dossier de Bogolioubov ?

— Pour ta propre sécurité.

— Qu'est-ce que t'en as à foutre ?

Il s'impatiente.

— Je te répète, on est avec toi !

Oui, j'ai vu cela à Montréal...

— Pourtant chez Henlen, je ne vous ai pas vu le bout du nez ! J'étais vraiment en danger, avec lui et Bogolioubov dans la maison.

— Il ne faut pas confondre. Il n'était pas question d'effaroucher Bogolioubov. Il ne devait absolument pas savoir qu'on le suivait.

— Mais il aurait pu me zigouiller ! Si vous aviez été si préoccupé par ma sécurité, vous...

Il m'interrompt encore une fois.

— Ça suffit ! Tu ne savais pas qu'on te suivait, tu te croyais seul ! Si tu es entré dans la maison, c'est que tu en acceptais les risques. Dis-moi pourquoi on aurait dû se découvrir pour un petit con qui voulait jouer au cow-boy ? Et puis tu t'en es sorti, non ?

Il marque un point. Je baisse la lame et recule. Je garde le couteau à la main, même si je sais que je n'en aurai plus besoin.

Curieusement, son visage exprime maintenant un certain effroi que sa voix n'avait nullement laissé paraître. Il a une grosse tête et pas de cou. Pas très grand, râblé, athlétique. Fin de quarantaine tout au plus. Il se frotte le cou sur l'épaule.

— Bordel, je pensais que tu allais me faire la peau. Tu l'appuyais vraiment fort, ta lame !

— Je ne pouvais pas savoir à qui j'avais affaire. Pourquoi vous m'avez refile ce dossier sur Bogolioubov ?

— T'es journaliste, non ?

— Quel rapport ?

— Avec ça, on te donnait accès à la piste du meurtrier de Vincent. Il me semble que ce n'est pas un mauvais scoop.

— Minute ! La mort de Vincent n'a été annoncée que vendredi midi *après* que vous m'avez donné le dossier de Bogolioubov.

— Tu as raison. Elle a été *annoncée* vendredi midi. Mais nous, nous l'avons apprise bien avant. Vincent a été tué jeudi soir. La DST l'a su tout de suite et nous a transmis la nouvelle.

— La DST ? Qu'est-ce que les services français viennent faire là-dedans ?

— Ça prend bien un journaliste pour s'en étonner. Les SCRS ont des liens bien plus étroits avec la DST, la CIA et le Mossad qu'avec les colons de la GRC !

— Vous travaillez à une opération conjointe ?

— C'est courant.

— Qui est impliqué ?

— On va mettre les choses au clair. On a fait un bon bout de chemin avec toi. Mais quand j'aurai fini, tu vas me faire le plaisir de foutre le camp. Tu en auras assez pour sortir un scoop et un gros. Pas besoin d'encourir de risques supplémentaires. Bogolioubov est très dangereux.

— D'accord. Raconte.

— Pas besoin de te dire que tu ignores l'identité de tes informateurs.

— Naturellement.

— Bon. Jean-Louis Vincent avait un passé assez lourd. Avant d'être Vincent, il s'appelait...

— ... Constant Pétroni.

Il paraît surpris.

— Comment tu le sais ?

— Chez Henlen. Il y avait des documents.

— Possible. Henlen devait se protéger. Tu sais donc que Vincent a un passé de petit escroc. À sa libération, Pétroni se tient tranquille, le temps de se transformer en Jean-Louis Vincent. Ça ne lui prend pas trop de temps à réapparaître, loin de Paris toutefois, sur la Côte. Et il a appris bien des choses en prison, le Pétroni. Fini les arnaques minables sur de vieux retraités. Désormais, il voit grand. C'était une belle ordure, mais quand même, il a bien manoeuvré. Sur la Côte d'Azur, c'est pas la racaille qui manque. En nouant des liens avec les politiques, il est devenu une espèce de courtier en détournement de fonds. Il crée alors des entreprises bidon, reçoit des contrats d'organismes municipaux et, bien entendu, il en retourne pas mal sous la couverture. Jacques Médecin, l'ex-maire de Nice, l'arrose tellement qu'en un rien de temps il est assis sur une montagne de fric. Plus il en a, plus il en veut. Alors il passe à l'étape suivante : le blanchiment d'argent. Là aussi, le succès est au rendez-vous. Les gros trafiquants de drogue l'adorent. Personne comme lui pour planquer des millions en Suisse. Vincent lave plus blanc que blanc en mettant sur pied un réseau complexe de sociétés paravents au Canada, au Panama, à Gibraltar, aux îles Caïmans, réseau qui pompe d'énormes sommes. Il aurait pu continuer comme ça très longtemps. Durant des années, on n'a jamais réussi à le coincer. Il a fait preuve de prudence et d'ingéniosité. Lui-même n'a jamais touché à rien.

— Pourquoi ne pas l'arrêter, si vous saviez tout ?

— Vincent ne se compromettait jamais. C'était l'homme de l'ombre. Quand l'affaire Médecin a éclaté, il n'a pas été éclaboussé alors que tant d'autres sont tombés.

— Que s'est-il passé alors ?

— Sa première erreur, il l'a commise le jour où il a formé son écurie de F1. Là, il a vraiment fait une connerie. Avec ce caprice mégalomane, il a attiré l'attention sur lui et beaucoup de ses clients ont retourné leur veste.

— Quand Mercedes l'a lâché, c'était sur recommandation des services secrets ?

— Peut-être, oui. Les dirigeants auront reçu un conseil amical de la DST.

— Mais Vincent et Bogolioubov... Qu'y avait-il entre eux ?

Je le sais, en partie, mais lui ignore que je suis au courant.

— Vincent était plutôt ambitieux. Le petit jeu du lessiveur l'a vite lassé. C'était devenu trop facile. Il avait besoin d'un nouveau défi. Là, il est vraiment passé à une vitesse supérieure. Il s'est engagé sur le terrain miné du trafic d'armes. Encore une fois sans se mouiller. Il a engagé Henlen pour aller sur le terrain pendant qu'il coordonnait tout dans l'ombre. Son premier coup a donné le ton. Un stock énorme d'armes de toutes sortes : AK-47, fusils mitrailleurs Scorpion, lance-roquettes, que du matériel de pointe – livré par Bogolioubov et revendu à gros prix. Évidemment, pour avoir pu détourner un tel stock, Bogolioubov n'agissait pas pour son propre compte. Il remplissait auprès de Boris Pougou, le ministre de l'Intérieur d'URSS d'alors, exactement les mêmes fonctions qu'Henlen pour Vincent.

— Vous saviez ce qui se passait et vous n'avez rien fait ?

— À ce moment-là, tout le monde se foutait de Bogolioubov et de Pougou. C'était le problème des rouges, pas le nôtre. Henlen, on aurait pu l'avoir, mais à quoi bon ? C'était Vincent le gros gibier, et lui, on ne pouvait pas le coincer. Henlen, il pouvait bien encaisser sa commission et retourner aux États-Unis, tout le monde s'en foutait.

— À qui étaient destinées ces armes ?

— Le monde ne manque pas de conflits. Plusieurs pays d'Afrique, les rebelles du Chiapas au Mexique, l'Irak... Sans compter les organisations criminelles.

— C'est à cause de cette transaction qu'on a emprisonné Bogolioubov ?

— Sûrement. Les Russes n'auraient jamais voulu rendre ces faits publics. Un trafic d'armes massif orchestré par le ministre de l'Intérieur... C'était trop dangereux, ça compromettrait trop de gens. Alors ils ont brodé une histoire de détournement de fonds – fort plausible au demeurant – pour le mettre à l'ombre, le temps que les choses se tassent.

— Mais pourquoi tant de mystère ? Pougou faisait partie des putschistes. À l'échec du coup, il me semble que les résistants, Eltsine en tête, auraient pu tirer profit du dévoilement de ce trafic. Ils auraient pu s'en servir pour condamner encore plus vigoureusement les putschistes.

— Ç'aurait été trop dangereux. Dégommer certains haut gradés de l'armée et du KGB pour complot et insubordination, passe encore. Mais avouer que le ministre de l'Intérieur a trafiqué des armes russes avec l'étranger pour son propre compte, ça non. En arrivant au pouvoir, Eltsine avait besoin de ces institutions. En coupant un peu de bois mort, il a d'ailleurs rapidement affirmé son emprise. D'autre part, les manoeuvres de coulisse pour s'emparer du pouvoir étonnent moins quand elles émanent de types d'un rang aussi élevé que Pougou. Au moins en Russie en tout cas. S'il essaie et rate son coup, ça n'engage que lui. Mais dans ce cas-ci, Boris Pougou a trafiqué des armes pour faire du fric, un point c'est tout. Ça, c'était inacceptable.

— Comment les Russes ont-ils su que Bogolioubov s'était livré à ce trafic ? Lui et Pougou avaient dû prendre leurs précautions, non ?

— Évidemment. Qu'est-ce que Bogolioubov a fait en sortant de prison ?

— Il est venu au Canada.

— Pourquoi ?

— Pour retrouver Vincent.

— Voilà. C'est Vincent qui l'a balancé.

— Comment peux-tu en être certain ?

— Pour effectuer cette transaction, Vincent avait deux assistants : Henlen pour sa connaissance des armes et Domenico Sospiri pour l'aspect financier. Souviens-toi, Vincent ne touche jamais à rien lui-même. Or, surprise, à la conclusion de la transaction, la voiture de Sospiri explose !

— Et Henlen, lui, il n'a pas été embêté ?

— Tu m’as dit toi-même qu’il possédait des éléments accablants contre Vincent. Il le lui aura fait savoir, c’est tout.

— Tu penses que Vincent a balancé Bogolioubov pour faire le vide autour de cette transaction ?

— J’en suis persuadé. Vincent avait le beau jeu. Pougo disparu, Bogolioubov en prison, Sospiri mort et Henlen avec lui, il ne risquait plus rien.

— Et c’est pour ça que Bogolioubov s’est précipité sur Vincent à sa sortie de prison...

— Oui. Bogolioubov aura déduit que Vincent était un des seuls à pouvoir le dénoncer. Tant pis pour Vincent. De toute façon, les intentions de Bogolioubov n’étaient pas plus pures. Ce n’est pas un hasard si Pougo a été le seul putschiste à *se suicider*.

En effet, cela recoupe ce que j’ai conclu à ce sujet.

Il reprend.

— Bogolioubov aura finalement réussi à avoir la peau de Vincent, jeudi soir dernier.

— Ton équipier n’était pas aux trousses de Bogolioubov ? N’aurait-il pas pu l’empêcher ?

— Pourquoi ? Au contraire, en faisant cela, il nous rendait un énorme service. Nous courons derrière Vincent depuis longtemps et jamais nous n’avons réussi à le coincer. Il était futé. Sa mort règle en quelque sorte la question. Et puis elle n’attristera pas grand monde.

— Et si tu m’as donné le dossier de Bogolioubov...

— C’est parce que l’épisode Vincent vient de se terminer. Tu n’as plus besoin de courir de risques. En te mettant sur la piste de Bogolioubov, nous te mettions sur la piste d’un scoop énorme et t’avertissions par le fait même du danger.

— Et mon scoop, une fois publié, neutraliserait Bogolioubov en l’exposant publiquement.

— Neutralisera. Ce scoop nous servira autant que toi. C’est le meilleur moyen de se débarrasser de lui.

— Il y a une chose que je ne comprends pas : pourquoi ne m’as-tu pas donné le dossier de Bogolioubov en main propre ? Pourquoi l’avoir laissé dans ma voiture ?

— Dans les services secrets, nous ne faisons que ce qui est nécessaire. L’information devait te parvenir, un point c’est tout.

— Mais si je t’avais rencontré et que tu m’avais dit ce que tu viens de me dire, tu ne penses pas que ça m’aurait aidé à avancer plus vite ?

— Peut-être, mais je voulais surtout éviter qu’on puisse nous voir ensemble. Une rencontre aurait été utile, mais n’était pas nécessaire.

— Alors, pourquoi continuer à me suivre ?

— Pour t’éviter de faire des bêtises. T’es rien qu’un amateur. Plutôt débrouillard, mais un amateur tout de même. Tu as pris trop de risques pour rien.

Là-dessus, il n’a pas tout à fait tort. Mais il omet un élément important.

— Ça n’a rien à voir avec le coffret ? je lui lance.

— C’est un élément parmi d’autres, réplique-t-il.

— Et cet élément, tu sais ce qu’il contient ?

Il sonde mon regard un bref instant avant de répondre :

— À ce que je sache, ce n’est pas moi qui ai mis la main dessus.

— Justement, on va tirer ça au clair.

Je vais récupérer le sac de sport et reviens le poser par terre devant lui. La fermeture éclair s’ouvre sur les rouleaux de papier hygiénique. Gardonio a l’air à la fois surpris et soulagé. Je poursuis :

— Comme ça, tu sais que moi non plus je ne l’ai pas, ce coffret. Juste au cas où ça t’intéresserait plus que tu ne le laisses croire.

Le temps a filé. Je n’ai plus rien à tirer de Gardonio. S’il connaît la nature précise du coffret de Milan et qu’il ne veut pas me la révéler, il n’en fera rien. Je ne vais quand même pas le torturer dans

un endroit public. Il me fait une drôle d'impression dans sa position accroupie, les mains liées. Il me fixe de ses yeux perçants :

— Tu veux bien m'enlever ça, maintenant ?

— Bien sûr.

Je sais qu'il n'y a rien à redouter de sa part, mais quand même... Je déverrouille la porte des toilettes et la bloque en position ouverte.

— T'as rien à craindre. Dans les SCRS, on n'a même pas le droit de porter d'arme.

— Simple précaution. Tu aurais fait pareil, non ?

Il se contente d'esquisser un léger sourire en tendant ses mains liées. Quelques entailles et il est libre. Je range mon couteau tandis qu'il se masse les poignets.

— Ça fait du bien.

— Tu vas t'en remettre.

Sur ce, je sors des toilettes. Le soleil est au zénith, la chaleur suffocante. Je retire mon veston. Ma chemise est imbibée. Il sort dans mon sillage et m'empoigne par le coude.

— N'oublie pas. Tu as un scoop du tonnerre. Publie et ensuite oublie toute l'affaire. Tu vas te rendre service autant qu'à nous-mêmes.

— Et je ne vous ai jamais rencontré.

Il relâche son étreinte, satisfait.

— C'est ça, tu ne nous as jamais rencontrés.

Je continue de marcher pendant qu'il demeure sur place. Je fais un crochet par la cabine pour remettre la clé des toilettes au préposé. Il me foudroie d'un oeil noir en observant Gardonio dehors. Encore un couple de pédales... semble-t-il penser. Je laisse la clé sur le comptoir et ressors.

Le dossier du siège est brûlant. Comme si je m'adossais contre un fer à repasser. Je lance le moteur et m'engage sur l'autoroute. À la hauteur de Côme, je quitte la voie rapide. Je me sens fatigué. On dirait qu'en s'évacuant la tension m'a vidé. Mes pensées reviennent à Gardonio. Oui, décidément, il m'a donné un bien gros scoop...

Chapitre 14

Je viens de quitter l'autoroute pour une départementale. Au premier carrefour, j'ignore les indications pour Côme et me dirige plutôt vers Cantù, au sud. Ma Fiat Uno n'est pas très puissante, mais elle est légère et maniable. Ne manque plus que ma modeste contribution.

Je roule avec le trafic un moment avant de repérer les conditions idéales. Une longue file de voitures qui s'approche en sens inverse. En la croisant, je ralentis. Ainsi, personne ne pourra me dépasser. Derrière, on doit se resserrer et on ne semble pas du tout apprécier. Les appels de phares et les coups de klaxon fusent de toutes parts.

Je me demande ce qu'en pense Gardonio dans sa Peugeot 405 blanche. Face à nous, la longue procession de voitures tire à sa fin. Quand j'ai croisé la dernière, j'applique un bon coup de frein et accélère brutalement. La manoeuvre produit l'effet escompté. Derrière, ils se retrouvent vraiment pare-chocs contre pare-chocs tandis que je me détache d'eux.

Quand l'écart est assez grand, je donne un bon coup de volant et tire le frein à main. Dans un nuage de fumée et de crissements de pneus, je me retrouve dans l'autre voie, en sens inverse. Le frottement des pneumatiques achève de gruger ma vitesse et, quand je suis presque immobilisé, je dégage le frein à main, engage la première vitesse et libère l'embrayage. Après quelques secondes de patinage intempestif, la voiture retrouve de l'adhérence et accélère tandis que je passe les vitesses à la volée.

Coincé dans la file, Gardonio n'a pu réagir. Cela ne tardera pas, mais d'ici là j'aurai disparu. Au carrefour, il aura un choix à faire : à gauche, vers Seveso, à droite vers Côme ou tout droit vers l'autoroute ?

N'empêche, il a bien fait son travail, ce Gardonio. Un agent des SCRS. On doit bien les entraîner. Sa maîtrise et son sang-froid m'ont stupéfait. Échafauder une telle histoire avec une lame sur la gorge... Sa version des faits, j'aurais pu y croire. Enfin, j'aurais pu m'y confiner, mais j'ai été témoin de l'« enlèvement » de Vincent et je ne doute pas que le Russe soit également responsable de sa mort, pas Bogolioubov. C'est précisément ce fait qui me trouble le plus. Pourquoi n'a-t-il pas parlé du Russe ? de l'enlèvement dans la ruelle ? Et puis, Gardonio pense-t-il que je n'ai pas reconnu en lui mon assaillant ? Après tout, ce serait possible : il faisait noir derrière le Harold's, notre contact n'a duré que quelques secondes, le temps qu'il m'envoie au tapis. Mais, à l'inverse, ne m'a-t-il pas donné toutes les chances de le reconnaître ? Cette façon de m'appeler *petit*, son odeur d'*après-rasage* si caractéristique. Et s'il voulait que je le reconnaisse, alors pourquoi ne pas faire mention de l'enlèvement et de son responsable ? Pourquoi ne pas s'enquérir du coffret ? Il a totalement esquivé le vol de banque. Comme si cela n'avait aucune importance alors que c'est pour cela qu'il me suivait !

Il m'a sauvé la vie et m'a fourni de précieux renseignements, ce sont là des faits indéniables. Mais il m'a également menti en plus de me tabasser dans une ruelle. Son attaque n'était qu'un prétexte : il voulait que je sois témoin de l'enlèvement de Vincent, aussi absurde que cela puisse paraître. Cet épisode n'était pas le fruit d'une coïncidence comme je l'avais d'abord cru. Quant aux motifs qui l'ont poussé à agir de la sorte... À ce moment-là, il ne s'était encore rien passé, je n'étais personne dans cette histoire !

Au carrefour, je prends la direction de Côme, la pédale au plancher. Je m'assure qu'il n'y a personne derrière. Cette région, je la connais bien pour l'avoir souvent parcourue avec Sofia.

Même si j'y avais cru, un autre détail m'aurait empêché de publier sa version des faits telle qu'il me la présentait. Une impression qui vient de se renforcer. Celle, étrange et surréaliste, de faire moi-même partie des événements ! D'en être un acteur au même titre que Bogolioubov, Henlen ou Vincent. C'est un sentiment absurde, mais le coup de fil de Romain à Sofia ne fait rien pour le

diminuer. Me contenter de divulguer la véritable identité de Vincent-Pétroni ne m’a jamais effleuré l’esprit. Le scoop serait retentissant, certes, mais il m’isolerait.

Le panorama du lac de Côme s’ouvre à moi avec le mont Brunate en arrière-plan. Un miracle d’équilibre et de beauté. Je rejoins la vieille *strada* Regina coincée entre les montagnes et le contour ouest du lac. Les villas somptueuses et les jardins luxuriants défilent. D’ordinaire, la splendeur de l’endroit appelle à la rêverie, mais aujourd’hui je n’ai pas d’autre possibilité que de le traverser en flèche, comme un touriste américain.

Pour l’heure, un seul objectif retient toute mon attention. Atteindre au plus vite la frontière suisse, à une centaine de kilomètres. Ma Fiat Uno ne me permet pas de semer une 405 sur l’autoroute, mais sur les routes sinueuses de montagne, je peux me tirer d’affaire. Antoine, Romain et moi avons jadis fait un entraînement en monoplaces qui nous autorise certaines manoeuvres. Derrière, Gardonio n’est peut-être déjà plus dans le coup. Mais s’il a choisi le bon chemin, il n’en tient qu’à moi de ne pas me laisser rattraper.

Cernobbio, site de la légendaire Villa d’Este, Laglio, Argegno, Lenno, la Tremezzina et son enfilade de jardins somptueux jusqu’à Tremezzo. J’ai à peine le loisir d’y jeter un oeil. On doit me prendre pour un fou de les traverser à une telle vitesse.

À Gravedona, près de l’extrémité nord du lac, je me rends compte que la température du moteur a monté. Cela n’annonce rien de bon pour l’ascension du col, mais je dois continuer de foncer. Au carrefour des routes du col de Splügen et du col de la Majola, j’oblique sur la N36 tracée au creux de la vallée de Chiavenna et traverse la ville du même nom à toute allure. À sa sortie, la N36 se cabre. Une route tortueuse, toute en lacets, qui grimpe dans la vallée San Giacomo.

L’ascension me procure des plaisirs tels qu’ils me font presque oublier la Peugeot. Accélération vives, talon pointe, freinages limites, tout y passe. Comme une étape du rallye Monte-Carlo.

À la sortie de Campodolcino, le paysage devient rugueux, la végétation de plus en plus sauvage. Le sommet approche. Le moteur me semble faiblir, des odeurs de cramé entrent dans l’habitacle. L’indicateur de température est maintenant confortablement installé dans le rouge. Vivement le sommet.

Les flans sont maintenant tout à fait nus. Le sol impudique étend sa grisaille tout autour. Quand j’arrive au col de Splügen, un paysage lunaire m’accueille, dominé par la cime neigeuse de la Suretta. Au poste du col, un douanier examine longuement mes papiers avant de m’accorder le privilège sacré de fouler le sol suisse.

Ma voiture apprécie la descente vers la ville de Splügen. Si la température du moteur se régularise, on ne peut en dire autant de celle des freins. Soixante-dix kilomètres de lacets les ont détruits. Au point qu’arrivé à Splügen, je dois les pomper vigoureusement pour espérer ralentir. À la sortie de la ville, j’emprunte une route plus facile et mets le cap sur Zurich.

Je m’arrête à une station-service près de la ville. Ma mécanique et moi avons soif. La traversée des Alpes a mis le réservoir à sec. J’ajoute un plein litre d’huile et, après avoir acheté quelques boissons et un sandwich, je repars subito.

Je m’en suis plutôt bien tiré face à Gardonio. J’ignore le but qu’il poursuit réellement, mais c’est clair qu’il y a plus que sa mission officielle. Je suis persuadé qu’il en sait plus long qu’il ne le dit. Entre autres au sujet du Russe de Montréal. Je n’ai pas voulu lui en parler parce que moi, je n’ai encore rien à son sujet.

Mais tout a commencé avec le meeting de Boston où ce Russe a convoqué Vincent. Sa base, son château fort ? Son apparition à Montréal va dans ce sens. Une petite heure d’avion, un déplacement rapide. Devant la résistance pressentie de Vincent, il n’aura pas hésité à faire un saut. Admettons qu’il habite Boston. Je n’ai quand même pas grand-chose pour le retracer : que sa voix et le souvenir de son visage. Que sais-je d’autre sur lui ? C’est un homme d’origine russe et il doit avoir environ cinquante-

cinq, soixante ans. C'est tout. Réfugié politique ? Peut-être. Il ne serait pas le seul de sa génération. De toute évidence, c'est un homme puissant. Propre ou pas ? J'ai bien envisagé qu'il puisse être lié au crime organisé, mais je n'y crois plus. Vincent l'a pris de haut et lui connaissait les mœurs du milieu. Il n'aurait pas agi de la sorte envers le Russe si ce dernier avait été un pégreux classique. Non, je suis convaincu que le Russe fraye dans des eaux propres. Peut-être troubles – après tout, il a commandé l'exécution de Vincent ! – mais généralement propres. En attendant, pas moyen de savoir lesquelles.

Je reviens en territoire français au poste de Bâle. Paris n'est qu'à quelques heures. Pour me détendre, j'allume la radio et parcours la bande FM. Beaucoup de bruit sur les ondes, mais je finis par trouver du Mahler. La symphonie numéro un. Toute en nuances, tragique, implacable et lumineuse. Le soleil couchant s'y accorde pour évoquer un paysage de fin du monde. J'écoute avec attention tandis que la nuit s'installe en Champagne. Elle a repris tous ses droits quand la symphonie de Mahler s'éteint dans une ultime gerbe d'étincelles. Les ondes demeurent suspendues quelques instants. J'en profite pour ouvrir la fenêtre et m'imprégner de la fraîcheur nocturne.

Il ne m'a pas suivi. Je suis maintenant tout à fait libre. L'air s'engouffre par bourrasques dans l'habitable et trouble la quiétude de ma petite Fiat. Trop violent après l'équilibre subtil de Mahler. Je referme la fenêtre. Dans l'intervalle, la radio a surmonté son mutisme passager. « ... vous offrir en cadeau le célèbre opus 67 de Prokofiev », dit l'annonceur.

À la seule évocation de cette oeuvre, j'éprouve un sentiment trouble. Un pan de ma mémoire s'ouvre soudain. Cette musique si familière, ce narrateur... Qui parle d'un oiseau, d'un canard et d'un chat. Un frisson me parcourt. Je me rappelle tout un univers. Suivront un loup, des chasseurs, un grand-père et un garçon. *Pierre et le Loup*. L'enregistrement mythique joue là, en pleine nuit, à la radio ! Je ne l'avais pas entendu depuis des lunes. L'esprit en ébullition, je plonge dans les profondeurs de mon enfance...

Le grand disque vinyle 33-tours que j'écoutais rarement, avec respect. Tellement fascinant, mais pour lequel le prix à payer était si lourd. La terreur qui régnait dans la tête de l'enfant à chaque mesure de ce chef-d'oeuvre est là, rappelée par la voix suave de Gérard Philippe. Une voix destinée à apaiser la tension de cette musique par moments si angoissante. C'était devenu une épreuve avec mes petits amis. Qui arrêterait le premier le tourne-disque, les nerfs à vif, incapable de supporter cette épreuve. Celui-là serait la cible de nos railleries, mais aussi le destinataire de notre gratitude secrète. Enfants, nous étions terrorisés par ce conte symphonique. Derrière cette musique, il nous semblait entendre les douces prières d'un homme qui, en réalité, voulait nous tuer. Je revois mon petit tourne-disque, avec son large bras en plastique sur son petit meuble de fer. Tous mes disques sagement rangés dessous. Et puis ce jour de mes six ans. Le salon inondé de soleil, mais les vitres, elles, glacées. Une implacable journée de février. En attendant, je m'étais amusé à faire des ronds de buée que je striais avec mes doigts en autant d'esquisses indéchiffrables. Quand il était arrivé, sa grosse auto noire m'était apparue comme explosée, éclatée. Déformée par la buée et la glace se chevauchant sur la vitre claire, composant un étrange kaléidoscope. Sa voiture m'avait ébloui : elle s'était assise comme une vache quand il en était sorti. Une Citroën, m'avait dit mon père, elles sont comme ça. Du coup, j'avais éprouvé pour le propriétaire d'une telle voiture, capable de s'asseoir et de se lever, une fascination incroyable. Son arrivée avait marqué le début des réjouissances. Les chapeaux, les ballons, les cadeaux. Parmi lesquels ce disque, à l'origine de tant de joies et de terreurs. Ce monument, offert par cet étrange ami de mon père aux yeux perçants, à la voix glacée et harmonieuse mais travaillée. D'une souplesse construite.

Tout est là à nouveau. Cet homme, je revois son visage, plus jeune certes. Quant à sa voix, elle est demeurée la même. Ample et autoritaire, capable d'une grande douceur : « C'est un conte de mon pays sur un petit garçon et un loup. Un petit garçon intelligent et astucieux. Je crois qu'il te plaira... » Je revois le visage de mon père, jeune lui aussi. « C'est un joli cadeau ! Dis merci à monsieur... » Son

affection et sa bienveillance étaient tangibles. J'étais si heureux, tout à fait comblé. Le salon était illuminé et, en arrière-plan, tout ce soleil glissait sur la neige pour assassiner les rétines. Il m'aveugle à mon tour et le voile s'évapore...

J'ai devant les yeux une nuit d'encre et, dans la tête, une question qui luit, froide et menaçante comme l'oeil d'un loup : comment ce Russe peut-il figurer à la fois dans ces tendres souvenirs et dans l'affaire de la disparition de Jean-Louis Vincent ?

Chapitre 15

Tout autour, le paysage s'est accéléré. Une furie dense de bâtiments sombres qui annonce la ville. À vingt-deux heures, je fais mon entrée dans Paris par la porte de Bercy. Épuisé, je mets le cap sur le petit hôtel d'Albret, dans le cinquième.

Son nom... Pas moyen de me souvenir de son nom. J'ai encore du mal à y croire, mais maintenant je m'explique cette curieuse impression ressentie en le voyant dans le paddock, à Montréal. Ce sentiment de reconnaître en lui quelque chose. Sans cette diffusion à la radio, son souvenir serait sans doute demeuré enfoui dans ma mémoire. Si je m'en étais souvenu d'emblée, comme tout aurait pu être différent...

Durant mon enfance, nous recevions souvent des invités à la maison. Antoine siégeait au conseil de nombreux organismes et, quand ses collaborateurs étrangers venaient à Montréal, il se faisait un plaisir de les inviter à manger. Mes souvenirs abondent de discussions animées, se prolongeant souvent tard dans la nuit, où les langues s'enchevêtraient dans un espéranto approximatif et enthousiaste. Loin de m'écarter, mon père souhaitait ma présence. Il estimait qu'on ne pouvait que s'enrichir au contact de ces personnalités souvent colorées, même si je ne comprenais pas grand-chose à ce qu'ils disaient.

Le Russe qui m'a offert l'enregistrement de *Pierre et le Loup* pour mes six ans devait collaborer avec mon père dans une entreprise quelconque. Probablement pas un collaborateur régulier puisque je n'en ai aucun autre souvenir. Mais quels qu'aient été leurs liens, un fait demeure : ce rapprochement me gêne. J'ai du mal à réconcilier le souvenir de cet homme avec le portrait que j'en ai maintenant. Celui de l'homme qui a fait assassiner Jean-Louis Vincent.

Je fouille mes poches à la recherche de quelques francs et descends acheter une télécarte au bistro d'en bas. Dans une cabine téléphonique, à l'écart du bruit de la rue, j'enfonce la carte et compose le numéro du journal. Il est vingt-trois heures, dix-sept heures à Montréal. La sonnerie met une éternité à se faire entendre et s'interrompt aussitôt.

— Patrick Savaria !

— Salut Pat, c'est Charles !

— Charles ! Qu'est-ce que tu fous ? Où est-ce que t'es ?

— Je suis à Paris.

— Paris ? Enfant de pute ! Tu sais que je dois me taper les séances du conseil à ta place ? Ça fait une semaine que t'es parti, mais on dirait que ça fait un an. J'en peux plus de leurs échanges débiles de conseillers municipaux attardés. On dirait un sketch des Monthy Python, sauf que personne ne rit !

Patrick couvre les sports et tient la chronique des arts et spectacles à l'hebdo. Avant que j'arrive, il occupait mon poste. Pas besoin de dire qu'il m'a accueilli à bras ouverts.

— Désolé, vieux, je n'ai pas le choix. Je t'expliquerai plus tard. En attendant, j'ai besoin que tu me rendes un service.

— Ah, mon Charles, le vieux, il t'a vraiment dans l'nez ! Si tu reviens pas bientôt, je pense qu'il va te sacrer dehors.

— Je sais pas quand je vais revenir.

— T'inquiète pas, je vais te couvrir. J'ai pas intérêt à ce qu'il te vire. Qu'est-ce que tu veux que je fasse pour toi ?

— T'as encore ton site Web ?

— Oui, oui.

— Alors voilà ce que tu vas faire...

Je lui explique que j'ai besoin de récupérer des photos. Celles de mon sixième anniversaire auquel

le Russe avait été invité par Antoine. Pas tant pour les voir moi-même – ce qui n’est quand même pas sans intérêt – que pour les montrer à quelqu’un d’autre qui pourrait m’aider à l’identifier. Suffit que Patrick mette la main sur mon album, numérise les photos et les copie sur son site Web personnel pour que je puisse y accéder et les montrer à n’importe qui.

— Tu n’as qu’à te présenter chez le concierge. Je vais l’appeler pour lui demander de t’ouvrir.

— OK. Donne-moi une couple d’heures et c’est fait.

— Merci, Pat, t’es un frère. Je te revaudrai ça.

— Reviens, ça sera bien assez, dit-il avant de raccrocher.

J’appelle ensuite mon concierge pour le prévenir de la visite de Patrick et me mets à la recherche d’un café Internet. Quand j’ai trouvé, j’en note l’adresse et retourne à mon hôtel pour la nuit.

*

Patrick a bien fait son travail. Devant moi, sur l’écran cathodique, défilent les photos surannées de mon sixième anniversaire de naissance. Parmi les cheveux longs, favoris broussailleux et vêtements bigarrés, un homme se détache – le Russe. Comme dans le paddock, où ses vêtements lourds et austères le démarquaient des autres, il arbore une mise élégante totalement à l’écart de la mode du jour. Le genre d’homme à s’en faire un point d’honneur, j’imagine. À l’époque, il avait déjà les cheveux grisonnants, mais pas de rides.

J’accroche un employé du café.

— On peut imprimer ?

— Oui, mais si vous voulez en couleurs, c’est plus cher.

— Pas de problème.

J’envoie la douzaine de photos à l’imprimante et règle l’addition. Armé de mes clichés, je retourne à l’hôtel.

*

— Roebuck Bull Moskva !

— Je voudrais parler à Pierre Kohl, s’il vous plaît.

— De la part de qui ?

— Charles Maynard.

— Un moment, je vous prie.

Pierre est bien implanté et connaît tout le monde dans le milieu. Peut-être pourra-t-il m’aider ? De toute façon, je devais le rappeler. Je ne l’ai toujours pas fait depuis son appel du week-end du Grand Prix.

— Bonjour, Charles, comment vas-tu ?

— Très bien. Et toi ?

— Pas mal. J’avais peur que tu sois encore disparu. Tu as eu mon message ?

— Désolé, je n’ai pas pu te rappeler avant. Ça roule à Moscou ?

— L’enfer ! Je ne quitte quasiment plus le bureau.

— Qu’est-ce qui se passe ?

— Y a de la tempête dans l’air. Les marchés monétaires sont agités. On fait des tonnes de transactions pour essayer d’isoler un peu les risques de nos clients, mais le dollar US nous en met plein la gueule. Le rouble a du mal à résister.

— Je ne savais pas que tu étais actif sur le marché des changes.

— De plus en plus, mais seulement pour des opérations défensives. On utilise des produits dérivés

pour essayer de protéger les intérêts de nos clients étrangers.

— Faites-vous un peu de spéculation ?

— Non, je laisse ça à d'autres. À ce jeu, tu peux gagner gros, mais tu peux aussi tout perdre en un rien de temps. Il y en a qui doivent carbruer aux speeds ! Certaines banques d'affaires jouent très, très gros. L'instabilité est sans précédent. Et puis, avec le gouvernement russe qui n'est même pas foutu de présenter des budgets raisonnables, ça ne fait qu'empirer. L'inflation galope et menace à tout moment d'exploser, comme au Brésil. Ils sont très en retard, ils n'arrêtent pas de s'enfoncer avec leurs demi-mesures et leurs compromis. Sans les sommes d'aide massives consenties par le Fonds monétaire international, ce serait vraiment la catastrophe.

— Mais le FMI, lui, va peut-être finir par se tanner si la situation n'évolue pas.

— Forcément. Mais ont-ils vraiment le choix de ne pas les aider ? Les enjeux sont énormes. La Russie a du mal à émerger du communisme, mais elle en émerge tout de même. Si la communauté internationale ne l'aide pas, quelle sera l'alternative ?

— Écoute, Pierre, j'aurais besoin de tes lumières. C'est au sujet d'un ancien collaborateur d'Antoine.

— Ah ! Et qu'est-ce que tu veux savoir ?

Sa voix s'est assombrie. La disparition de mon père l'a lui aussi beaucoup affecté. Antoine était son mentor.

— Je voudrais que tu m'aides à l'identifier. J'ai des photos. Tu as accès à Internet ?

— Bien sûr.

— Alors va voir l'adresse suivante : « www.ceded.net/~psavaria ».

— Attends un peu...

Je l'entends taper sur son clavier.

— Voilà, j'y suis.

— Clique sur le lien « Autres ».

— Dis, ça ne date pas d'hier, ces photos !

Je consulte mes reproductions imprimées.

— Elles ont été prises à mon sixième anniversaire. Regarde la troisième à partir du haut. Le type en complet trois pièces à côté de moi, ça te dit quelque chose ? Il a maintenant les cheveux gris et quelques rides de plus.

— Attends un peu. Celui qui te tient par l'épaule ?

— Oui.

— Oui, je le reconnais. C'est Anatoli Sverstiouk. Il n'a pas beaucoup changé depuis cette photo.

— Anatoli Sverstiouk ?

— C'est un cambiste. Une grosse pointure. Je ne savais pas qu'Antoine le connaissait.

— Qu'est-ce que tu sais de lui ?

— Pourquoi tu t'y intéresses ?

— Ce serait trop long à expliquer. Disons seulement que je suis sur une piste.

— Une piste ? Quel genre de piste ?

— Fais-moi confiance, Pierre. Je ne peux pas t'en parler tout de suite.

— Bon. Eh bien, c'est un homme très brillant, une espèce de légende dans le milieu. Un type parti de rien.

Et Pierre commence à me raconter son histoire. Sverstiouk est né en URSS au début des années trente. Un peu plus vieux que je pensais, donc. Comme des millions d'autres, ses parents sont victimes de la répression. La Grande Terreur, instaurée par les procès staliniens de 1936 à 1938, va pour la première fois faire couler du sang bolchevik. Et Staline y prendra goût. Le père de Sverstiouk était un théoricien marxiste assez important pour travailler, aux côtés de Nikolai Boukharine, à l'élaboration

de la constitution égalitaire de 1936. Cette constitution qui s'attirera les éloges dithyrambiques d'Aragon, de Malraux et de Romain Rolland déclare les « élus » soviétiques inviolables. Pourtant, ils commencent rapidement à disparaître à la mesure de la menace qu'ils représentent pour le pouvoir de Staline. Ainsi, les parents de Sverstiouk sont exécutés à la fin des années trente et le petit Anatoli est pris en charge par des parents de Moscou. Étudiant brillant mais révolté, il ne termine pas ses études de génie, il préfère fréquenter les milieux d'opposition où il contribue à la propagation des *samizdat*, les ouvrages clandestins interdits par le régime. Brefs espoirs, sous Khrouchtchev, le régime se déstalinise. Celui qu'on appelle « Papa maïs », en raison de sa manie de faire semer du maïs un peu partout – comme Castro le fera plus tard avec ses fraises à Cuba –, prône une certaine détente qui, du reste, ne l'empêchera pas d'envoyer ses chars à Budapest et de faire construire le mur de Berlin. En 1961, le jeune Sverstiouk en a assez : il passe à l'Ouest, au prix d'un voyage épique. Depuis Moscou, il gagne la Volga où il s'introduit clandestinement sur un bateau qui vogue jusqu'à la mer Noire. Débarquant à Istanbul pour un transfert, clandestin toujours, sur un autre bateau, il gagne l'Afrique du Nord où il monte à bord d'un cargo tunisien qui le déposera à Marseille. Après plusieurs semaines de pérégrinations, il arrive finalement à Paris, en très mauvais état. Il y passe près d'un an à se refaire une santé dans l'ombre. Par la suite, il gagne les États-Unis où il obtient le statut de réfugié politique à New York en 1962. Suivront quelques années difficiles. Arrivé sans un sou en poche, il accumule les petits boulots pour se payer des études. À force de travail et de sacrifices, il obtient un diplôme en finance et fait son entrée dans une grande maison de courtage de Wall Street. Son ascension sera météorique. Audacieux, compétent, il manoeuvre habilement et se constitue une importante clientèle avant de se retrouver à la tête du bureau de Boston de sa firme. En quelques années, il assoit sa réputation et finit par fonder sa propre société, la Boston Securities. Ce sera un immense succès. Aux activités initiales de courtage en actions et titres de dettes, la Boston Securities ajoute la recherche de financement, les transactions sur devises et le conseil en gestion. Sverstiouk est devenu une référence, spécialement sur le marché des changes. Consultant au FMI, conseiller spécial à la Federal Reserve, membre de plusieurs conseils d'administration, ses avis sont écoutés et recherchés. Durant les années soixante-dix, Sverstiouk crée une banque d'affaires, la Boston Business Bank, qui connaîtra elle aussi une croissance et une prospérité exceptionnelles. Les sociétés de Sverstiouk sont basées à Boston où il possède un luxueux appartement dans Beacon Hill. Il se tient à l'écart des circuits mondains, car il préfère consacrer ses moments libres à la peinture. Au début des années quatre-vingt-dix, il aide à fonder la première banque d'affaires de Moscou, la Moskva Kapital, détenue à égalité par Sverstiouk et un groupe de jeunes hommes d'affaires moscovites. Sa banque participe au développement du marché boursier embryonnaire de Moscou, effectue des transactions de capital privées et de la recherche de financement en plus de traiter sur le marché des devises. La Moskva Kapital devient rapidement une banque d'affaires complète, un modèle pour le développement de la nouvelle économie russe.

— Tu as une idée de ce qu'il pouvait faire avec Antoine ?

— Non, pas du tout. Il ne m'a jamais dit qu'il le connaissait. Mais, tu sais, Antoine travaillait avec tellement de gens...

Je jette un coup d'oeil sur l'afficheur du téléphone. Il clignote. Les crédits de ma télécarte sont presque tous épuisés. Paris-Moscou, ça coûte cher la minute.

— Écoute, Pierre, je vais devoir te laisser, je n'ai presque plus de crédits.

— Où es-tu ?

— À Paris, dans une cabine téléphonique.

— Paris ! Mais qu'est-ce que tu fais là ?

— Je t'expliquerai plus tard, ai-je à peine le temps de répondre.

La communication est rompue.

Depuis l'apparition furtive qu'il a été tout au début à Montréal, le Russe s'est enfin incarné. Anatoli Sverstiouk. Un homme vivant doté d'un passé, témoin par surcroît d'un épisode de mon intimité d'enfant. Un génie de la finance effacé, discret. Toutes les apparences de l'honnête homme parvenu au sommet à partir de rien, si ce n'est son talent et sa détermination. La même image qu'a dû avoir de lui Jean-Louis Vincent. Ce qui pourrait expliquer qu'il l'ait pris de haut : ils n'étaient pas du même milieu. Pourtant, Sverstiouk a bien eu sa peau. Il sait donc comment cacher son jeu.

Après ma conversation avec Pierre, je suis allé marcher dans les rues de la ville. Sans m'en rendre compte, l'esprit absorbé par mes réflexions, j'ai dérivé jusqu'au parvis de Notre-Dame sur l'île de la Cité. Le contact avec la nuée de touristes bourdonnant comme des insectes nuisibles m'a fait sortir de ma bulle. Malgré l'heure tardive, ils sont encore nombreux, caméra à la main, à se filmer les uns les autres et à s'envoyer la main comme si leur survie en dépendait. Un couple de jeunes Japonais simule même une entrevue télé en bonne et due forme, avec le micro et tout. Tiens, tiens...

Combien de gens, comme moi, savent que sous sa brillante façade se cache un autre Anatoli Sverstiouk ? Mon père, lui, le savait-il ? Cela m'embête. J'ignore ce qui peut faire de Sverstiouk autre chose qu'un simple financier, mais, alors que je regarde ces Japonais s'interroger entre eux, une idée me vient à l'esprit, toute simple. Pourquoi ne pas lui demander ?

Chapitre 16

Cette fois-ci, j'ai pris soin d'acheter plusieurs télécartes. Mon entretien avec Anatoli Sverstiouk pourrait être long. Il m'a fallu plusieurs essais et toute la soirée pour réussir à le joindre. Monsieur Sverstiouk est un homme occupé. Heureusement, le décalage horaire joue en ma faveur. Je suis en attente sur la ligne.

Un ivrogne s'approche en titubant de la cabine téléphonique. Il dépose sa bouteille par terre, s'appuie contre la paroi de verre et entreprend de baisser la fermeture éclair de son pantalon. Je cogne sur la vitre.

— Va te répandre ailleurs !

Il sursaute, comme s'il ne m'avait pas vu, et me tend le doigt. Je lui montre mon poing. Il se retourne et s'en va. On me revient en direct de Boston.

— Ne quittez pas, je vous passe monsieur Sverstiouk.

Un bref silence suit, tout de suite interrompu.

— Anatoli Sverstiouk. Que puis-je faire pour vous, monsieur Holmes ?

C'est bien lui. D'étrangère qu'elle était à Montréal, sa voix m'est redevenue familière. Lui, par contre, écoute celle d'un inconnu. Charles Holmes, journaliste pigiste spécialisé en économie internationale.

— Je vous remercie de bien vouloir m'accorder cet entretien.

— Je vous en prie, fait-il sur le ton légèrement agacé d'un homme qui aime aller droit au but.

— Je prépare un papier sur l'instabilité actuelle des marchés financiers, plus particulièrement des marchés monétaires. Comme vous êtes une référence en la matière, j'aimerais recueillir vos opinions.

— Très bien, que voulez-vous savoir ?

Pour ne pas trahir mes véritables intentions, je commence avec des questions on ne peut plus convenues. Sverstiouk, d'abord froid et distant, s'anime avec la progression de notre entretien. Visiblement, il en connaît un bout sur le sujet et se plaît à en discuter. Il se démarque du traditionnel businessman américain : il m'appelle monsieur Holmes, pas Charles, et ne fait pas comme si nous nous connaissions depuis toujours. J'aurais eu assez de matière pour écrire un très bon article, mais là n'était pas l'idée. C'est le temps d'aller à la pêche.

— Vous dites que les politiques de développement de la Banque mondiale et du Fonds monétaire international recèlent un biais de nature à déstabiliser les marchés financiers. N'est-ce pourtant pas l'objectif inverse qui est recherché ?

— Absolument. Dans des circonstances normales, ces deux institutions remplissent très bien leur rôle. Mais en situation de crise grave, ces organismes ont la fâcheuse habitude de n'intervenir qu'après coup. Alors que, dans bien des cas, des actions énergiques à un stade précoce seraient suffisantes. Tout est question de rapports de force. Ces institutions sont des clubs dirigés par les pays les plus puissants. Ils ne se soucient peut-être pas assez des pays aux ressources limitées. On aide d'abord parce que c'est dans son propre intérêt.

— L'amour de l'humanité est une abstraction à travers laquelle on n'aime guère que soi...

— Dostoïevski, *l'Idiot*. Une oeuvre remarquable. Vous avez des lettres, monsieur Holmes. C'est plutôt rare dans le domaine où nous évoluons. Effectivement, ça résume assez bien l'attitude de ces institutions.

— Parlant de Dostoïevski, je m'en voudrais de ne pas évoquer la situation russe. Vous-même êtes d'origine russe, n'est-ce pas ?

— En effet. Vous savez, la Russie est dans un bien triste état. Toutes ces années de totalitarisme ont brisé l'élan de la population. Quand on a levé le voile qui les séparait du monde, plusieurs sont

restés sur place, impuissants, figés. En fait, ceux qui en ont le plus profité jusqu'à maintenant sont ceux qui profitaient déjà du communisme. Les trafiquants et les apparatchiks. La seule différence, c'est qu'ils sont encore plus riches et que la population, elle, est encore plus pauvre.

— Votre constat est bien sombre. Pourtant, vous-même avez investi en Russie.

— La lucidité n'exclut pas l'espoir. Vous semblez apprécier les bons mots... Vivre est comme aimer : toute raison est contre, et tout instinct robuste est pour.

— De qui est-ce ?

— Samuel Butler. Mais pour en revenir à la Russie, il est évident que mon investissement dans Moskva Kapital n'est pas simplement d'ordre rationnel. Avec la prolifération des mafias, la corruption de l'appareil public et l'instabilité monétaire, nous pourrions faire plus d'argent ailleurs en nous faisant beaucoup moins de souci. Avant toute autre chose, Moskva Kapital est un acte de foi. Les choses peuvent changer.

Anatoli Sverstiouk est agréable à écouter. Logique, doté d'une voix ample et modulée, il communique très efficacement ses idées. J'ai de plus en plus de mal à concilier cette façade avec le visage plus sombre que je lui connais.

— Quel est selon vous l'obstacle le plus sérieux au développement de la Russie ?

— La division. Une tare qui afflige la Russie depuis des siècles. Il y a toujours eu beaucoup de remue-ménage dans les arcanes du pouvoir, mais il y en a maintenant plus que jamais. Le Parlement et le gouvernement sont aux antipodes. Leurs manœuvres de sape et leurs complots ne font qu'une victime : le peuple russe. En plus, toutes ces petites guerres minent la confiance de la communauté internationale envers l'avenir du pays.

— Souhaiteriez-vous que la présidence soit renforcée, puisque le Parlement est si farouchement opposé aux réformes ?

— Surtout pas. Eltsine détient déjà suffisamment de pouvoir. Peut-être même trop. Ce qui manque, c'est un véritable consensus. D'un côté, les gens expriment leur confiance en Eltsine et, de l'autre, ils élisent un Parlement conservateur. Comme dualité, il y a difficilement plus éclaté.

— Quel est le plus grand défi à relever dans le cadre de vos opérations à Moscou ?

— Je ne suis pas très impliqué dans les opérations courantes, mais j'y vais assez fréquemment. Justement, je m'apprête à y passer une semaine. Une importante conférence économique aura lieu à Moscou et plusieurs investisseurs potentiels y seront. Mes interventions vont dans ce sens : définir les grandes orientations de Moskva Kapital. Cependant, je dois vous avouer que la faiblesse du rouble complique beaucoup les choses. Il est difficile d'agir en fonction du long terme quand les échanges sont basés sur une devise qui souffre d'anémie chronique. La Russie a besoin d'un rouble stable, à défaut d'être fort. C'est même essentiel au maintien du pouvoir de la présidence.

— Paradoxalement, c'est le Parlement qui détient l'autorité sur la banque centrale, pas le président. C'est dire que les conservateurs, en fin de compte, contrôlent la politique monétaire de la Russie. N'est-ce pas malsain ?

— Oui, tout à fait. Mais, vous savez, la Russie n'en est pas à une contradiction près... Et puis, dans les faits, Eltsine exerce tout de même un contrôle assez satisfaisant sur la Banque de Russie. Pas aussi direct qu'il le voudrait, mais on ne peut tout avoir, n'est-ce pas ?

Je le sens mûr pour passer à autre chose.

— Selon vous, quelle place occupera l'Europe sur l'échiquier mondial ? L'union monétaire est une chose, mais la scène financière semble perpétuellement secouée par des scandales. Mafias et pouvoir public en Italie, corruption en France... Tenez, il y a quelques jours à peine, le grand financier français Jean-Louis Vincent, pourtant un symbole éclatant de réussite, qu'on retrouve assassiné...

Je crois détecter une très légère hésitation. Une allusion aussi directe... Mais il se raplombe rapidement. Un hasard, que cette question lui soit posée.

— Vous savez, les scandales et la corruption sont regrettables, mais n’entravent pas tellement le bon fonctionnement de tout l’appareil. De toute façon, là où il y a une auge, on trouve des cochons. C’est partout pareil. Quant à monsieur Vincent, il semble bien que nous ayons eu affaire à un flambeur. Si j’en juge par la tempête médiatique, les fondements de sa fortune n’étaient peut-être pas aussi solides qu’il y paraissait.

— Le connaissiez-vous personnellement ? Vous exerciez dans des domaines connexes, n’est-ce pas ?

— Je l’avais déjà rencontré à quelques reprises. Dans des événements officiels, des cocktails. On y voit tellement de gens. Mes sociétés n’ont jamais fait affaire avec les siennes. Nos philosophies corporatives ne sont pas très compatibles.

— Effectivement, on imagine mal la Boston Securities derrière une écurie de F1...

— Si vous désirez obtenir des informations sur Jean-Louis Vincent, il existe sûrement de meilleures sources que moi.

— Bien sûr. Je vous demandais ça en passant. C’était un personnage fascinant, non ? De toute façon, j’ai déjà une très bonne source. Peter Miller, un de mes amis, client de la Banque de Lombardie à Milan. Peut-être le connaissez-vous ?

Cette fois-ci, il réagit. Il fait une pause de plusieurs secondes et prend une grande inspiration avant de répondre :

— Eh bien, adressez-vous donc à lui, *monsieur Holmes*.

Il vient de comprendre que j’en sais beaucoup sur lui, mais qu’il ne sait rien de moi. Sauf le nom que je lui ai donné. Inversion des rôles. C’est maintenant à son tour de me mesurer. En homme coriace et plein de ressources qu’il est, il ne se démonte pas et prend l’initiative avec le plus grand calme.

— Vous semblez éprouver pour l’Europe et ses gens un intérêt marqué. Intérêt que je partage. Peut-être détenez-vous certaines informations qui me seraient utiles ?

— Peut-être.

— Les conseils d’un homme avisé méritent d’être considérés à leur juste valeur, pour peu qu’ils soient donnés avec confiance.

— C’est tout à votre honneur de penser ainsi, mais pour bien conseiller, il faut d’abord bien connaître.

— Vous comprendrez que des impératifs puissent empêcher un homme, autrement bien disposé, de s’ouvrir de certaines choses.

— Dommage. Nous aurions pu établir une relation privilégiée sous le sceau de la confiance ; pour tout dire, à l’inverse des liens qui semblaient vous unir à Jean-Louis Vincent. Vous vous souvenez, dans la ruelle, à Montréal ?

Il demeure silencieux. Il ne se doutait certes pas qu’il y avait eu un témoin à cet épisode. Il attribue probablement ma connaissance des événements à des procédures délibérées plutôt qu’à un hasard, donc il doit m’estimer plus redoutable que je ne le suis en réalité. Je poursuis, profitant de mon avantage.

— Rien ne me ferait plus plaisir que de vous savoir étranger au sort de Jean-Louis Vincent. Mais ne dit-on pas que les beaux esprits se rencontrent ? Ce serait rassurant, parce que, dans l’état actuel des choses, j’ai tendance à assimiler votre position à la sienne. Avec ce que cela comporte de fâcheux pour les convenances...

Pour la première fois, il paraît vraiment ébranlé. Il répond sèchement :

— Vous et moi devrions nous rencontrer, monsieur Holmes.

— Je savais bien que vous reconnaîtriez l’importance d’établir avec moi des liens privilégiés.

— Les informations que vous détenez méritent qu’on s’y attarde. Pourquoi ne venez-vous pas me rencontrer, à mon retour de...

Je l'interromps.

— Cette rencontre, je me réserve le privilège d'en fixer la date et l'endroit. Pour l'instant, votre accord me suffit. Je ne vous en demande pas plus, sinon d'être prêt à toute éventualité.

— Je vous conseille de faire attention où vous mettez les pieds. Le monde est aujourd'hui bien turbulent, *monsieur Holmes*.

— Ce fut un plaisir, monsieur Sverstiouk. À bientôt.

Je laisse échapper un grand soupir en raccrochant. Le match a été serré, mais je le tiens. Sans rien savoir de ce qu'il prépare, je le garde sur le bout de sa chaise. Évidemment, il n'allait pas me dire ce qu'il mijote, mais j'ai entendu l'aveu indirect de son implication dans l'affaire. Il est bien derrière l'assassinat de Vincent et le vol du coffret de Milan.

Surtout, pas question de le rencontrer. Enfin, pas tout de suite. On peut se débarrasser de n'importe qui. Une voix au téléphone, c'est plus difficile.

Je sors de la cabine en déployant mon parapluie. Les rues luisent sous une pluie noire. Elles sont désertes et ce n'est pas sans raison. Je cours me réfugier dans le bistro le plus proche.

Un vrai sauna. L'endroit, bondé, baigne dans une chaleur humide aux accents nauséabonds. Je dois batailler ferme pour me frayer un passage jusqu'au zinc. Je retire mes lunettes pour les essuyer. Quand je les remets, j'ai devant les yeux une jolie donzelle en combinaison de lycra jaune Ricard qui émerge de l'eau surmontée du slogan « D'anis et d'eau fraîche ». Non merci, j'ai eu plus que ma part d'eau.

— Cutty Sark sur glace. Double.

En quelques gorgées, je m'assimile entièrement à l'endroit. Une arachide, une petite gorgée, un long regard sur l'assistance, et on remet ça. Le garçon lui aussi s'habitue à ma présence. Bientôt, je n'ai qu'à remuer le petit doigt pour qu'il se pointe avec la bouteille de scotch.

Anatoli Sverstiouk trame quelque chose, mais quoi ? Pour l'heure, mon ennemi – puisque j'en suis venu à le considérer comme tel – a une voix et un visage, un passé et un présent. Découvrir ce que sera son avenir m'oblige à aller y voir de plus près. Une démarche naturelle : depuis quelque temps, nous avons emprunté la même route en plus de partager un fragment lointain de notre passé. Sverstiouk, Bogolioubov, ce putsch avorté, même mon père et ses affaires. Cette mouvance évolue naturellement vers Moscou. *Je vous conseille de faire attention où vous mettez les pieds. Le monde est aujourd'hui bien turbulent, monsieur Holmes*. Comme s'il me mettait en garde du fait qu'à Moscou il bénéficierait de l'avantage du terrain.

— Eh ! garçon, dis-je en secouant mon verre.

Au passage, je fais tomber quelques glaçons sur le comptoir. Le type met du temps à se pointer.

— Vous ne pensez pas que vous en avez eu assez ?

— Je suis pas une demoiselle. Allez...

Il m'en verse un dernier à reculons. Un simple, que je vide d'un trait avant de reposer le verre sur le comptoir avec un claquement sec et de m'éloigner.

Dès que je mets le nez dehors, surprise, je m'écroule. À genoux, j'esquisse quelques tentatives pour me relever, mais n'y parviens pas. Ça tourne, ça tangué. Foutu scotch. Je ne m'en suis pas assez méfié. Cela me servira de leçon. Ou de pratique. La pensée me fait sourire. Là où je vais, on ne crache pas sur un petit verre ou deux. Mais on préfère la vodka. Avec elle, la gueule de bois est moins intense qu'avec le scotch. Avoir su... La nuit est froide. La pluie ne cesse de tomber sur ma tête. L'eau coule le long de ma nuque et s'insinue sous mes vêtements de sorte que, bientôt, je suis trempé jusqu'aux os.

Chapitre 17

À peine débarqué sur le tarmac de Cheremetievo-2, je tombe sur un panneau-réclame.

TEXAS BOB'S
Tex-Mex & Red-Hot Chili
115, Novyj Arbat 266-10-07

Mon premier contact avec Moscou est loin d'être celui que j'avais imaginé.

L'aéroport moderne est un endroit qu'il fait bon fuir. C'est plus fort que moi, je ne peux m'empêcher de voir dans les voyageurs en attente autant de cadavres en puissance. Conviés à un massacre imminent, ils réussissent pourtant à s'intéresser à leurs magazines et à passer le temps comme si de rien n'était. Avant de sombrer plus avant dans l'anxiété, je récupère mes bagages et prends un billet pour le premier autobus qui va au centre-ville. Pierre m'a vivement déconseillé le taxi. Avec la crise, beaucoup de *taksisty* amènent leurs « clients » dans des endroits discrets pour arrondir leurs fins de mois.

Après un trajet interminable, j'arrive enfin à mon hôtel près de la place Rouge. Le Rossia, un gigantesque hangar de cinq mille chambres du plus pur style soviétique. Gris, moche, oppressant. Ma chambre, elle, est minuscule, avec un lit dur et étroit et une chaise branlante au vernis fatigué. Au moins, j'ai le téléphone.

Il n'est pas encore dix-neuf heures. Je compose le numéro de Pierre.

— Salut, c'est Charles. Je viens d'arriver.

Sans Pierre Kohl, je n'aurais jamais pu venir à Moscou si rapidement. Ses contacts m'ont permis de rencontrer les bonnes personnes à l'ambassade de Russie à Paris. Avec un bon *bakchich*, le délai d'obtention d'un visa passe comme par enchantement de trois semaines à trois jours. Nous avons prévu manger ensemble ce soir.

— Je passe te prendre dans une heure, me dit-il.

— OK, je t'attendrai en bas.

Je raccroche et vais me coller le nez à la fenêtre. Des millions de taches de lumière, à perte de vue. Tout en bas, un flot dense de voitures anime la rue Varvarka. Il me tarde de la rejoindre. En plus de son activité fabuleuse, la ville accueille quelque part en son sein Anatoli Sverstiouk, celui par qui passe mon avenir immédiat.

*

La soirée est chaude, avec ce soupçon de langueur qui invite à la détente. Sur le trottoir, une jolie fille me décoche un sourire engageant. Je le lui rends. Tenue sexy, corps divin... comme la dizaine d'autres en arrière-plan. Une professionnelle. Je fais quelques pas à l'écart. Pierre se pointe dans sa BMW juste comme la rouquine fond sur moi.

— Mon vieux Charles, tu perds pas de temps ! fait-il en ouvrant la porte.

— Fais pas l'idiot, allez, démarre ! Mais c'est un bordel à ciel ouvert, ici !

— Moscou change. Ce sont les *interdievouchki*, les « filles de l'Intercontinental ». Elles sont d'abord apparues autour de cet hôtel, mais depuis il y en a partout. Un moyen comme un autre de mettre la main sur des devises fortes...

Pierre Kohl est un peu plus âgé que moi. Même si notre dernière rencontre remonte à quelques

années, nous sommes tout de suite à l'aise ensemble. Comme si on s'était parlé hier. Des liens particuliers nous unissent.

— Tu aimes la cuisine russe ?

— Tu sais, moi, les patates et le chou...

— Espèce de Nord-Américain inculte ! fait-il en souriant.

— Comme si tu n'en étais pas un !

— Je te parle de la grande cuisine traditionnelle. Blinis, caviar, kouloubiac de saumon, boulettes *pojarski*...

— Antoine m'en a souvent parlé, mais je n'ai jamais essayé.

— Eh bien, c'est ce soir ou jamais !

Il a beaucoup changé depuis notre dernière rencontre. Bien qu'il affiche toujours les attributs du *golden-boy* bon teint – complet Armani, chaussures Gucci, montre Rolex – son visage s'est fermé et endurci. Le stress et les responsabilités, j'imagine.

Il arrête la voiture devant le Métropole. En y pénétrant, je suis littéralement soufflé. Cet hôtel est d'un luxe incroyable. Un joyau néoclassique de l'époque tsariste absolument ahurissant.

— Pas mal, hein ?

— Comparé au Rossia, c'est indécent !

— Le Rossia, c'est un entrepôt. Ici, c'est un trésor national. On a fermé pendant cinq ans pour faire les rénovations. Le ministère de la Culture a financé les travaux. Maintenant, c'est le lieu de rencontre du tout-Moscou.

Il m'emmène au restaurant Boyarski, quelques étages plus haut, où un gros ours noir empaillé se dresse à côté du lutrin du maître d'hôtel.

— Bonsoir, monsieur Kohl. Votre table est prête.

En chemin, Pierre serre quelques mains ; il est en terrain connu. Avant même de jeter un oeil sur le menu, il commande une bouteille de *zubrowka*.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Une vodka aromatisée. Tu vas voir, c'est délicieux.

On nous sert la bouteille dans un bloc de glace autour duquel est nouée une serviette blanche. Du plus bel effet.

— À l'amitié !

Il a raison. C'est très bon. J'ai du feu dans la gorge. J'embrasse la salle du regard. En plus des complets-cravates, abondent les matamores en cuir de requin et en habit de soie luisante, avec au bras une variété de filles grimées comme des putes.

— Y a du beau monde, dis-je à Pierre, sourire en coin.

— À Moscou, on affiche sa richesse avec d'autant plus d'ostentation qu'elle est suspecte.

— Là-bas, on dirait une bande de vers à soie.

— Ça doit être des trafiquants. Ils ont beaucoup d'argent mais pas beaucoup de goût. Si j'étais toi, je ne les fixerais pas trop... Tu prendras bien encore un peu de *petite eau* ? fait-il avec un sourire.

J'ai dans la tête le souvenir de Paris, mais je cède.

— Ah ! Maintenant nous pouvons penser à manger, dit-il en faisant signe au garçon.

Pierre s'y connaît. Il nous commande un repas somptueux.

*

— Je n'en peux plus, je vais exploser.

— Tu prendras bien encore un verre, fait-il en m'en versant un ixième.

Je lève le coude et écarquille les yeux. Plusieurs de ces toasts ont ponctué le repas.

— Pfff, t'as une de ces descentes, toi.

Il rigole.

— On prend le pli, je t'assure ! Dans les dîners, ici, tout le monde boit, et pas mal. Ça fait partie des moeurs.

— Quand même, quand le président lui-même est un ivrogne...

— Ça prend bien des Occidentaux pour s'en offusquer ! Le peuple russe ne pourrait jamais reprocher à Eltsine de trop boire.

— Ils ne peuvent quand même pas le féliciter !

— Tu ris, mais presque. Son penchant pour la bibine, c'est un petit défaut qui le rend plus humain.

Les gens détestaient bien plus Gorbatchev qui planait au-dessus de la masse et ne touchait jamais à un verre que du bout des lèvres.

— Combien de fois Eltsine s'est-il écroulé lors de rencontres officielles ?

— T'es pas en Amérique ! Ici, on marche au *feeling*. Les gens font preuve d'une grande tolérance envers les ivrognes. Ils font partie du paysage.

— Tu n'exagères pas un peu ?

— Pas le moins du monde. Les Russes sont tous un peu poètes ; ils sont pleins de déférence envers les ivrognes qui savent se tenir. Ils y voient une âme en peine qu'il convient de ne pas blesser davantage. Ils n'en voudront jamais à Eltsine pour ses petits excès. Ce que les gens lui reprochent, c'est bien plus d'avoir envoyé des tanks contre le Parlement rebelle, ou encore la boucherie en Tchétchénie. Peu importe si c'était justifié, il a fait couler du sang russe. En comparaison, son penchant pour la bouteille, c'est de l'anecdote, alors qu'à l'Ouest on en fait tout un plat.

— Est-ce que notre image de la Russie serait si faussée ?

— Dans une certaine mesure, oui. Prends Gorbatchev. L'Occident le tient pour un libérateur, un grand démocrate. Ici, les gens le méprisent. Tu te rends compte, il en est rendu à faire des annonces de pizza aux États-Unis. On le tient pour un pédant et un hypocrite, un pur produit de la machine corrompue du Parti qui a agi beaucoup plus par opportunisme que par conviction profonde. S'il avait pu pressentir les conséquences de ses réformes, beaucoup de Russes pensent qu'il ne les aurait pas mises de l'avant.

— Quand même, ce n'était pas Tchernenko ou Brejnev.

— Pour eux, il ne valait guère mieux. N'oublie pas qu'en définitive l'éclatement de l'URSS lui est dû. La plupart des citoyens étaient d'accord pour mettre le Parti communiste à la poubelle, mais pas l'Empire. Les Russes ont un attachement viscéral pour la Grande, la Sainte Russie. Même dans les cercles les plus libéraux, on pleure la perte des états baltes, de la Géorgie et de toutes ces républiques qui n'étaient pour eux que des composantes de la mère-Russie. Soljénitsyne, peut-être le plus grand dénonciateur de l'ancien système centralisateur, abonde dans le même sens.

— Et Eltsine, comment les gens le perçoivent-ils ?

— On a éprouvé pour lui tous les sentiments. Ses pouvoirs ont été et sont encore extraordinaires. C'est un nouveau tsar et, de tout temps, la Russie a craint ses tsars. Elle ne les a jamais aimés. Mais Eltsine, c'est déjà presque du passé.

— Est-ce que les Russes peuvent vraiment s'en sortir ? Les fous furieux qui forment l'opposition exercent des pressions énormes pour torpiller les réformes.

— D'autant plus qu'elles n'ont pas encore bénéficié au Russe moyen, bien au contraire. Les mafias et les apparatchiks ont pris une bonne part du gâteau. Et comme ils gagnent de plus en plus en puissance, la tentation va être forte pour le gouvernement de constituer un régime encore plus autoritaire pour les contrer. La démocratie, ce n'est peut-être pas pour la Russie. Du moins pas tout de suite.

— C'est vrai que le pays n'a jamais connu de régime démocratique.

— À peine un timide flirt du temps de Kerenski, mais il a fait long feu. Les bolcheviks n'ont pas tardé à le chasser. C'est un peu ce que tout le monde redoute maintenant. Depuis que le Parti a été muselé, le cercle qui faisait corps autour d'Eltsine a éclaté. Le peuple est mécontent, les militaires et les services de sécurité sont humiliés. Des forces bien puissantes sont dans une espèce de flottement. Aujourd'hui, ils appuient Eltsine, mais demain, qui sait ?

— Ils sont quand même sur le bon chemin, non ?

— Oui, mais ce chemin n'est pas pavé que de bonnes intentions. Toute situation instable entretient naturellement son instabilité. Ici encore plus qu'ailleurs. Politiquement, rien n'est acquis. Par contre, côté affaires, ils ont vite compris le jeu.

— D'après ce que j'en sais, c'est un joyeux bordel.

— Bien sûr, et c'est normal. Moscou est une ville ouverte, la Russie est un pays ouvert ! Tout est à refaire ! Par exemple, il n'existe même pas encore de droit de la faillite ! Beaucoup de litiges se règlent à la mitrailleuse ou à l'engin explosif. L'évolution se fait rapidement, mais rien ne remplace le temps. Il commence tout juste à y avoir un réseau potable de banques d'affaires, la Bourse de Moscou est toute jeune...

— Pour toi, ça a dû être un choc énorme après avoir connu le système nord-américain.

— Wall Street dans les années vingt devait ressembler à peu près à ça. Peu de règles, et surtout pas de volonté de les faire appliquer. On ne peut se fier qu'à soi-même. Au début, c'est assez déstabilisant. Par exemple, le marché boursier russe est très peu liquide. Effectuer une seule transaction peut prendre plus d'une semaine. Il a déjà fallu que j'envoie un employé au fin fond de la Sibérie pour enregistrer les actions qu'un de mes clients avait achetées dans Purneftegaz, une grosse société pétrolière. La compagnie avait décidé de garder son registre là-bas, à deux mille kilomètres de Moscou !

— Mais toutes ces histoires qu'on entend à propos des mafias : les arnaques, les règlements de comptes... Ça a l'air dangereux de faire des affaires ici.

— À Moscou, c'est la loi du plus fort. Auparavant c'était l'État, maintenant ce sont les mafias. Pour l'instant, on ne peut pas y changer grand-chose. La police n'a pas les moyens de combattre, c'est tout juste si elle a assez d'essence pour ses Lada.

— Toi, as-tu eu des problèmes avec eux ?

— Nous ne sommes pas aussi exposés que les banquiers ou les commerçants. Mais j'en connais quelques-uns qui ne se déplacent qu'en Mercedes blindée et avec leurs gardes du corps. Dans le milieu, tout le monde connaît quelqu'un qui s'est fait buter.

— Ça te plaît de vivre ici ?

— Si tu as des devises, Moscou, c'est comme Paris ou New York. Une ville extraordinaire, vibrante... Mais pour ceux qui n'ont que des *faneras* – de l'argent de bois – ce n'est sûrement pas très drôle. C'est en tout cas impensable de fréquenter des endroits comme ici.

— Ça doit créer du ressentiment chez les gens ordinaires.

— Évidemment. Ils entretiennent une relation d'amour-haine avec l'Occident et ses symboles. En quelques années, on les a littéralement envahis. Ils ont toujours manqué de tout, mais maintenant, en plus, on leur montre ce qu'ils ne peuvent avoir.

Pierre fait une pause. Il appelle le garçon :

— Des crêpes flambées et deux cents grammes de vodka à la cerise.

— Pierre, tu vas nous tuer.

— Bah, t'es un grand garçon, tu vas t'en remettre...

Il enlève ses lunettes et se masse les sinus en fermant les yeux.

— Dis-moi, Charles, c'est quoi ton histoire de piste avec Anatoli Sverstiouk ?

Nous devions en arriver là. Depuis trois jours, je ne cesse de me demander si je vais tout lui

raconter. J'ai changé plusieurs fois d'idée mais, après tout, Pierre est un ami. Je n'ai rien à lui cacher. Et puis ça ne l'engage en rien.

— Tout ça a commencé au Grand Prix de Montréal avec Jean-Louis Vincent.

— Jean-Louis Vincent ?

Et je lui raconte les événements tels que je les ai vécus jusqu'à maintenant. Pierre m'écoute avec attention. Il ne m'interrompt que pour obtenir certaines précisions.

— Tu penses que Sverstiouk a fait assassiner Vincent ?

— Absolument. Sverstiouk avait besoin de Vincent. Il ne l'a pas traîné pour rien jusqu'à Boston. Peu importe le but de leur rencontre, Vincent devait avoir une mission à accomplir.

— Pourquoi l'avoir laissé repartir, alors ?

— Il devait être souhaitable qu'il accomplisse seul cette mission. Pour masquer toute complicité après coup, pour éviter toute association, peu importe. Quand Vincent a plutôt décidé de lui faire dans les mains et qu'il est allé se cacher en Provence, Sverstiouk aura décidé de s'en débarrasser.

— Mais Anatoli Sverstiouk est un homme d'affaires !

— En apparence, oui. Mais il y a plus.

Plus j'avance, plus Pierre semble étonné. Il ne cesse de secouer la tête en signe d'incrédulité. Avec tous les détails que je lui révèle, incluant notre conversation d'il y a quelques jours, il doit se rendre à l'évidence.

— Faire assassiner quelqu'un, cambrioler une banque, ce n'est pas rien. Pour moi et pour tout le monde, Anatoli Sverstiouk, c'est un financier au succès éclatant, au passé sans tache ! Qu'est-ce qu'il pouvait bien tramer avec Vincent ? me demande-t-il.

— Je ne le sais pas et c'est ce qui m'enrage. Il doit forcément y avoir un indice quelque part, une trace. C'est pour ça que je suis ici. Sverstiouk participe à la Ve Conférence économique de Moscou.

— Tu vas aller le voir ?

— Il anime un exposé demain après-midi. Je vais aller rôder.

— Fais pas le con, Charles.

— T'inquiète pas, il ne me connaît pas.

— Il t'a déjà vu.

— Dans un tout autre contexte. J'avais six ans. D'ailleurs, j'aurais bien aimé savoir ce qu'en pensait Antoine.

— J'y ai réfléchi depuis quelques jours, mais je n'ai toujours pas souvenir qu'il m'en ait parlé. En as-tu glissé un mot à Romain ?

J'ai tout raconté à Pierre, sauf l'appel de Romain à Sofia que je ne m'explique toujours pas. J'esquive sa question avec un mensonge.

— Oui, mais ça ne lui disait rien.

Je saisis l'occasion pour me lever et aller aux toilettes. Quand je reviens, Pierre est livide. Il fixe un point imaginaire sur la table.

— Ça va ? lui dis-je.

— Je pense que j'ai un peu trop mangé. Tu sais ce qu'il y avait dans le coffret de Milan ?

— Non. J'étais sur le point de le découvrir, mais Sverstiouk m'a devancé.

— Tu sais qui d'autre était à Boston ?

— Non. Je suis arrivé trop tard là aussi.

Pierre a la délicatesse d'acquitter la note, titanesque. Ensuite nous allons jouer au black-jack au Savoy. Je joue serré, du bout des doigts, tandis que lui envoie ses billets à l'abattoir avec détachement. Il en a pas mal en réserve. Durant le restant de la soirée, nous parlons peu, mais nous prenons plus que notre juste part d'alcool de sorte qu'au moment de partir, je suis sérieusement beurré. Il est très tard quand je rentre au Rossia et j'ai le sentiment d'avoir accompli un rite de passage.

Chapitre 18

Je me réveille avec une formidable gueule de bois. Décidément, c'est en train de devenir une habitude. J'ignore comment Pierre se débrouille, mais je n'aimerais pas être à sa place. Un lundi matin en plus. Au moins, je peux me soigner au lit. Vers midi, la houle se calme. Je sors prendre l'air.

La place Rouge et le Kremlin défilent sans vraiment attirer mon attention. Normal, ils devaient être là. En revanche, sur le boulevard Tverskaya, les boutiques de luxe se démarquent avec une netteté ahurissante. Une telle opulence. On dirait la 5e Avenue, sauf qu'ici, même s'il y a du monde partout, on ne sent pas l'urgence délirante de Manhattan. Les gens n'ont pas l'air pressé. Une atmosphère de dimanche après-midi.

Au square Pouchkine, j'arrête manger un morceau dans un fast-food. En ressortant, je m'éloigne des boulevards et j'avance au hasard de petites rues jusqu'à une station de métro au nom totalement indéchiffrable. À ses abords s'entassent des dizaines de *palaty*, ces petits kiosques chambranlants où l'on vend de tout, plus souvent n'importe quoi. Vaisselle ébréchée, « caviar » pour touristes, jouets usés, vodka frelatée, objets dérisoires d'un quotidien désespéré.

Un de ces présentoirs m'attire plus que les autres. S'y entassent uniformes militaires soviétiques, casques, bottes au cuir usé qui ont dû faire la guerre d'Afghanistan, couteaux de combat...

— Vous avez des revolvers ? *You got guns ?*

Le type ne parle ni français ni anglais. Il a l'air aussi fatigué que sa marchandise. Je lui fais signe en dressant l'index et le pouce :

— *Gun ?*

Cette fois, il comprend. Il bat l'air de la main et marmonne quelque chose du genre : « Non, non, allez-vous-en... » Je n'insiste pas et je m'en vais. Mais dès que j'ai tourné le coin de la rue, un homme pas très grand vêtu d'un survêtement Adidas bleu royal vient m'accoster.

— *Come, come, I have what you need...*

*

Je ne connais rien aux revolvers. Comme tous les autres, celui-ci est froid et lourd. Sa crosse renferme un chargeur rempli de balles. Je le porte à la ceinture que j'ai resserrée d'un cran pour m'assurer qu'il ne glisse pas. 200 \$US *cash*, silencieux compris. Ma police d'assurance.

*

La Ve Conférence économique de Moscou a lieu en marge du centre-ville, à l'hôtel Ukraine, un assemblage hirsute de tours staliniennes au fronton criblé de marteaux et de faucilles. Heureusement, un petit parc en adoucit les abords. Je m'y réfugie après avoir traversé le pont Kalininski. Du haut du quai de granit, je contemple les eaux troubles de la Moskova.

Et si je partais, là, maintenant ? Merde, je viens d'acheter une arme ! Pour la première fois depuis Montréal, je vais me trouver au même endroit que Sverstiouk, en même temps que lui. Ma montre indique quatorze heures trente. Il ne me connaît pas. Pour lui, je ne suis qu'une voix. La session qu'il préside commence à quinze heures. Je me dirige vers l'hôtel.

*

Dans le hall, la tension est palpable. La foule compacte des congressistes baigne dans une bruyante

cacophonie. Pas besoin de tendre l'oreille pour saisir leurs propos. Tous ont aux lèvres les mêmes mots.

— Le rouble est en train de plonger...

— Depuis trente minutes, il a perdu quinze pour cent de sa valeur...

— Quinze pour cent ! En trente minutes !

— Et la journée n'est pas finie...

Est-ce vraiment possible ? C'est si énorme. Pourtant, dans toute cette confusion, une piste vient de s'ouvrir. Sverstiouk et cette secousse sur le marché...

Je tente d'étouffer mon pressentiment. Après tout, cet effondrement du rouble s'explique. La Russie est dans un tel état. Une fluctuation de cette amplitude est exceptionnelle, mais du moment que le gouvernement ne contrôle plus ses dépenses et que la banque centrale imprime ses billets comme des cartons d'allumettes... Pourtant, quinze pour cent en trente minutes, c'est colossal !

Je me dirige vers une cabine téléphonique où je compose le numéro de Roebuck Bull. Pierre n'est pas disponible. On me prie de le rappeler plus tard. Le pauvre, il doit en ramer un coup. Quand les marchés s'emballent, cela exige des nerfs d'acier : prendre sa perte et limiter les dégâts ou passer à travers dans l'espoir que les choses se replacent ? En quelques instants, c'est la fortune ou la rue.

Un mouvement se dessine vers la salle de conférences. Malgré les événements, l'exposé est sur le point de commencer. J'ai tout juste le temps d'aller aux toilettes.

Je vise l'urinoir. Un type entre à ma suite et vient se planter à côté de moi. Je tourne la tête.

Lui, maintenant ?

Cette fois, il n'est pas seul. Un autre homme l'accompagne. Un grand costaud au regard brumeux. Tous deux me détaillent avec un sourire grinçant. Nous sommes seuls dans la pièce. Je prends l'initiative.

— Tiens, Gardonio. À croire qu'on est faits pour se rencontrer dans les toilettes.

— Jolie manoeuvre à Côme, me répond-il.

— Je savais que tu apprécierais. Tu as emmené ton ami ? Le SCRS ne manque pas de budget.

— Je te présente mon équipier, Fabien Lacoste. Mais vous vous êtes déjà rencontrés, non ?

— Je... je... je l'sais pas, bégaye Lacoste en esquissant un sourire moqueur.

— Bon, qu'est-ce que tu veux, maintenant ? je lui demande.

Gardonio reprend :

— Je vois qu'au bout du compte les mêmes intérêts nous ont amenés ici.

Mêmes intérêts. De quoi parle-t-il ? Du coffret de Milan ou d'Anatoli Sverstiouk ? Il ne me laisse pas le temps d'y réfléchir.

— Tu as eu tort de te sauver, à Côme. Je ne te voulais aucun mal, bien au contraire.

Je remonte ma fermeture éclair et vais me laver les mains au lavabo.

— Pourquoi cet imparfait ? Aurais-tu changé tes intentions ?

— Tu aurais dû t'en tenir à ce que nous avons convenu. Mais je dois admettre que, pour un amateur, tu ne manques pas d'audace...

Il laisse la fin de sa phrase en suspens avant d'ajouter :

— ... une qualité que possédait aussi ton père.

Je me redresse. Le poignard dans les yeux, il savoure son effet en arborant un sourire énigmatique.

— Tu connaissais mon père ?

— Fais attention à Bogolioubov et à Sverstiouk. Ici, t'es sur leur terrain. Ce serait dommage qu'ils brisent aussi une deuxième génération.

— Ho, minute ! Qu'est-ce qu'Antoine a à voir là-dedans ?

— Comment ? Pierre Kohl ne t'a pas expliqué ? Et moi qui pensais que vous étiez des *chums*, tous les deux. Je parie qu'il ne t'a pas non plus préparé au feu d'artifice de Sverstiouk ?

Et ils tournent les talons sans demander leur reste. Piqué au vif, je rattrape Gardonio et le retiens par l'épaule.

— Hé ! Attends un peu. Pourquoi tu me parles d'Antoine tout d'un coup ?

Il ne me laisse pas finir ma phrase. D'un coup de genou au bas-ventre, il m'envoie au plancher. L'enfant de pute. C'est la deuxième fois.

— Réflexion faite, je pense que tu ne sais pas dans quoi tu t'es embarqué, Charles, mais bonne chance quand même, me dit-il avant que la porte se referme sur eux.

*

Pourquoi cette allusion à mon père ? Pourquoi insinuer que Bogolioubov et Sverstiouk l'ont tué ? C'est impossible, Antoine a fait un infarctus ! Cela n'a aucun sens. Et puis pourquoi aurait-il été assassiné ? Dans ses derniers moments, dans les derniers sursauts de son être, Antoine a-t-il voulu me dire quelque chose ? que la douleur atroce qui lui écrasait la poitrine avait été provoquée délibérément ? qu'on l'avait tué ?

Je me passe de l'eau sur le visage et m'essuie avec une serviette de papier. Je n'ose respirer à fond. C'est comme si j'avais une barre d'acier dans l'abdomen. Je reste appuyé au lavabo un long moment. Quand j'ai enfin maîtrisé mon tremblement, je retourne me fondre dans la foule.

En fait de feu d'artifice, c'en est tout un. La situation ne s'est pas améliorée. Bien au contraire. On mentionne ici une baisse de vingt pour cent, là de vingt-cinq pour cent. Mais partout on affiche le même étonnement, la même stupeur. Brusquement, je me vois occuper une place dans le déroulement de ces événements. Il faut absolument que je parle à Pierre. Malgré mes tentatives répétées, je ne réussis toujours pas à le joindre.

Je vais vers la salle de conférences et trouve un siège libre à l'arrière. Tout en avant, Sverstiouk consulte ses notes en silence. On vient lui glisser un mot à l'oreille, puis il se lève pour répondre à son cellulaire. Il hoche la tête plusieurs fois avant de ranger son appareil, un faible sourire au visage. Un sourire contenu et crispé, presque une grimace, qu'il a tât fait de résorber. Il va ensuite au micro dire un mot de bienvenue puis il présente le premier conférencier, Jim Clark de la Pergamon Securities, un spécialiste des produits dérivés, avant de retourner à sa place.

Je ne le quitte pas de l'oeil durant l'heure entière que dure la session. L'as-tu fait, Sverstiouk ? Es-tu vraiment à l'origine de ce coup ? Est-ce cela que tu planifiais à Boston ? Les événements des dernières semaines bourdonnent dans ma tête. Les menaces de Sverstiouk à l'endroit de Vincent. Bogolioubov qui assassine Henlen sous mes yeux. Le coffret de Milan. Sans parler des fluctuations instables du rouble, que je ne pouvais pas encore relier à cette affaire. Quelques jours avant le meurtre de Vincent, la devise était fortement secouée, et puis encore une fois, quelques jours plus tard. Était-ce donc le lien qui unissait Vincent à Sverstiouk ? Sans parler de l'allusion directe de Gardonio.

Aujourd'hui n'est vraiment pas un jour comme les autres. Durant l'exposé de Clark, des gens entrent et sortent sans arrêt, des téléphones cellulaires sonnent un peu partout, un murmure indiscipliné accompagne sans relâche son discours. Tous semblent avoir la tête ailleurs. De fait, Clark conclut rapidement la séance avant que Sverstiouk ne libère l'auditoire. Pas de période de questions. Pas la peine. La situation du rouble occupe le haut du pavé.

Une femme vient annoncer qu'un bulletin spécial va bientôt être présenté sur les écrans de projection : le président Eltsine va s'adresser à la nation. Personne ne quitte la salle. Pendant ce temps, les nouvelles continuent de filtrer.

— Catastrophe !

— Une baisse de soixante-cinq pour cent !

— La banque centrale n'est intervenue qu'en fin de séance. Le mal était déjà fait...

— First Moscow Bank, Moskva Kapital, InterBank, Stolichny... Tous les gros joueurs ont bougé...

— La réserve de la Banque de Russie est anémique, les responsables ne sont pas compétents. Le rouble a coulé tellement vite...

— Les faibles gains des dernières années, complètement balayés. Les prix vont doubler, tripler. Cette fois, le gouvernement aura des comptes à rendre...

— Sans l'obtention de crédits *stand-by* du FMI ou de prêts importants, ça va être une catastrophe. Soixante-cinq pour cent, en quelques heures à peine...

Une agitation frénétique anime l'assistance. Moi, je suis sonné. J'en mettrais ma main au feu, Anatoli Sverstiouk est derrière tout cela !

Une image apparaît à l'écran. Le président prend la parole. Je regarde autour de moi. Partout les mêmes mines ahuries, déconfites. Dans cette salle, on a dû perdre des sommes fabuleuses. Le discours d'Elsine m'est totalement incompréhensible, mais, en tendant l'oreille, je peux saisir la traduction sommaire qu'on en fait tout autour. Le ton est sévère, soupçonneux. Le président affirme contrôler la situation, mais dans la salle on n'en croit rien.

Sverstiouk, quant à lui, est assis tout près de l'écran. Son visage n'exprime rien. Stoïque et contenu, comme à Montréal. Son triomphe, si cet événement extraordinaire lui est dû, il le cache.

Et pourquoi pas. Tout s'imbrique. La réunion de Boston pour préparer l'attaque. Puis, quelques jours plus tard, le premier test. Opportun parce que passant inaperçu, puisque les marchés monétaires sont très instables un peu partout. Un assaut juste assez mordant pour mesurer la résistance et éprouver le front commun. Car Sverstiouk ne peut agir seul. D'autres doivent nécessairement faire équipe avec lui, sous sa gouverne. Seul Vincent semble avoir été assez stupide pour se défiler à la première occasion. Voilà pourquoi Sverstiouk l'aura fait éliminer. Le lien entre ces deux-là m'apparaît maintenant plus clair.

Sverstiouk a eu besoin de ses fonds issus du trafic d'armes pour mener l'offensive, mettre le rouble au plancher. En plus, il a dû bénéficier de solides appuis au ministère de la Sécurité de Russie, au sein même du gouvernement. Si le coffret de Milan contenait une partie des recettes tirées de cette transaction – avec les éléments dont je dispose maintenant, j'en suis de plus en plus convaincu –, seuls des gens très haut placés pouvaient le savoir. Ils auront aiguillé Sverstiouk et ses acolytes sur cette piste et lui auront fourni des hommes pour s'en emparer et exécuter Jean-Louis Vincent. Ces dernières années ont été mouvementées. Le vent a tourné. Des indécis ont choisi leur camp.

C'est donc cela que tu avais en tête, Sverstiouk. Ton putsch à toi, à ton image. Sans l'intervention encombrante des militaires, et sans effusion de sang. Un coup de Jarnac là où ta mère patrie est le plus vulnérable. Le rouble qui s'écroule, c'est l'hyper-inflation assurée, la stagnation des échanges, l'appauvrissement des masses, la ruine du peuple. Et surtout, ce qui doit être ton principal objectif, la compétence et la légitimité du gouvernement qui volent en éclats. En le prenant de court, tu le fais passer pour un irresponsable. Tu as frappé très fort, et sans laisser de trace apparente. Ta banque avait le droit de parier contre le rouble. C'est une des règles du jeu, admise et indiscutable. Mais tu n'avais pas le droit de faire exécuter Vincent parce qu'il ne voulait pas jouer ton jeu, parce qu'il ne voulait pas engager l'argent de Pougo dans ton attaque aux côtés de tes alliés. Tu n'avais pas le droit de planifier minutieusement ce coup avec des complices au sein du gouvernement, peut-être même à l'intérieur de la Banque de Russie. Aux yeux de tous, tu n'as laissé aucune trace, mais moi, je t'ai vu faire et tu ne me connais pas.

Je continue de l'observer. Il ne laisse paraître aucune émotion. Mieux, il semble partager l'étonnement général. De temps à autre, il embrasse la salle du regard. Il croise le mien furtivement. Bien que je possède les fondements d'un scoop monstrueux, à ses yeux je ne suis qu'un de plus dans la foule. Il ne semble nullement préoccupé. Comme si je ne lui avais jamais parlé. Pourtant, il sait que quelqu'un est accourant de ses manigances. Le coffret de Milan, Jean-Louis Vincent... J'en connais

un bout. Son assurance tranquille me fouette. Il ne me craint pas ! Je ressens une telle charge que j'ai tout de suite envie de l'affronter, d'assassiner son triomphe, de le mettre en pièces.

Je vais à une cabine téléphonique pour faire un appel à son bureau.

— Moskva Kapital.

— Donnez-moi le numéro de cellulaire de monsieur Sverstiouk.

— Je suis désolé, monsieur...

— C'est important. Dites-lui que Charles Holmes veut lui parler.

La réceptionniste me met en attente avant de revenir avec son numéro de cellulaire que je compose.

— Allô !

— Monsieur Sverstiouk, c'est Charles Holmes.

— Ah, comment allez-vous, cher ami ?

Aucune surprise dans sa voix. Le ton est serein, suave.

— À merveille. Et vous ?

— On ne peut mieux, on ne peut mieux.

— Acceptez mes félicitations. Cette plongée du rouble, c'est un joli coup.

— Vous me surestimez.

— Je sais que vous avez provoqué cette dégringolade, Sverstiouk. Croyez-moi, ça va faire du bruit.

— Vous avez l'imagination fertile.

— Vous n'avez rien à dire avant que votre combine n'éclate au grand jour ?

— J'aimerais seulement éclaircir ce malentendu avec vous. Peut-être pourrions-nous nous rencontrer, *monsieur Maynard*, dit-il avant de raccrocher.

Le combiné me glisse des mains. Je jette un regard aux alentours. *Monsieur Maynard* ! Sverstiouk sait qui je suis. Vite, fuir ! Je laisse tout en plan et fonce droit devant. La foule cède difficilement le passage dans le hall sombre et encombré. Alors que la sortie est enfin en vue, mon élan se brise net. Un colosse en complet-veston, cheveux coupés en brosse, m'enserme le bras gauche.

— Tu viens avec moi, et pas un mot, me fait-il.

Sous la clé de bras, pressée contre mon flanc, sa main gauche appuie fermement le canon d'une arme.

— Si tu résistes, je te fais un trou gros comme ça.

Nous faisons demi-tour. Il me ramène vers le hall. Tout au fond, j'aperçois Sverstiouk en train de se frayer un chemin à travers la foule, entouré de ses collaborateurs. Le va-et-vient constant me bloque la vue par intermittence, mais bientôt apparaît Bogolioubov. Ensemble, ils se dirigent vers les ascenseurs. Je suis bouche bée. Leur alliance est confirmée.

Pourtant, jusque-là, ils n'avaient eu aucun lien, j'en suis certain. Pire, ils étaient adversaires dans la poursuite du coffret de Milan. C'est à n'y rien comprendre.

— Viens par ici, on va prendre les escaliers.

Ensemble, nous montons plusieurs étages. Sept, peut-être huit. Son emprise est toujours aussi forte, son arme menaçante. La mienne m'est totalement inutile.

Si ce n'est pas Bogolioubov qui m'a vendu, alors qui est-ce ? Pierre ? Y a-t-il un sens à tirer des propos de Gardonio ou était-ce seulement de l'intox ? Je ne sais plus quoi penser de ce type. Mais s'il connaît Pierre, s'il connaissait Antoine...

Nous arrivons à un étage silencieux. Un luminaire aux ampoules à moitié brûlées arrache une sphère jaunâtre à l'obscurité. De part et d'autre, le grand couloir baigne dans la pénombre. La faible lumière révèle des murs défraîchis. Aucun signe de vie. Même la matrone qui règne habituellement à chaque étage des hôtels russes manque à l'appel.

C'est fini. Il m'emmène chez Sverstiouk.

Le tapis amortit nos pas de sorte que nous avançons dans le silence le plus complet. Comme si j'avais déjà commencé à disparaître.

Plus loin dans le couloir jaillit l'écho d'une discussion animée. Une violente prise de bec. On se renvoie la balle à qui mieux mieux. Le ton est féroce, hargneux, mais je n'y comprends rien. Du russe. Un faisceau de lumière s'échappe sous la porte de cette chambre. Nous passons tout droit, sans nous arrêter. Notre destination, c'est la dernière pièce au fond à gauche.

— Cogne délicatement avec ta main droite, me dit-il. Deux coups.

Je m'exécute.

Derrière, quelques pas sourds résonnent puis, après une courte pause, la porte s'ouvre dans un léger grincement.

Comment en sommes-nous arrivés là ? Je ne suis pas ici, ce n'est pas lui.

Je ferme les yeux, comme pour me conforter dans l'idée que je me trompe, que j'ai la berlue. Peine perdue. Son visage affiche une gravité que je lui ai rarement vue, mais il s'agit bel et bien de lui.

Romain !

Chapitre 19

La chambre est minuscule et mal éclairée. Des relents d'humidité lui donnent un air de sous-sol. Romain se tient debout devant moi. Après m'avoir dévisagé pendant un moment, il pose son revolver sur une petite table. Un modèle compact muni d'un silencieux.

— Ça va, tu peux nous laisser, dit-il au colosse qui range lui aussi son arme avant de sortir de la pièce.

— Qui est-ce ? je lui demande.

— Quelqu'un que j'ai engagé pour m'aider, répond-il.

Son visage est méconnaissable. L'éclairage diffus accentue ses rides et confère à son regard une incroyable dureté. Plusieurs fois je tente d'ordonner mes pensées, d'expliquer mon désarroi, mais en vain. J'éprouve le sentiment de regarder un étranger.

Lui se complaît dans le silence en me toisant d'un air furieux. Que sais-tu au juste ? est la seule question que j'arrive à concevoir à son endroit.

— Tu t'es mis dans un sale pétrin, Charles. Il ne fallait pas venir ici.

— Et toi ? D'abord, tu appelles Sofia à Monza, et maintenant tu te retrouves ici, à Moscou !

Romain sursaute.

— Comment sais-tu, pour Sofia ?

— Figure-toi donc que moi aussi, je lui ai parlé. Seulement, je ne me suis pas contenté du téléphone. Je suis allé chez elle.

— La piste du coffret ? Tu as pu remonter jusque-là ? avance-t-il, étonné.

Les traits de son visage se relâchent. Il vient de comprendre que j'en sais beaucoup plus sur l'affaire qu'il ne le croyait. Comme si le simple fait de me trouver à Moscou ne suffisait pas ! Je change de ton.

— Mais toi, Romain, qu'est-ce que tu viens faire ici ? lui dis-je avec empathie.

Il hoche la tête et marmonne :

— Ah ! Cette saloperie d'affaire. Jamais, jamais...

Il esquisse quelques pas, se ravise et vient s'asseoir en face de moi. Le dos rond, les coudes sur les genoux et les yeux rivés sur le bout de ses chaussures, il inspire profondément.

— Assieds-toi, Charles.

Visiblement, ce qu'il a à me dire le trouble. Il se redresse et me regarde droit dans les yeux avec un mélange d'affliction et de compassion.

— Antoine était un homme très fort, très intelligent. Un roc. C'est ce qui rend tout ça tellement difficile.

Tout mon univers se réduit soudain à ces mots qui sortent à grand-peine de sa bouche.

— Si je suis ici aujourd'hui, c'est à cause de ton père. Il y a des choses qui auraient dû rester enfouies, mais tu t'es rendu si loin. Je n'ai pas le choix. Je vais tout te dire.

Romain parle d'une voix hésitante. Il lui répugne de dévoiler ses secrets. Moi, je suis sous le choc, mais prêt à tout.

— Antoine ?

— Antoine était un homme fougueux, en affaires comme dans la vie. Quand il s'est lancé à l'assaut du marché russe, en 1988, il l'a fait avec passion et énergie. Tu l'as vu toi-même. Il réalisait le potentiel immense de l'URSS. Peu importait le temps que ça prendrait, il savait que ses démarches finiraient par rapporter. L'ouverture était bien réelle. Il n'était pas question qu'il rate sa chance.

Romain parle lentement en choisissant bien ses mots, qu'il livre par ailleurs avec un certain détachement. Comme s'il tenait à maintenir la plus grande distance possible avec son propos.

— Des raisons d'ordre professionnel l'ont d'abord motivé, mais il a vite développé une passion aveuglante pour ce pays. Il s'est beaucoup documenté. L'histoire de la Russie le fascinait. C'est ce qui a causé son malheur : l'enthousiasme. Il débordait de confiance ; il ne s'est pas assez méfié.

Romain fait une pause pour s'éclaircir la gorge. Moi, je demeure rivé à ma chaise, incapable du moindre mot.

— Ses premiers contacts, Antoine les a noués avec des dirigeants de grandes entreprises et de délégations commerciales russes. L'URSS avait un urgent besoin de capitaux et de technologie. Alliances, co-entreprises avec l'étranger, échanges technologiques, tout cela était subitement à l'ordre du jour et devait contribuer à la reconstruction du pays. C'était vraiment une autre époque. Les communistes détenaient le pouvoir et le KGB infiltrait encore la plupart des secteurs de la société, même si la glasnost l'avait incité à adoucir son image en créant un département de relations publiques et un concours de beauté – tu imagines, Miss KGB... Or, de tout temps, les délégations commerciales soviétiques ont servi de vecteur à nombre d'officiers espions à l'étranger. Glasnost ou pas, on ne voyait aucune raison d'y changer quoi que ce soit. D'autant que les Américains n'étaient pas à la veille de rappeler leurs espions non plus. La société russe était donc en profonde mutation et l'ouverture politique engendrait de très fortes tensions. Conservateurs désireux de s'accrocher à leurs *zils* avec chauffeur contre réformateurs lucides et ambitieux qui voyaient bien que le pays s'enfonçait chaque jour davantage et avait besoin d'un sérieux coup de barre. Les factions ultra-conservatrices se sont donc organisées. Des gens très puissants se sont concertés, on l'a vu lors du putsch avorté de 1991. Pendant ce temps, à sa grande surprise, les premières tentatives d'Antoine ont vite été couronnées de succès. Il a noué de très bons contacts à Moscou et à Saint-Petersbourg – enfin, Leningrad à l'époque. L'ouverture était encore plus réelle qu'il ne l'avait escompté. La transition vers une économie de marché impliquait la création d'un marché boursier, l'intégration au Système monétaire international, l'émergence du secteur privé, des opérations de financement d'entreprises... Bref, des domaines qu'Antoine connaissait à fond et dans lesquels il excellait. Parmi ses nouveaux contacts, Antoine n'a pas su discerner lesquels étaient sincères. Les manoeuvres de coulisse dans les zones grises du pouvoir sont une spécialité que les Russes ont portée à un degré suprême de raffinement. C'est encore plus difficile de savoir à qui on a affaire à Moscou qu'à Washington ou à Ottawa. Si Antoine avait un point faible, il résidait là. Ce n'était ni un enfant de chœur ni un boy-scout, mais il a été aveuglé. Il a trop fait confiance à certaines gens.

Les propos de Romain me semblent irréels. Pourtant, chaque étape de cette affaire me rapprochait bel et bien du passé de mon père sans que je m'en rende vraiment compte sur le moment. Il a fallu l'apparition soudaine de mon oncle pour que tout se cristallise. Mais le KGB, les arcanes du pouvoir... Je n'avais rien anticipé de tout ça. Toujours incapable d'articuler un mot, j'attends qu'il reprenne le fil de son récit.

Il se racle bruyamment la gorge et se lève pour aller chercher une bouteille d'eau dont il se verse un grand verre avant de poursuivre.

— Les choses ont donc bougé rapidement pour lui. Comme tu sais, en moins d'un an il est allé une demi-douzaine de fois à Moscou. Chaque voyage l'emballait plus que le précédent, au point que, lorsqu'on lui a proposé d'agir comme gestionnaire pour le compte de missions commerciales et scientifiques, il a tout de suite accepté. C'était pendant l'été 1990. Ces missions visaient la commercialisation de certaines technologies russes non stratégiques. Elles comptaient prendre part à divers congrès et foires commerciales en Europe et en Amérique. Des budgets substantiels leur permettaient de mener à bien des opérations de marketing, comme n'importe quelle organisation du monde occidental. Ils avaient déjà commencé à opérer, mais tout cela coûtait cher et les ressources se faisaient de plus en plus rares. Les conservateurs voyaient ces opérations d'un mauvais oeil et manoeuvraient pour leur couper les fonds. Afin d'assurer la pérennité de leur entreprise, les

responsables de ces missions ont donc décidé de se constituer une base financière autonome, à l'abri des humeurs du pouvoir public russe. Comme Antoine avait d'excellents contacts dans ce milieu, on lui a tout naturellement proposé d'en être le maître d'œuvre. Lui ne s'est pas posé trop de questions. Tout se déroulait ouvertement et paraissait de ce fait parfaitement légitime. En plus, c'était son premier mandat concret, le pied dans la porte. Sur le plan personnel, il en tirait une énorme satisfaction : il avait le sentiment de participer à la reconstruction de ce pays et ça l'emballait. Une fois qu'ils se sont entendus sur les modalités, les sommes convenues ont commencé à lui être transférées. Depuis son bureau à Montréal, Antoine gérait personnellement ce compte d'un montant appréciable. Ses contacts avec les Russes étaient fréquents et fructueux. Ils dépassaient le strict plan professionnel et n'annonçaient que de bonnes choses. Bref, tout allait pour le mieux dans le meilleur des mondes.

Jusqu'à présent, je connaissais l'histoire dans ses grandes lignes. Antoine me parlait souvent de ses activités.

— Jusqu'au jour où il a reçu des transferts imprévus. Des sommes énormes. C'était au printemps 1991. Naturellement, Antoine a voulu en savoir plus, alors il a téléphoné à son contact. « Fais ce qu'on te dit et ne fouille pas trop, sinon tu seras celui à qui on posera des questions », lui répondit-on. Il n'était pas con, il a compris. On l'avait piégé.

Voilà. Romain vient de lever le voile. Maintenant, je plonge dans l'inconnu.

— C'est un procédé classique. De grandes tapes dans le dos, l'argent qui coule à flots, une belle société d'adoration mutuelle puis, dès que le petit doigt se glisse dans l'engrenage, tout se referme. Et là, plus moyen d'en sortir. Antoine aurait dû poser plus de questions, s'assurer de la provenance légale des fonds avant d'en accepter le transfert. Mais il a agi avec précipitation, faisant malgré lui quelques entorses à la loi. Pour ne pas avoir voulu rater cette maudite affaire, il est devenu leur complice. Et les Russes ont mis le paquet. Ils lui ont envoyé plusieurs transferts importants, d'un tout nouvel ordre. Antoine n'avait pas le choix de se taire, ils le savaient bien. Il devait faire en sorte que ces sommes n'attirent pas l'attention. À la Roebuck Bull, Antoine était le patron. Si un de ses employés avait reçu de tels transferts, on aurait à coup sûr enquêté. Mais pas lui : il pouvait exécuter toutes les transactions qu'il voulait sans être embêté. Quand ils l'avaient approché, ses contacts russes savaient sûrement tout ça. Durant les six premiers mois de 1991, les rentrées d'argent ont pris de plus en plus d'importance. Comme si quelque chose se préparait. De son côté, Antoine parvenait à tout dissimuler, mais il était de plus en plus tiraillé. Si seulement j'avais décelé sa détresse ! Je ne sais pas ce que j'aurais pu faire, mais...

Romain hoche la tête et joint les mains comme pour une prière. Je lui demande :

— Penses-tu que Pierre Kohl était au courant de ces transferts ?

— Pierre ? Non. Du moins je ne pense pas qu'Antoine lui en ait parlé. Pas à ce moment-là. Mais maintenant, je n'en suis pas si sûr. C'était son bras droit, il l'avait accompagné à quelques reprises à Moscou. Et puis ce matin, je l'ai aperçu avec Anatoli Sverstiouk.

— Quoi ?

— Dans le hall de l'hôtel. J'ai vite fait demi-tour. J'avais peur qu'il me reconnaisse. Heureusement, il ne m'a pas vu.

— Alors ce n'était pas du bluff.

— Quoi donc ?

— Tout à l'heure, deux types du SCRS m'ont laissé entendre que Pierre avait quelque chose à voir avec Sverstiouk et les malheurs d'Antoine.

Il a l'air surpris.

— Tes deux types du SCRS, c'est Gardonio et Lacoste ?

— Oui ! Tu les connais ?

— Tu parles ! Mais je vais y venir plus tard. Revenons plutôt à Antoine. Il recevait donc de plus en plus d'argent puis, tout d'un coup, plus rien. Les transferts ont cessé sans avertissement ni explication. C'était au début du mois d'août 1991. Ça a rendu Antoine très nerveux. Il ignorait ce qui se tramait, mais il savait que c'était pour bientôt. Quand le putsch contre Gorbatchev a été lancé quelques semaines plus tard, Antoine a eu un de ces chocs ! Il était aux abois, certain que ses « clients » y étaient pour quelque chose. Il ne savait plus que faire. S'il s'ouvrait de son rôle aux autorités, c'était à coup sûr un procès, le déshonneur, la prison. S'il ne disait rien, ça risquait d'être encore pire si jamais on le découvrait. Il était vraiment désespéré, le pauvre.

Romain se lève encore pour aller fouiller dans un tiroir. Il rapporte une nouvelle bouteille d'eau qu'il boit d'un trait en se passant du verre, cette fois-ci. Pendant ce temps, je me débarrasse de mon veston. Il vient se rasseoir en face de moi.

— Où l'as-tu pris ? fait-il en désignant la crosse du revolver qui dépasse de ma ceinture.

— Je l'ai acheté dans la rue. Je ne sais pas très bien pourquoi, d'ailleurs. Tu étais rendu au putsch...

— Le putsch, oui. La résistance, orchestrée de main de maître par Eltsine, l'a d'abord un peu rassuré. Dès le début, les auteurs du coup ont paru désorganisés. Seuls Kadhafi et Saddam Hussein les appuyaient, aussi bien dire personne. Tous les autres chefs d'État soutenaient vigoureusement Gorbatchev et Eltsine. Si le coup avortait, Antoine pensait pouvoir s'en tirer. Mais ça ne s'est pas passé comme ça. Après la débandade, on est entré en contact avec lui. Un contact déroutant. Deux agents du Service canadien de renseignements et de sécurité l'ont accosté en plein centre-ville et l'ont emmené dans une chambre d'hôtel. Les services secrets adorent farcir les suites de luxe de caméras et de micros avant l'arrivée de leur invité. Là, ils lui ont tout déballé. Les transferts, le nom de ses contacts, les dates, les sommes, tout. Gardonio et Lacoste, puisque tu les connais, l'avaient à l'œil depuis un bon bout de temps. La détente politique n'avait pas beaucoup impressionné les services secrets, qui redoutaient ce genre de manoeuvres. Là où Antoine avait vu des attachés commerciaux, les deux gars du SCRS lui ont révélé des agents du KGB, des officiers redoutables. Ses « clients » avaient utilisé Antoine pour accumuler d'importantes réserves à l'étranger, en devises fortes. Des sommes issues de divers trafics. Armements, matériel nucléaire, véhicules militaires...

— Quel était leur objectif ?

— Il n'était pas apparu clairement aux agents du SCRS, qui avaient d'abord pensé à de simples détournements de fonds pour usage personnel. Ça, c'était avant le putsch. Après, leur motif est devenu limpide : les comploteurs s'étaient constitué des réserves pour assurer leurs arrières. Pour leur fuite, en cas d'échec, ou pour acheter de l'influence auprès des leaders d'opinion en cas de succès, peu importe. Ils s'étaient servis d'Antoine parce qu'il était en dehors des canaux traditionnels des banques suisses et monégasques. En planquant de fortes sommes à Montréal, ils couraient peu de risques. Du reste, ils avaient suffisamment mouillé Antoine pour qu'il reste tranquille. De se faire confirmer ce qu'il avait redouté de la bouche même d'agents du SCRS, ça l'a sidéré. Il pensait ne plus jamais pouvoir se déprendre de tout ça. D'autant qu'ils lui ont dit avoir détecté du mouvement du côté des agents du KGB : ils s'en venaient faire le ménage et récupérer leur argent. Antoine était au tapis. Les deux agents du Service canadien ont donc profité du moment pour lui faire une proposition.

— Quel genre de proposition ?

— Le SCRS offrait de le protéger et de garder l'affaire secrète. En somme, ils effaçaient tout.

— En échange de quoi ?

— Les fonds détournés devaient leur être remis. C'était leur seule exigence.

— Crisse d'argent !

— Avec la fin de la guerre froide, le budget de fonctionnement du SCRS était de plus en plus menacé. Toute cette affaire représentait une occasion en or pour eux. Ils mettaient la main sur un

paquet de fric et, en même temps, ils étouffaient une histoire potentiellement embarrassante pour le gouvernement canadien. Des sommes colossales détournées par des satellites des putschistes russes et mises en dépôt au Canada auprès d'une institution financière respectée, c'était la promesse d'un boucan du tonnerre. Déjà que le système bancaire canadien était la cible d'attaques féroces en raison de sa grande perméabilité au blanchiment d'argent... C'était à prendre ou à laisser. Antoine n'avait pas plus le choix que le temps pour réfléchir. Les agents du KGB s'en venaient. De toute façon, ce scénario ne portait préjudice qu'aux Russes, alors il n'y avait pas à hésiter.

— Mais comment ils étaient censés réagir, les agents du KGB, en voyant qu'il ne restait plus un sou ? Ils ne pouvaient quand même pas dire, oh les gars, les coffres sont vides, c'est pas la peine, on remballé tout et on rentre à Moscou !

— Justement, pour que la disparition des fonds paraisse vraisemblable, les agents du SCRS ont convenu avec Antoine de simuler leur perte par des transactions financières osées. Antoine prendrait des positions très risquées sur le marché des produits dérivés et les agents du SCRS prendraient les positions inverses. Le transfert se ferait ainsi indirectement, sans que le destinataire puisse être identifié. Pour augmenter la crédibilité de la manoeuvre, ils ont convaincu Antoine de traiter aussi avec des sommes qui lui appartenaient. Ainsi, il ne perdait pas seulement l'argent des Russes, mais également une bonne partie du sien. Ça devait aider à faire passer la pilule.

— C'était donc ça, les transactions désastreuses qui ont été découvertes après sa mort ?

— Oui, ce n'était qu'une couverture.

— Mais les agents du KGB s'en venaient.

— Une fois ses positions prises, Antoine a bénéficié d'une protection discrète mais rapprochée de la part du SCRS. Ils surveillaient l'accès à son bureau, le suivaient partout. Les gars du KGB pouvaient venir, il était en sécurité.

— Et nous qui pensions que ces transactions avaient été à l'origine de...

— Non, c'est bien là l'ironie. Elles auraient dû contribuer à l'extraire de ce guêpier, mais...

— Mais quoi ?

— Antoine s'est fait avoir. Gardonio et Lacoste ont agi pour leur propre compte, pas pour le SCRS. Le fric, ils l'ont gardé pour eux.

— Les salauds ! C'étaient de vrais agents ?

— Oui. Depuis un certain nombre d'années. Mais ils ont quitté le service peu après.

— Comment as-tu appris tout ça ?

— Quand Antoine est mort, j'ai trouvé ça très troublant. Une telle coïncidence ! La veille, il était venu tout me raconter. Il n'en pouvait plus. À son arrivée à l'hôpital sur la civière, j'ai tout de suite pensé que son infarctus avait été provoqué.

— Antoine, assassiné ?

— J'en ai malheureusement acquis la certitude.

Je hoche la tête, saisi par la brutalité de son affirmation. Le souvenir du visage d'Antoine accablé de douleur me revient à l'esprit. Mon père, assassiné...

— Continue, je t'en prie, lui dis-je d'une voix éteinte.

— Il fallait que je sache. J'ai donc fait ma propre enquête. En qualité d'exécuteur testamentaire, j'avais accès à tous ses documents. Ces agents du SCRS dont il m'avait parlé, je ne les avais jamais vus, mais ils ne devaient pas se douter qu'Antoine s'était confié à moi. Jusque-là, il n'avait parlé de ses problèmes à personne, même si son calvaire durait depuis plusieurs mois. Pas plus qu'Antoine, je ne connaissais leurs noms. J'ai donc commencé par fouiller ses dossiers personnels à la recherche d'une note, d'une allusion, n'importe quoi. Mais il n'y avait rien.

— Tu as pourtant fini par trouver.

— Oui, et c'est même grâce à toi, à ton insu.

— Comment ?

— Tu te souviens de son agenda électronique ?

— Oui, je te l'ai donné quelques jours après. Mylène et moi n'en voulions pas.

— Cet agenda, je l'ai passé au peigne fin. Un travail de moine. Antoine avait des horaires déments et il gardait des tonnes de notes sur à peu près tout. Lunchs d'affaires, réceptions, cocktails, tout y était avec la date, le lieu et le nom des convives, jour après jour, matin, midi, soir. J'ai tout scruté dans l'espoir de relever quelque chose, mais en vain. Il n'y avait rien à tirer des centaines d'inscriptions. Puis, rien... Tout à coup, ça m'a mis la puce à l'oreille et je suis retourné y voir. Le 23 août, le jour de son infarctus, il n'avait rien prévu pour le lunch. Ça ne lui était à peu près jamais arrivé en un an.

— Je ne te suis pas.

— S'il avait rendez-vous avec Gardonio et Lacoste, c'était normal qu'il ne le note pas dans son agenda.

— C'est à partir de ça que tu es remonté jusqu'à eux ?

— Oui. Il a ensuite fallu que je trouve l'endroit où ils auraient pu se rencontrer.

— Le Grill ?

— J'y ai pensé tout de suite. C'était son restaurant préféré. Il n'avait aucune raison de se cacher : personne ne pouvait soupçonner que les deux types avec qui il mangeait étaient des agents du SCRS. Vérification faite, le maître d'hôtel m'a confirmé qu'Antoine y avait bien mangé le midi du 23 en compagnie de deux autres hommes. Quand il m'a dit ça, j'ai été convaincu qu'ils l'avaient tué. Ils ont dû lui administrer quelque chose à son insu. Avec une description physique sommaire, j'ai pu entreprendre mes recherches.

— Et tu es parvenu à les retrouver ?

— Ça a été long et difficile. Ces gars-là n'ont pas tendance à s'afficher. Pas de photos de groupe du bureau, pas d'annuaire professionnel, rien de ce genre. J'en ai bavé un coup, mais je ne pouvais pas lâcher. Ces salauds avaient eu Antoine. Alors j'ai persévéré et j'ai fini par y arriver quelques mois plus tard. Fabien Lacoste et Claudio Gardonio. Manque de chance, ils venaient de démissionner. Avant que j'aie le temps de faire quoi que ce soit, ils ont pris le large et je ne les ai plus revus. J'étais enragé. Tout ce travail pour en arriver là. Non seulement leur fuite constituait la preuve qu'ils avaient bien tué Antoine pour le fric, mais ça signifiait aussi que sa mort ne serait pas vengée.

Romain marque un bref temps d'arrêt. Il est pâle et semble fatigué.

— Je m'étais résigné. Je ne les aurais pas. Durant les années qui ont suivi la mort d'Antoine, je n'ai jamais pu chasser cette histoire de mon esprit. Elle revenait sans cesse me hanter, aux pires moments. En plus, à travers tout ça, Mylène a eu son accident, et toi tu es parti. J'étais seul à Montréal avec ce secret. Une période horrible. Mais le sort a décidé qu'après tout j'aurais ma chance. Et c'est toi qui me l'as fournie en venant chez moi après l'épisode du parc Summit.

— Tu as su tout de suite que c'étaient eux qui étaient intervenus pour contrer Bogolioubov dans le parc ?

— J'en aurais mis ma main au feu. Quand tu m'as raconté ton passage à tabac dans la ruelle, la description collait. Un petit râblé et un autre qui bégaie. Ils voulaient que tu sois témoin de l'enlèvement de Vincent.

— J'ai affronté Gardonio en Italie, mais on n'en a pas parlé. Je me demandais pourquoi lui et Lacoste m'avaient agressé dans la ruelle. Je n'étais encore rien là-dedans...

— Tu étais le fils d'Antoine, et ça ils le savaient. Avec toi, ils pouvaient peut-être faire un bout de chemin, avoir accès à d'autres informations. Sur ce point, ils ont eu raison. Il y avait beaucoup de fric dans l'histoire de Vincent. Ils pouvaient se douter que la même opération avait été répétée aux dépens d'autres financiers. En fin de compte, mon intuition s'est avérée juste.

— Saloperie de fric de merde !

— Seulement, tu vois, je me réjouissais de leur cupidité. Elle me donnait enfin la chance de leur mettre la main dessus et de venger Antoine.

Toute cette réalité parallèle qui m’explose en plein visage, toutes ces zones d’ombre, et lui, pendant ce temps, qui savait tout.

— Pourquoi tu ne nous en as jamais parlé ? Tu n’avais pas le droit de nous cacher ça !

Romain ne bronche pas.

— Tu sais, Charles, ce n’était pas si simple. Antoine a été abattu par cette expérience, mais il s’est efforcé de tout masquer. Il m’a fait jurer de ne jamais en parler à personne, pas même à Mylène et à toi. Tu peux me reprocher ce que tu veux, mais j’ai tenu parole. Et puis qu’est-ce que ça aurait donné ? Si tu n’avais pas été entraîné dans cette affaire, tu ne l’aurais jamais su et tu ne t’en porterais pas plus mal, crois-moi.

Je le vois subitement d’un autre oeil. Romain, l’oncle bienveillant, a cédé la place à un homme sombre fondu dans une mouvance conspiratrice.

— Et maintenant, qu’est-ce que tu fais ici ? Tu ne m’as pas encore répondu ! Pourquoi être parti juste après que je suis allé chez toi ?

— C’est à cause de ton enregistrement.

— Mon enregistrement ?

— J’ai immédiatement reconnu cette voix. Anatoli Sverstiouk. Je l’ai rencontré par l’entremise d’Antoine il y a plus de vingt-cinq ans alors qu’ils siégeaient ensemble à un comité du Fonds monétaire international. C’était un type brillant, très au fait des réseaux financiers internationaux. Je lui ai même confié à l’époque quelques sommes à gérer sur le marché américain et je ne l’ai pas regretté. Sans être des intimes, nous gardons contact de loin en loin depuis ce temps. Une ou deux fois par année, quand je vais à Boston, nous lunchons ensemble. Ce type, je n’ai jamais eu à m’en plaindre. Il mène ses entreprises de main de maître. Jamais je n’aurais pensé qu’il pouvait être impliqué dans une affaire comme celle-là. Quand j’ai entendu sa voix sur le ruban, ça m’a donné un choc ! Lui ? Je n’en revenais pas. Soudainement, je me suis demandé s’il n’avait pas eu quelque chose à voir avec les problèmes d’Antoine. Sverstiouk l’avait aidé à pénétrer les milieux officiels à Moscou, tout au début.

— Pierre Kohl m’a pourtant dit que Sverstiouk et Antoine ne brassaient pas d’affaires ensemble ! Je lui ai posé la question pas plus tard qu’hier !

— Sans Sverstiouk, Antoine aurait mis beaucoup plus de temps à s’implanter en Russie. Pierre ne pouvait l’ignorer. S’il t’a dit le contraire, il t’a menti. Pour revenir à Sverstiouk, j’ai tout de suite voulu tâter le terrain. J’ai appelé à son bureau. Il était absent. Parti en Europe, à Paris. J’ai pris le premier avion. Je ne savais pas vraiment ce qui m’attendait ni même ce que j’allais faire, mais je devais y aller.

Voilà donc la raison de sa présence à Paris lors du coup de fil à Sofia. Plausible. Pourtant, sa version des événements m’agace. Je trouve bizarre qu’il ait pu se lancer si hardiment dans cette aventure et partir sur un coup de tête, sans trop savoir ce qu’il allait faire. Cela ne ressemble pas à Romain. Mais tout ce qu’il vient de me dévoiler ne lui ressemble pas davantage, alors...

— Tu es parti pour Paris comme ça, sur la seule foi de sa présence !

— Est-ce que j’avais le choix ? Où était Vincent, où se cachaient Lacoste et Gardonio ? Je n’en avais aucune idée. En revanche, je savais Sverstiouk à Paris. Et je le savais en position de force. Tant que je demeurais dans son sillage, je ne pouvais manquer de tomber sur ceux qui rôdaient autour. C’était une question de temps. Et puis son rôle m’intriguait. Pour moi, il avait toujours été un financier remarquable, un homme au-dessus de tout soupçon ! Avant de partir pour Paris, j’espérais que l’épisode du parc Summit t’avait assez effarouché pour t’éloigner de l’affaire. Mais tu es bien comme Antoine : quand tu tiens un os...

— Et tu as suivi Sverstiouk depuis Paris ?

— Comme je te l’ai dit, là-bas je ne suis arrivé à rien. Mais à Moscou, j’ai senti qu’il se passerait quelque chose : la table était mise. Alors je l’ai filé discrètement. Ce n’était pas facile. Il bénéficiait d’une garde rapprochée. Mais j’ai pu repérer tout le monde et demeurer incognito. Bogolioubov, je l’ai facilement reconnu d’après ta description. Quant à Lacoste et Gardonio, impossible de les oublier.

— Et tu as fait ça tout seul ?

Romain se lève et va fouiller dans un sac. Cette fois-ci, il revient avec une bouteille de scotch.

— Tu en veux un verre ?

— C’est pas de refus.

Il semble vouloir retarder l’échéance, noyer le poisson. Pas question de le lâcher. Il me tend un J&B double.

— Tu as pu venir seul jusqu’ici ?

Romain prend quelques gorgées avant de répondre.

— Quand je t’ai vu cet après-midi, j’ai été vraiment surpris. Toi, ici... J’ignorais où tu te trouvais, mais avec tout ce monde dans l’hôtel, tu étais en danger, que tu le saches ou non. Alors j’ai envoyé Marc te chercher.

— Qui c’est, ce type ? Sur le moment, j’étais sûr que c’était un homme de Sverstiouk ! Je pensais ma dernière heure arrivée !

— Marc est un ancien du SCRS. Disons que lui aussi a des comptes à régler avec ses ex-collègues. Je l’ai connu quand j’ai fait mon enquête pour débusquer Lacoste et Gardonio. Il est avec moi depuis Paris. Il m’a beaucoup aidé, notamment pour remonter la filière de Vincent et du coffret de Milan.

— Tu sais ce qu’il contenait, ce coffret ? je lui demande avec empressement.

— Beaucoup d’argent.

— Du *cash* ?

— Non, mais c’est tout comme. Des bons au porteur, des traites bancaires, ce genre d’effets.

— Et cet argent, il venait d’où ?

— Des transactions d’armes entre Vincent et les Russes.

Cela confirme enfin ce que je pensais. Il y avait là un fabuleux pactole. Pas étonnant, alors, que tant de gens aient voulu emprunter la piste de ce coffret et se soient autorisé des actes aussi atroces. La cupidité, encore et toujours la cupidité. Satisfait d’avoir finalement obtenu une explication à ce mystère, je passe au sujet suivant.

— Sverstiouk sait que je suis ici.

— C’est ce que je redoutais et c’est pourquoi j’ai envoyé Marc te chercher. Je ne pouvais pas te laisser dans la gueule du loup. Tu sais qui t’a vendu ?

— Non. Je pensais être totalement inconnu ici. Quand Sverstiouk m’a nommé au téléphone – monsieur *Maynard* – j’ai eu un de ces chocs !

J’avale la dernière gorgée de mon verre. J’ignore si c’est dû à l’heure tardive ou à mon double scotch, mais je me sens subitement las.

Son histoire se tient, même si elle comporte quelques éléments incroyables. La mort d’Antoine le 23, le lendemain de l’entretien au cours duquel mon père lui avait tout raconté. Et puis Romain qui le reçoit en pleine crise à l’urgence de l’hôpital. Un hasard troublant qui s’insère pourtant bien dans son récit. Je suis ambivalent. D’un côté, j’ai de Romain l’image d’une victime, comme moi, d’une situation abracadabrante, tandis que de l’autre se dessine un manipulateur particulièrement habile.

Je me frotte les yeux. La fatigue m’accable. Mes paupières sont de plus en plus lourdes. De mon esprit brumeux jaillit une question. Qui est-il au juste ? Je m’aperçois que j’ai encore fermé les yeux. Romain, quant à lui, reste assis devant moi, silencieux. Il sirote calmement son scotch. J’essaie de me fouetter les esprits, mais je suis figé, incapable du moindre élan. Je vacille, à la limite de la conscience. Calé dans son fauteuil, Romain me fixe d’un oeil dur. Son attitude a changé. Il y a

maintenant dans son regard un brin de violence et de satisfaction. Putain de scotch. Je m'en suis rendu compte trop tard. Le salaud m'a drogué.

Chapitre 20

Un attouchement délicat, un frôlement sur le front, des doigts qui s’emmêlent. Une main s’attarde dans mes cheveux. Tout est amorti, éloigné. Je flotte dans un vacuum confortable, enveloppé de frissons duveteux. Sentiment étrange, familier. Couché dans mon lit, en proie aux fièvres de l’enfance, une main rassurante. Une partie de moi veut s’éveiller, mais oh, si peu. Je reste figé, à l’écoute. Les battements de mon coeur accompagnent une voix sourde. Celle de Romain. Bribes de conversation à sens unique.

... ça va bien se passer...

Rêve et réalité sont indiscernables. Fondus en une seule et même perspective.

... Tu peux être tranquille...

Le ton est apaisant, les mots chuchotés. Pendant un instant, je les crois prononcés à mon intention.

... c’est ça, je te rappelle... comme d’habitude, salut.

Quand j’entends le claquement du combiné qui retombe sur le support du téléphone, je constate qu’il n’en est rien. Un frisson me parcourt. Je secoue la tête. La chaleur disparaît. La main s’est retirée et, avec elle, toute ma force. Seul dans le silence, je sombre de nouveau.

*

— Tu te sens bien ?

Je tourne la tête. Romain est assis à côté du lit. En arrière-plan, Marc lit le journal dans un fauteuil.

— Attends, j’ai quelque chose pour toi, dit-il.

Je me redresse sur les coudes pour observer la chambre inondée de soleil. Je suis tout habillé, le lit n’est pas défait. Que s’est-il passé au juste ?

— Tiens, bois, ça va te faire du bien.

Il me tend un verre de jus d’orange que je porte à mes lèvres. Il est frais, sucré. Tout est calme et Romain ressemble de nouveau à Romain.

— Pourquoi tu m’as drogué, hier soir ?

— Je n’avais pas le choix.

— Comment ça, tu n’avais pas le choix ?

— Il fallait que je réfléchisse.

— Alors pourquoi tu ne m’as pas dit « Charles, sois gentil, veux-tu, laisse-moi réfléchir » ?

— Ce n’est pas si simple, Charles, dit-il en se levant.

Je lui saisis le bras.

— Attends, je veux savoir pourquoi tu as fait ça ! dis-je en haussant le ton.

Marc baisse son journal et consulte Romain, qui lui fait signe de ne pas s’inquiéter.

— Pas si fort. Je vais t’expliquer.

Il se rassied.

— Tu t’es jeté dans la gueule du loup, Charles. On ne pouvait pas prendre la situation à la légère. Il fallait planifier la prochaine action avec minutie.

— Tu me parles comme si je n’étais pas concerné !

Je continue de parler fort et Romain se braque.

— Tu veux ameuter tout l’hôtel ou quoi ?

— Oh, excuse-moi, c’est juste que je ne suis pas habitué à me faire droguer, tu vois ? lui dis-je avec dérision.

— Ton comportement est en train de justifier que je t’aie endormi hier soir !

— Tu n’es plus seul dans cette affaire, Romain. Moi aussi, j’en fais maintenant partie !

— Ah bon ? Alors tu savais qu’on avait déjà prévu quelque chose pour Gardonio et Lacoste ? Tu savais qu’on devait procéder hier soir ?

— Qu’est-ce que tu veux dire par procéder ? lui dis-je, soudainement en proie à un léger vertige.

— Non tu ne le savais pas. Et c’est en plein ce que je craignais : que tu veuilles agir avec précipitation, sans savoir où tu te situes vraiment ! Sais-tu au moins que Bogolioubov t’a vendu à Sverstiouk ?

— Ça, je m’en doutais.

— Eh bien moi, j’en suis sûr !

— Comment ?

— Marc les a vus ensemble dimanche soir au Baltschug. Il a filé Bogolioubov toute la journée. C’était après mon arrivée. Bogolioubov pouvait donc savoir que j’étais ici et en glisser un mot à Sverstiouk. Romain a peut-être raison. Il en sait plus que moi dans tout ça. Aussi bien m’en servir.

— Pourquoi ce revirement de la part de Bogolioubov ? Pourquoi s’allier à Sverstiouk tout d’un coup ? lui dis-je.

— Le chantage. Bogolioubov sait pas mal de choses sur le rôle de Sverstiouk. Mais Sverstiouk a réussi à mettre la main sur ce que Bogolioubov convoitait. Le Saint-Graal, la montagne de fric de Milan. Bogolioubov est un personnage d’ombre, tandis que Sverstiouk a une façade à protéger. Un échange de bons procédés était tout indiqué.

— Et Pierre Kohl ? Hier, Gardonio a laissé entendre qu’il était de mèche avec Sverstiouk.

— Je ne m’inquiéterais pas au sujet de Pierre.

— Mais tu m’as dit l’avoir vu avec Sverstiouk pas plus tard qu’hier !

— Et après ? Il pouvait faire des affaires avec lui. Ils évoluent dans le même domaine. C’est tout à fait normal.

— Mais Pierre m’a menti ! Il m’a dit qu’il n’avait rien à voir avec lui !

— Qui sait pourquoi il le nie ? Je te dis seulement que le danger ne peut venir que de Bogolioubov. Il t’a forcément dans sa ligne de mire et il ne te lâchera pas. C’est lui qui t’a livré à Sverstiouk.

Romain marque une pause avant d’enchaîner.

— En fait, tu vas pouvoir demander à Pierre pourquoi il t’a menti.

— Pourquoi je le ferais ?

— Parce qu’il peut nous apporter une réponse essentielle.

— Laquelle ?

— Est-ce que Sverstiouk est vraiment derrière ce crash du rouble.

— Je parierais tout ce que j’ai là-dessus. Ce que j’ai à publier va lui faire très mal.

— En as-tu les preuves ?

— Quand j’aurai dévoilé la filière Vincent, l’histoire du coffret de Milan et tout le reste, Sverstiouk devra répondre à bien des questions.

— Oui, mais je te parle précisément de l’attaque sur le rouble. As-tu les preuves concrètes de son implication directe ? Sais-tu quelles étaient ses positions sur le marché, quand il a traité ? Sais-tu s’il a influencé d’autres joueurs ? S’est-il contenté de lancer le mouvement ou a-t-il enfoncé le clou jusqu’au fond ?

— Ben, je n’ai pas encore exactement ce genre de renseignements...

— Elles sont pourtant essentielles ! Pierre est un joueur important sur ce marché, un *insider*. Il va pouvoir nous renseigner. Et je ne parle pas seulement pour tes papiers. Ces données nous sont indispensables. Pour te sortir de là, on doit absolument pouvoir établir la responsabilité de Sverstiouk.

— Je ne te suis pas.

— Ça va être à notre tour de proposer un échange. C'est ce qu'on a mis au point avec Marc, la nuit dernière. On en a ramé un coup, mais on a trouvé le moyen de t'extraire de là tout en obtenant notre vengeance sur Lacoste et Gardonio.

Et Romain de m'expliquer son plan en détail. Une manoeuvre brillante et audacieuse qui, si elle fonctionne, me sortira effectivement pour de bon des griffes de Bogolioubov. Une manoeuvre qui demande ma pleine et entière collaboration, ainsi que celle de Marc. Absolument impeccable. Risquée, mais absolument impeccable.

Je laisse passer un moment.

— Dis-moi, qu'est-ce que tu aurais fait à Gardonio et Lacoste, hier soir, si je n'avais pas été là ?

Silence lourd de Romain.

Je maintiens la question du regard. Le sien me transperce.

Aucun doute possible. Il les aurait tués.

— Ce qu'on aurait fait ne compte plus. Du moment que tu te pointais, il fallait tout changer.

Il ne nie pas.

— Pardonne-moi, mais avec tout ce qui s'est passé depuis hier, j'ai un peu de mal à te faire confiance, Romain.

Il affiche un air étonné.

— Si tu avais quoi que ce soit à craindre de moi, penses-tu que je t'aurais laissé ton revolver ?

En effet, je l'ai toujours à la ceinture.

— On n'a pas le choix de procéder ainsi. Il n'y a pas d'autre issue. Et puis arrête ça, veux-tu. Je suis ton oncle, Charles, je suis ton oncle !

*

Première étape : sortir incognito de l'hôtel. Seul, cela n'aurait pas été facile. Mais avec Marc et Romain, les choses se présentent mieux. Aux yeux de Bogolioubov, ils n'existent pas.

Ils viennent tout juste de partir. Je suis seul dans la chambre. Romain va nous attendre en bas. Marc, par contre, ne devrait pas tarder à revenir. Cela me laisse tout juste le temps de faire une vérification. J'appelle la réception.

— Bonjour, c'est la chambre 816. J'ai fait un appel cette nuit. Pourriez-vous me dire à combien se montent les frais ?

— Un instant, je vous prie.

Je n'ai pas à patienter très longtemps.

— Trente-huit dollars cinquante.

— Oh ! Pourriez-vous me rappeler le numéro ? Je ne le trouve plus, j'ai dû l'égarer quelque part.

Mon interlocuteur a une légère hésitation et c'est comme si j'entendais ses pensées : « Pourquoi me demande-t-il ce numéro ? Mais bon, après tout, il ne s'agit que d'un numéro de téléphone. » Il s'exécute. Je le remercie et raccroche.

Les bribes de la conversation téléphonique de Romain que j'ai entendues m'ont beaucoup intrigué. Ai-je rêvé ou étaient-elles réelles ? Ce numéro de téléphone confirme la deuxième hypothèse. Un numéro en Italie. Il a donc bel et bien appelé quelqu'un. Mais qui ? Et pourquoi ? On cogne à la porte. Je vais ouvrir. C'est Marc. Comme convenu, il revient avec un convoyeur à draps sales récupéré à un autre étage. Il en retire le contenu.

— Tiens, installe-toi là-dedans, me dit-il.

Je m'exécute. Il me recouvre de draps et de serviettes.

— Surtout, ne bouge pas et ne dis pas un mot.

— T'inquiète pas.

Quand il enlève de nouveau les étoffes, je constate que nous sommes dans un stationnement souterrain, à côté d'une mini-fourgonnette Volkswagen. Romain prend place derrière le volant.

— Viens vite, fait-il pendant que Marc retourne le convoyeur.

Je monte à bord.

— Ça s'est bien passé ? me demande-t-il.

— Impec.

Marc vient nous rejoindre et ensemble nous quittons l'hôtel Ukraine. Dans l'immédiat, je m'occupe de Pierre. Eux vont traîner autour de Gardonio et Lacoste. Ils me déposent en ville. Nous nous retrouverons plus tard à l'endroit convenu.

*

Les bureaux de Roebuck Bull logent dans un immeuble discret de trois étages à l'écart du centre. Dans le hall, les présentoirs du kiosque à journaux attirent mon attention. Les gros titres s'étalent en première page. Difficile d'y échapper. La catastrophe du rouble fait toutes les manchettes. Mais il y en aura d'autres : qu'on me donne seulement quelques jours et il y en aura d'autres.

La volée de marches mène directement à la réception. Je passe devant la réceptionniste sans même la regarder. Romain m'a dit de ne pas m'inquiéter au sujet de Pierre, mais je suis loin de partager sa quiétude.

— Hé, attendez, vous ne pouvez pas... dit la réceptionniste en bondissant à ma suite.

Quand j'ouvre la porte de son bureau, Pierre a un mouvement de recul.

— Dis-lui de sacrer son camp, dis-je à Pierre.

Il s'adresse aussitôt à elle.

— Laissez-nous seul, Tatiana.

Je ferme la lourde porte de chêne derrière moi. La pièce est vaste et austère. Il occupe un grand fauteuil de cuir noir derrière sa table de travail.

— Qu'est-ce que tu fais ici ? me demande-t-il.

Je dégage mon revolver. Avec le silencieux, c'est plus impressionnant. À voir sa réaction, Pierre en convient.

— Baptême, Charles, arrête de niaiser !

Je fais celui qui ne sait pas. Je joue le grand jeu.

— C'est toi qui m'as vendu ?

— Comment ça, vendu ? De quoi parles-tu ?

— Fais pas l'innocent ! Sverstiouk, tu le connais, tu *deal* avec !

— Charles, je ne t'ai vendu à personne ! On est des *chums* !

— Alors pourquoi tu m'as pas prévenu ?

— Penses-tu que je savais tout ce que Sverstiouk préparait ? Une baisse de soixante-cinq pour cent ! Ça m'a jeté à terre. Je ne pensais jamais que c'était aussi gros ! J'ai pas eu le choix, Charles. J'étais en train de couler.

— Comment ça, couler ?

— Moscou est dur, Charles. Ben dur.

Pierre a baissé la tête. Il affiche un air que je ne lui ai jamais vu.

— J'étais dans la merde. J'ai fait des mauvais *deals*.

— Quel rapport avec Sverstiouk ?

— J'avais la mafia sur le dos. Ils me siphonnaient, ils ne me laissaient pas tranquille une minute.

— Pourquoi en parles-tu au passé ?

— Depuis que je traite avec Sverstiouk, ça s'est tassé. Je ne sais pas comment, mais il savait que

j'étais dans la dèche. Il m'a fait une proposition : j'engageais des sommes importantes dans une opération financière avec lui et tous mes problèmes disparaissaient. En plus, on me payait de retour. Et c'était pas de la frime. Les mafieux qui n'arrêtaient pas de me harceler depuis des mois ont disparu tout d'un coup, comme ça. Il a suffi d'un claquement de doigts de Sverstiouk.

— Quand t'a-t-il contacté ?

— Il y a six mois. On s'est vus quelques fois par la suite.

— Le *meeting* de Boston ?

— J'y étais. C'est de là que je t'ai laissé un message le week-end du GP de Montréal.

— Jean-Louis Vincent et Sverstiouk y étaient tous les deux ?

— Oui, avec plusieurs autres. Quand Vincent a été descendu, ça m'a fait paniquer. Le message de Sverstiouk était assez clair. Mais à part l'opération sur le rouble, je n'étais au courant de rien. C'est pour ça que je t'ai aidé à l'identifier. Peut-être que toi, tu savais quelque chose. Tout d'un coup, tu arrives avec une vieille photo de lui, tu parles d'une piste...

— J'en savais pas encore beaucoup sur lui.

— Je m'en suis rendu compte. Tu ne pouvais rien m'apprendre. C'est pour ça que je n'ai pas insisté.

— Tu aurais quand même pu me prévenir !

— Tu étais supposé être incognito, non ? Si quelqu'un t'a vendu, c'est sûrement pas moi.

— Sais-tu avec qui j'étais, ce matin ?

— Laisse-moi deviner. Tu as pris le petit-déjeuner avec Boris ? crâne-t-il.

Je ne relève pas son sarcasme.

— Ce matin, j'étais avec Romain.

Je n'avais pas prévu aller aussi loin, mais je décide de pousser le bluff.

— Durant la nuit, il a buté deux ex-agents du SCRS.

Il change subitement de ton.

— Lacoste et Gardonio ?

— En plein ça.

— Alors il a dû te parler d'Antoine.

— Mets-en qu'il m'en a parlé ! dis-je avec emphase.

Pierre ignore jusqu'où Romain est allé, mais s'il croit qu'il a pu les tuer, c'est du sérieux. J'espère seulement lui avoir donné l'impression que j'en sais beaucoup plus.

— Mon vieux Charles, ton père s'est vraiment planté...

Ça y est. Les vannes s'ouvrent. Je ne suis pas sûr de vouloir entendre la suite, mais il faut vider la question une bonne fois pour toutes, ici, maintenant. Pierre lui-même perçoit mon malaise. Il adopte le ton de la confiance.

— Quand il est mort, on m'a chargé de régler ses dossiers au bureau. À mon grand étonnement, je me suis aperçu qu'il avait fait des choses pas très régulières dans ses dernières transactions. Des sommes énormes passées sous le couvert. Je suis tombé là-dessus un peu par hasard, par le biais d'un certificat de dépôt qui n'était relié à aucun de ses dossiers officiels. Petit à petit, j'ai tracé mon chemin dans un dédale de transactions et d'ententes de réciprocité impliquant une multitude de compagnies. Quelques-unes des sociétés de Sverstiouk figuraient au tableau, sans que je puisse en tirer beaucoup de sens d'ailleurs. J'étais embêté. Que faire de tout ça ? Mais avant de devoir me commettre, j'ai reçu une visite. Deux agents du SCRS, Lacoste et Gardonio, qui avaient eu vent de mes questions. Ils m'ont convaincu que c'était dans l'intérêt général de tout étouffer, alors j'ai arrangé ça comme j'ai pu. Je leur ai remis certains documents et je ne les ai plus jamais revus. Je ne t'en ai jamais parlé, tu comprendras pourquoi. Antoine était mort, le scandale étouffé. À quoi bon remuer tout ça ?

— Mais Romain a fini par les descendre ! Pourquoi aurait-il fait ça si tout s'est passé aussi simplement ?

Il marque un temps d'arrêt pour sonder mon regard. Je m'impatiente :

— Arrête la *bullshit*, Pierre ! Dis-moi la vérité !

Il garde le silence. Je lance :

— Fie-toi à moi, Pierre, ton nom va ressortir dans cette histoire-là !

Il se braque.

— Parle pas de moi ! J'ai suivi Sverstiouk parce que j'y étais contraint. Je n'ai rien fait de mal !

— Alors dis-moi ce que tu sais sur Romain ! Tu ne l'as même pas mentionné !

Il serre les poings et détourne le regard.

— Lacoste et Gardonio l'ont fourré.

— Comment ?

— Je ne le sais pas.

— Collusion, attaque concertée contre le rouble avec des fonds illégaux, peut-être même avec la collaboration de la Banque de Russie. À la limite, complicité pour meurtre si on remonte jusqu'à Vincent. Ça va fesser, Pierre !

Il hausse les épaules et me répond d'une voix dépitée :

— Charles, quand t'es acculé au pied du mur, tu sauves ta peau comme tu peux. J'ai fait ce que j'avais à faire. Si tu veux la sortir, ton histoire, vas-y. Mais surprends-toi pas si le nom d'Antoine finit par sortir aussi.

Qu'est-ce que je peux lui répondre ? Je ne vais quand même pas lui tirer dessus pour l'obliger à parler. Et puis j'ai maintenant obtenu la confirmation dont j'avais vraiment besoin. Je baisse la garde et range mon arme. Avant de tourner les talons, je lui jette un dernier regard. L'image que j'emporte de lui est celle d'un condamné en sursis.

*

— Sa responsabilité ne fait aucun doute, mais j'ai quand même du mal à imaginer pourquoi il s'est lancé là-dedans. Nous n'étions pas des intimes, il reste que Sverstiouk a toujours donné l'image d'un type parfaitement intègre. Et puis il était déjà riche à craquer.

Romain s'interroge. Nous avons immobilisé la fourgonnette dans un espace de stationnement sur le boulevard Chistoprudny pour un conciliabule. Je viens de lui raconter les détails – choisis – de ma visite chez Pierre. Marc écoute en silence.

Je relance Romain.

— Tu n'as jamais eu de soupçons à son endroit, même en 1991 ? lui dis-je.

— Pas le moins du monde. Antoine n'a jamais mentionné Sverstiouk quand il m'a raconté son histoire. Il n'y a été mêlé d'aucune façon, j'en suis certain.

— Et Bogolioubov ? Si Sverstiouk n'a rien eu à voir avec Antoine, qu'en est-il de Bogolioubov ?

— Lui non plus. En 1991, il s'était occupé de la branche de Vincent.

— C'est ce que je pensais. Mais hier, à l'Ukraine, Gardonio et Lacoste ont fait allusion à Bogolioubov et à Antoine, comme si...

— Non, non, oublie ça. Ils rusaient. Ils voulaient t'envoyer dans la gueule de loup. Eux aussi convoitaient le fric du coffret de Milan. Du moment qu'ils n'avaient plus besoin de toi, ta disparition les aurait bien arrangés. D'ailleurs, on va bientôt pouvoir s'occuper d'eux. On les a repérés aujourd'hui. Ils sont descendus au Métropole.

— Au Métropole ? Ils ne sont pas à pied, les deux enculés !

— Avec tout le fric qu'ils ont pris à Antoine, ils n'ont pas trop de problèmes de ce côté-là. Mais il

va bien nous servir, ce fric. On peut contacter Bogolioubov maintenant.

— Qui s'en occupe ? dis-je.

Marc rompt le silence dans lequel il se complaisait jusque-là.

— Ça, c'est à moi de le faire. Lui et moi, on parle le même langage.

Depuis notre premier contact, ce type n'a jamais dit un mot de trop. Déformation professionnelle, j'imagine. Je ne sais pas grand-chose de lui, outre le fait qu'il a déjà été du SCRS. Je saisis l'occasion.

— Et c'est quoi, ce langage ?

— Celui des services secrets. SCRS pour moi et KGB pour lui, mais sur le fond, il y a moyen de s'entendre.

— Pourquoi tu es ici avec nous ?

— Gardonio et Lacoste ont agi de façon particulièrement odieuse avec Antoine.

— Je veux bien, mais pourquoi prendre autant de risques toi-même ?

— Durant leur carrière, ces types ont pris l'habitude de ramasser leur part au passage. Au fil des ans, ça a valu des ennuis à plusieurs de mes contacts, et quand nos contacts ont des ennuis, on finit par en avoir rapidement soi-même. Disons que j'ai dû quitter le SCRS beaucoup plus tôt que prévu. Moi aussi, j'ai des comptes à régler avec eux.

— À ton avis, pourquoi sont-ils encore ici ?

— Ils ont raté le fric à Milan, mais ils savent que Sverstiouk l'a raflé. Ils essaient peut-être de faire pression, de marchander avec lui pour en obtenir une part. Et puis il y a peut-être un autre élément que nous ignorons.

Romain s'adresse à lui :

— Tu veux essayer ce soir ?

— Oui. Le plus tôt sera le mieux.

— Et comment veux-tu le joindre ? Par téléphone ?

— Non, je préfère lui parler en personne. Pour un truc aussi important, c'est mieux.

— Ce n'est pas un peu risqué ?

— Ça le serait si on n'était pas sûrs de ce qu'on fait. Mais comme Sverstiouk est bien derrière tout ça... Et puis, ça démontre notre sérieux.

— OK. C'est comme tu veux.

Romain retourne derrière le volant et fait démarrer la fourgonnette. Direction l'hôtel Ukraine, où loge Bogolioubov. Le plan est simple : prendre contact avec Bogolioubov, lui faire notre proposition et attendre sa réponse. Ensuite, on avisera. Arrivé sur Kutuzovsky Prospekt, Marc descend tandis que Romain et moi repartons pour aller rôder autour du Métropole.

*

Nous attendons depuis plusieurs heures aux abords de la station de métro Kievskaja. Moteur et feux éteints, réfugiés dans le confort de l'espace cargo. Dehors, il n'y a plus âme qui vive. Que des voitures égarées qui passent de loin en loin. Je consulte ma montre. Il est tard – presque trois heures du matin. J'interroge Romain du regard. Il me répond d'une moue dubitative.

Lui aussi s'inquiète.

Marc devrait déjà être de retour. J'ai des fourmis dans les jambes, mais je n'ose sortir. Nous devons rester discrets. L'attente se poursuit donc dans le silence. Jusqu'à ce qu'on vienne cogner sur la tôle du Volkswagen. Je jette un coup d'oeil au miroir avant extérieur. C'est lui. J'ouvre la portière coulissante. Il monte à bord.

— Comment ça s'est passé ?

— Ça a été plus long que je pensais, mais j'ai obtenu son accord. Il a des exigences bien précises.

Voilà comment il veut procéder...

Marc a les traits tirés. Les négociations l'ont épuisé. Malgré sa fatigue, il nous expose minutieusement les conditions de Bogolioubov. Quand il a terminé, nous mettons au point les détails de notre intervention. Cela se passera demain soir. Après nous être partagé les rôles, nous observons un moment de silence. Chacun en lui-même pense la même chose. Voilà, la table est mise, ne reste plus qu'à se servir. Mais attention, le plat est chaud. Très très chaud.

Chapitre 21

Depuis deux jours, j'ai l'impression de vivre dans cette fourgonnette. Nous ne l'avons presque pas quittée, sauf pour dormir. Je ne suis donc pas fâché d'hériter de la corvée de magasinage. Enfin, magasinage est un bien grand mot. Deux ou trois bricoles à trouver pour ce soir. Cela devrait être simple, pourtant trouver des attaches de plastique auto-bloquantes à Moscou n'est pas du tout évident. Surtout quand c'est du modèle costaud – genre à toute épreuve – dont on a besoin.

Quand on m'a affecté à cette tâche, je n'ai pas trop rechigné : le fait de me retrouver seul pendant quelques heures va me permettre de faire une première tentative. Pour localiser ce numéro de téléphone en Italie, dans l'immédiat, la seule personne qui peut m'aider, c'est Sofia. Je l'appelle. Elle devrait être de retour chez elle, mais ça ne répond pas. Comme elle n'a pas de répondeur, je ne peux lui laisser de message. J'essaie de nouveau à quelques reprises durant l'après-midi, sans succès. Je consulte ma montre. C'est l'heure de retourner à la fourgonnette.

*

— Tiens, les voilà, ils sortent, fait Marc.

Gardonio et Lacoste viennent de franchir les lourdes portes de l'entrée principale du Métropole. Ils se dirigent tout de suite vers le côté de l'hôtel. La rue Cerkasski, face au parc.

Romain démarre le moteur.

— Attends un peu avant d'y aller.

Marc dirige cette partie des opérations. Il se tourne vers moi.

— Tu as bien compris ? Je me charge de Lacoste et toi de Gardonio.

— Pas de problème, lui dis-je, même si je suis loin de le penser.

Ils marchent d'un bon pas. Ils sont déjà rendus sur le grand trottoir qui longe les jardins. Les abords baignent dans l'obscurité. Il n'y a personne autour d'eux.

— OK, maintenant tu peux y aller, dit-il à l'adresse de Romain.

J'ai des papillons dans l'estomac, mais ce n'est pas le moment des états d'âme. Je déverrouille le cran de sûreté de mon arme tandis que Romain lance la fourgonnette d'un coup de volant nerveux. Arrivé à leur hauteur, il se range sur le bas-côté en appliquant un vigoureux coup de frein. J'ouvre la porte coulissante. Marc et moi bondissons comme un seul homme, revolver au poing.

— Allez, sautez là-dedans !

L'espace d'un instant, ils demeurent figés. L'effet de surprise est complet. Ils ne se doutaient de rien. Nous pointons nos armes sur eux tout en les dirigeant vers la Volkswagen. Ils obéissent. Nous montons à bord à leur suite. Romain démarre aussitôt.

— À genoux, dos à nous et tendez les bras derrière !

Pendant que je les maintiens en joue, Marc leur lie les poignets et les chevilles avec les attaches que j'ai trouvées. Il enrubanne ensuite leurs genoux ensemble. Ainsi ficelés, ils ne risquent plus de nous gêner. Marc passe à la deuxième étape. Il sort la seringue de l'étui où Romain l'avait rangée et s'apprête à leur faire leur injection. C'est le temps de mettre mon grain de sel.

— Pas tout de suite ! dis-je à Marc.

Il se tourne vers moi.

— Quoi ?

— J'ai dit pas tout de suite. Ne leur fais pas l'injection !

Romain jette un oeil dans le rétroviseur.

— T'es malade ? C'est ce qu'on a convenu avec Bogolioubov, Charles ! On doit lui livrer ces deux

types inconscients ! me lance-t-il.

Marc approche l'aiguille de Gardonio. Je pointe le canon de mon arme sur sa tête.

— J'ai dit pas tout de suite, j'ai des questions à leur poser !

Marc grommelle un juron avant d'obéir. Il dépose la seringue.

— Tu es devenu fou ? crie Romain.

Pendant ce temps, Gardonio se retourne, sourire en coin.

— Hé, hé, bel esprit de famille. Je comprends maintenant pourquoi Antoine a voulu quitter tout ça...

*

— Pourquoi étais-tu seul derrière moi à Milan ? Pourquoi Lacoste n'était-il pas avec toi ?

Des deux, Gardonio est le leader, c'est pourquoi je lui adresse mes questions.

— Il s'occupait de Sverstiouk. À ce moment-là, il suivait sa trace à Paris.

J'ai ordonné à Romain de continuer de rouler au moins jusqu'à l'extérieur du *Ring*, le boulevard qui ceinture le centre de Moscou. Marc se tient tranquille aux côtés des deux ex-agents. Je poursuis.

— Pourquoi m'avez-vous embarqué là-dedans ?

— Tu es le fils d'Antoine et le neveu de Romain. Avec toi, on pouvait avancer pas mal, avoir accès aux informations qui nous manquaient. Sans le savoir, tu étais dans une position idéale. La preuve, c'est que tu es ici.

Gardonio répond très calmement. Il sait qu'il joue gros.

— Mais à Montréal, pourquoi m'avez-vous tabassé dans la ruelle ? J'aurais pu ne jamais passer par là et rien de tout cela ne serait arrivé !

— On avait prévu de te couler un petit dossier sur Vincent pour t'appâter. On s'apprêtait à te le remettre quand l'occasion s'est présentée. Tu allais à la soirée de Procyon, Vincent était tout près. Quand on t'a vidé les poches, tu avais même un magnétophone. On s'est assuré de lancer l'enregistrement avant de le déposer à tes côtés pour être sûrs que tu ne raterais rien. C'était trop beau. Mais peu importe le moyen, on devait te mouiller.

— Et c'est vous qui m'avez protégé de Bogolioubov au parc Summit Circle ? C'est vous qui l'avez contré, tous les deux ?

— Oui. On ne pouvait pas te laisser seul. Il t'aurait réduit en miettes. Tu ne savais pas à qui tu avais affaire.

Romain piaffe. Il est dans une position inconfortable, obligé de garder le volant, mais il ne peut s'empêcher d'intervenir :

— Te laisse pas embobiner, Charles ! Il embellit les choses. Tu devrais aussi lui demander pourquoi il ne t'a pas sorti du trouble à l'hôtel Ukraine, pourquoi au contraire il t'a provoqué ! Il voulait te pousser dans les griffes de Sverstiouk ! Si nous n'avions pas été là, tu y serais resté !

Avant que j'aie pu dire un mot, Gardonio lui répond.

— Et toi, Romain, pourquoi tu ne lui dis pas ce que tu lui caches depuis des années ? Pourquoi tu ne lui dis pas qu'Antoine est vivant ?

Antoine, vivant ! Mais qu'est-ce qu'il raconte, maintenant ? L'idée est tellement absurde, j'en suis bouche bée.

— Ne l'écoute pas, Charles. Tu vois bien qu'il dit n'importe quoi. C'est son jeu de brasser de la merde ! Ces ordures ont tué Antoine ! rétorque Romain.

— Ce... ce n'est p... pas vrai, on... on ne l'a... p... pas tué ! proteste Lacoste.

— Ah non ? Et je suppose que vous n'avez pas piqué son fric non plus ?

Lacoste reste muet. Gardonio aussi. Romain poursuit.

— Tu vois bien qu’ils mentent. Ils veulent seulement sauver leur peau !

Alors que Lacoste fixe Romain, Gardonio fait mine d’ignorer mon oncle. Il plante son regard dans le mien.

— Tu ne trouves pas bizarre que Romain ait été de faction quand Antoine est arrivé à l’hôpital ? Tu ne trouves pas bizarre que, parmi tous les médecins de cet établissement, Romain ait eu à s’occuper d’Antoine ?

Romain réplique aussitôt :

— Ça suffit, les conneries ! Charles, si ce que je te disais n’était pas vrai, penses-tu que je t’aurais emmené ici, penses-tu que je t’aurais permis de le rencontrer ?

Gardonio répond du tac au tac :

— Je pensais que tu voulais nous endormir, Romain !

— C’est toi qui essaies de l’endormir, espèce d’enculé !

Leurs discours sont aux antipodes. Saisi par le doute, je ne sais plus à qui me fier. Je m’en ouvre à Romain :

— Ça devrait être évident, Romain, pourtant...

Mon oncle est furieux.

— Il n’est plus dans le SCRS, pourtant il l’était quand il a croisé le chemin d’Antoine ! À ton avis, qu’est-ce qui lui a permis de partir si ce n’est le fric qu’il a piqué à Antoine ?

Je me retourne vers Gardonio.

— Vous avez roulé Antoine, vous l’avez volé. Vas-tu oser le nier ?

Gardonio se mord les joues. Lacoste, lui, est blanc comme un drap.

— C’est vrai qu’on a pris le fric des opérations d’Antoine, mais c’était prévu comme ça. Lui-même approuvait cette façon de procéder.

Romain répond froidement.

— Vas-tu aussi lui dire qu’Antoine approuvait de se retrouver six pieds sous terre ?

— Ça, c’est à supposer qu’il y soit, répond Gardonio. Et s’il y est, on n’a rien à voir là-dedans.

Encore cette histoire. Antoine vivant... J’essaie d’appréhender l’idée, de m’imaginer que cela puisse être vrai, mais peine perdue. Cela me semble totalement irréel.

— Mets-toi à sa place, Charles. C’est dans son intérêt de te dire ça. Ils ont berné Antoine. Ne te laisse pas avoir toi aussi. Et puis n’oublie pas que c’est pour toi qu’on est ici. On doit livrer ces types à Bogolioubov. C’est notre marché. Gardonio et Lacoste – et par extension tout le fric qu’ils ont pris à Antoine – contre ta sécurité. C’est le seul moyen de te sauver de lui. La terre n’est pas assez grande pour échapper à un type de son espèce.

Quand Romain a évoqué l’échange, le visage de Gardonio s’est décomposé. Il se maîtrise juste assez pour observer :

— Ça ressemble beaucoup à du chantage, ça, Charles.

Peut-être, mais Romain a raison. Je dois m’extraire des griffes de Bogolioubov, et ce n’est pas Gardonio qui peut m’en donner les moyens. Il faut équilibrer les comptes pour pouvoir ressortir de l’ombre.

Je baisse mon arme et indique à Marc d’y aller.

Gardonio panique. Il fait une dernière tentative désespérée :

— Il voulait le fric ! Il avait prévu de tout garder ! Ton oncle a bien des choses à cacher, Charles !

Lacoste lui-même sort de son mutisme.

— Qu’... qu’est-ce qui te dit qu’il va marcher ? Tu le co... tu le connais pas, Bogolioubov...

Ils ont beau se débattre et gigoter, rien n’y fait. Marc leur plante tour à tour l’aiguille dans le flanc et ils s’écroulent presque aussitôt sur le plancher de tôle de la fourgonnette.

Marc remise la seringue et lâche un grand soupir. Romain, quant à lui, hoche la tête tout en

gardant un oeil sur la route. Moi-même, je dépose mon arme et je vais m'appuyer le dos à la paroi métallique. Je ferme les yeux. La tension redescend dans l'habitacle. Subitement, une pensée jaillit dans mon esprit. Je ne peux m'empêcher de la partager avec Romain :

— Dis donc, si je n'avais pas été là, comment auriez-vous fait pour vous débarrasser de ces deux-là ? Ça prenait un homme derrière le volant et deux autres pour s'occuper d'eux. Avec Marc, vous étiez seulement deux.

Il me répond que si je n'avais pas été là, les choses ne se seraient pas passées ainsi, qu'ils avaient prévu autre chose, que c'est mon arrivée inopinée qui les a forcés à élaborer ce scénario...

Il est tard. Ce soir, l'air est doux et le ciel sans lune. Son visage a beau n'être éclairé que par le pâle reflet du tableau de bord, il me semble pourtant avoir vu Romain rougir...

*

Nous approchons de notre point de rendez-vous dans les collines Vorobievy au sud-ouest de la ville. Tout de suite après avoir drogué Gardonio et Lacoste, nous nous sommes arrêtés à un téléphone public où Marc a pu joindre Bogolioubov sur son cellulaire. Nous ferons l'échange à deux heures du matin. Romain immobilise la fourgonnette dans le stationnement désert d'un jardin public. Le quatrième emplacement à gauche de la verrière, du côté du trottoir. Nous avons une bonne demi-heure d'avance. Bogolioubov va venir à notre rencontre dans une camionnette Mercedes argent. Nous lui avons décrit notre véhicule. Il viendra se garer à nos côtés. Il devra être seul.

Notre proposition à Bogolioubov est très simple. Nous disposons de l'information nécessaire pour faire plonger Sverstiouk. En le démasquant comme l'auteur de l'attaque sur le rouble, nous le neutralisons. Bogolioubov s'est allié à Sverstiouk parce qu'il a mis la main sur un joli paquet de fric que lui-même convoitait – le coffret de Milan. Mais nous, nous avons aussi réussi à mettre la main sur un joli paquet de fric : Lacoste et Gardonio ont amassé un fort pactole en dépouillant Antoine. Nous lui livrons les deux ex-agents et il me laisse en paix. L'argent nous est égal. De cette façon, Antoine sera vengé et moi, je serai totalement libre.

— Il faut faire gaffe. Il est quand même sur son terrain, dit Romain.

— Surtout que les armes doivent rester dans la fourgonnette. Il faudra pas que ça déconne. Pas d'imprévu cette fois-ci, ajoute Marc à mon intention.

Je me tiens tranquille.

À l'heure convenue, la Mercedes s'immobilise à nos côtés. Bogolioubov coupe le contact et nous fait un signe entendu : il montre ses paumes ouvertes avant de descendre de sa camionnette. Nous faisons de même. Je m'approche de lui.

— Ils sont là ? demande-t-il en pointant le menton vers la Volkswagen.

— Oui, dit Marc en ouvrant les portes arrière.

Gardonio et Lacoste sont affalés l'un contre l'autre, inconscients. Bogolioubov ouvre à son tour son véhicule.

— Mettez-les là.

Romain, Marc et moi les empoignons un par un. Même à trois, ce n'est pas si facile de transporter des corps inertes. Quand nous avons fini, Bogolioubov referme l'arrière de sa camionnette.

— Tiens, prends ça, dit-il en me tendant une enveloppe de papier kraft.

— Qu'est-ce que c'est ?

— L'assurance que vous allez le faire tomber. Ça raconte toute son histoire.

— Qu'est-ce qu'elle a de spécial que nous ne savons pas encore ?

— Sverstiouk est un ancien de la maison.

— Quoi !?

— Il était du KGB. Un de nos meilleurs agents. Nous sommes très peu à le savoir. Dans toute la Russie, il n'y a pas plus de dix personnes au courant.

— Mais en dévoilant ça, tu risques de te mettre à découvert. Ce n'est pas un peu risqué ?

Il esquisse un bref sourire.

— T'en fais pas pour moi. J'ai maintenant les moyens de disparaître, dit-il avant de retourner dans l'ombre.

*

Nous roulons en direction de l'aéroport. Je parcours le dossier que m'a remis Bogolioubov. Stupéfiant. Anatoli Sverstiouk est un dinosaure, un des derniers spécimens d'une ère révolue. Un agent d'élite de l'ex-KGB dont l'installation en Amérique du Nord, dans les années soixante, a été particulièrement soignée. On a organisé sa fuite de l'URSS comme n'importe quel vrai dissident aurait pu le faire : sans lui fournir d'assistance et sans aucune complicité de la part des autorités, sa démarche devant paraître crédible jusque dans les moindres détails. Arrivé aux États-Unis, il a donc monté son affaire seul, sans le concours d'autres agents et sans le moindre dollar du KGB. Il a ainsi maintenu la façade idéale, celle d'un réfugié politique parfaitement intégré aux mœurs de son pays d'accueil, ce qui lui a permis de rendre de précieux services à son pays durant de nombreuses années.

En poursuivant la lecture du document de Bogolioubov, j'apprends que Sverstiouk n'a pas été mêlé au putsch raté de 1991. Durant ces événements, les haut gradés de l'armée et du KGB se sont scindés en trois camps : ultra-conservateurs, favorables au coup, libéraux résistants, en bloc derrière Eltsine et indécis, qui attendaient de voir le vent tourner. Les libéraux l'ont emporté et Eltsine a pris le pouvoir. Après ce coup d'État avorté, les choses ont rapidement changé en Russie. La guerre froide était dorénavant chose du passé et plusieurs haut gradés du KGB, dont Sverstiouk dépendait, ont pris la porte. L'état d'urgence s'est relâché. Sverstiouk, quant à lui, en avait assez. Il était las de toutes ces intrigues. L'idéologie qu'il avait servie s'était érodée au point de disparaître. Il vieillissait et voulait s'éloigner de ces activités. En plus, ce qui ne gêne rien, il disposait d'une fortune colossale qu'il avait après tout bâtie lui-même. Il a donc décidé de couper les ponts et il l'a fait au bon moment ; le ministère de la Sécurité de Russie prenait un virage libéral. On a donc accepté sa demande et il a pu passer quelques années en paix à la tête de ses nombreuses entreprises, apparemment libre de toute attache.

Pendant ce temps, les forces qui s'étaient cristallisées autour d'Eltsine lors de la résistance ont commencé à se relâcher. Dans cette mouvance, de nouveaux camps se sont formés. Eltsine n'a jamais mis de gants blancs. L'attaque armée contre le Parlement, l'envoi des chars contre les rebelles menés par Aleksandr Routskoï – pourtant un héros de la résistance de 1991 à ses côtés, la dure répression en Tchétchénie n'ont fait que raffermir les nouvelles positions. Sans parler des coupes draconiennes dans les budgets militaires, de l'escalade de la criminalité, du sentiment d'humiliation et de l'incapacité du gouvernement à contenir les mouvements autonomistes au sein même de la Fédération de Russie. Bref, les raisons de se liguer contre Eltsine ne manquaient pas. C'est ainsi que des officiers du ministère de la Sécurité de Russie – le défunt KGB – et de l'armée, encore très touchés par les réformes, en sont venus à comploter pour le déposer. Bien sûr, il n'était pas question de retourner au socialisme pur et dur ; l'économie de marché était une nouvelle réalité incontournable. Mais on avait certainement des vues très différentes sur la façon appropriée de gouverner le pays. On devait donc se débarrasser du président. Mais comment ? Un putsch militaire était hors de question. Quant au putsch constitutionnel, il était voué à l'échec de 1991. Non, il fallait agir d'une manière plus subtile. Signe des temps, les nouvelles lois du marché le permettaient.

Toute la crédibilité d'Eltsine reposait sur sa capacité à extraire le pays du marasme économique et

à le relancer sur la voie de la croissance. De nouvelles entreprises productives devaient naître et les vieilles, incapables de s'adapter, devaient mourir. Pour que la situation s'améliore, il fallait absolument pouvoir compter sur un rouble stable, sinon fort. C'était la pierre angulaire du succès, l'oxygène du système. Les putschistes ont donc décidé de s'y attaquer.

Ce projet d'offensive contre le rouble n'était pas le fruit de tout l'ex-KGB, mais bien d'un groupuscule qui, en plus de connaître le nouveau statut d'Anatoli Sverstiouk, disposait des moyens de le réactiver. Ce dernier coulait des jours heureux dans la discrétion, or la discrétion est un état bien fragile. On le lui a fait comprendre. Dès lors, il était condamné à tenir le rôle qui lui avait été dévolu. Un rôle-clé. Ce type maîtrisait tous les rouages des marchés financiers, disposait d'énormes capitaux et jouissait d'une grande influence. Le genre d'homme dont les positions affectent beaucoup plus le marché que la théorie ne veut bien l'admettre. On l'a donc chargé de l'exécution proprement dite du « coup ». Pour ce faire, Sverstiouk avait besoin d'un maximum de fric. Pas de problème, les putschistes se sont chargés de le rabattre vers lui. Toutes les opérations clandestines, parfois presque oubliées, qui avaient pu laisser de l'argent en dépôt quelque part ont été passées au peigne fin. C'est ainsi que Vincent est entré dans la ronde. Très peu d'officiers du KGB avaient eu vent du trafic d'armes ayant impliqué Pougo, Bogolioubov, Vincent et Henlen. Néanmoins, les putschistes ont réussi à remonter la piste jusqu'à Vincent et ont appris que la part de Pougo dormait dans un coffret à Milan sous la forme de bons au porteur. Encore mieux, Vincent, détenteur de ces fonds, projetait l'image d'un financier au succès éclatant. En plein ce dont ils avaient besoin ; il pourrait ainsi prendre part aux opérations selon le plan de Sverstiouk sans qu'il y paraisse trop. Les putschistes se sont adjoint plusieurs financiers plus ou moins compromis de cette façon. Quelques autres, comme Pierre Kohl, l'ont été parce qu'ils étaient vulnérables. Sverstiouk a pu les réunir autour de lui pour élaborer une stratégie d'attaque. Le rouble étant traité au Moscow Interbank Currency Exchange, la dépréciation devait avoir toutes les apparences d'un mouvement dû aux seules humeurs du marché. À cet égard, la rencontre de Boston a servi de mise au point avant le premier test. Vincent, à la différence des autres, s'est montré récalcitrant. D'abord parce que, à la suite du meurtre de Pougo et de l'incarcération de Bogolioubov, il a considéré que le fric était à lui. D'ailleurs, il a commencé à piger dedans. Et puis durant quelques années, on ne l'a pas du tout inquiété, alors il lui a fait dans les mains. Quand Sverstiouk l'a réalisé, il n'a eu d'autre possibilité que d'ordonner qu'on l'abatte et de lancer un commando sur la banque de Milan. Le cas Vincent était réglé, mais il avait fait beaucoup plus de vagues que prévu. Mis à part cet incident, la première attaque test qu'il a menée a été couronnée de succès. En provoquant le fléchissement du cours du rouble de près de dix pour cent, la coalition mesurait sa puissance tout autant que celle de ses complices. Puissance qui allait effectivement leur permettre de mettre le rouble K.O.

Après avoir terminé la lecture du document, je le résume à Marc et à Romain. Mon oncle exprime son étonnement :

— Il était du KGB, ça, je n'en reviens pas ! Au SCRS, vous n'en saviez rien ?

Marc lui répond.

— Pas du tout. En tout cas, moi, je n'en ai jamais eu vent.

— Mais c'est de la dynamite, ça ! fait Romain.

— Tu parles, lui dis-je. Dès mon retour à Montréal, je m'enferme pour écrire mes papiers sur toute cette affaire. Ça va causer un boucan de tous les diables.

— Tu vas écrire tes papiers en omettant l'épisode d'Antoine, de Lacoste et de Gardonio, n'est-ce pas ? me rétorque Romain.

— Bien sûr, Romain, lui dis-je, bien sûr.

Parler à Sofia, au plus vite. Elle seule peut localiser le numéro de téléphone rapidement. Moi, je n'en ai pas le temps. J'ai un avion à prendre. Nous sommes tous trois en file prêts à procéder à l'embarquement. Je laisse passer Marc et Romain devant. Quand vient mon tour de faire contrôler mon billet, je lance à Romain :

— Je dois aller aux toilettes. Je vous rejoins dans une minute.

Il me jette un regard inquiet : il a déjà franchi le point de contrôle. Je me retourne et le laisse planté là.

À qui a-t-il parlé ? Romain me cache encore quelque chose, même s'il a tout fait pour me lancer sur cette affaire. Il disait espérer que le piège de Bogolioubov au parc Summit Circle m'aurait effarouché, mais il s'est quand même empressé de me donner la clé du *Back B*, c'est-à-dire le Ritz de Boston. Sans lui, la piste se serait arrêtée là, je ne me serais jamais rendu jusque chez Henlen. Mais il cherchait peut-être avant tout à me tenir éloigné de la piste de Sverstiouk : il s'y dirigeait lui-même. Je m'arrête au premier appareil téléphonique. Première tentative. Elle n'est pas là. Je laisse passer quelques minutes. Deuxième essai. Pas davantage. Il est huit heures ici, donc six heures en Italie. Sofia est peut-être sortie faire des courses. *Les passagers du vol 765 d'Air France en partance pour Paris sont priés...* Mon avion. Dans un geste désespéré, je recompose de nouveau son numéro. Dernier essai. Dernier échec.

Si Sofia ne peut m'aider, alors je n'ai peut-être pas le choix. Je compose le numéro de téléphone que Romain a joint en Italie. Un geste stupide, insensé, qui risque seulement d'effaroucher la personne avec qui Romain a pris contact, mais je n'y tiens plus. Je dois savoir. L'appareil met un moment à digérer l'avalanche de chiffres avant d'émettre sa sonnerie. Qui se répète, s'allonge et s'étire. Sans écho. À l'autre bout du fil, on ne répond pas.

Dernier avis, les passagers du vol 765 d'Air France en partance pour Paris sont priés de se présenter à la porte... La mort dans l'âme, je laisse tomber le combiné et me dirige vers l'aire d'embarquement. Dans l'appareil, Romain accueille mon retour avec un certain soulagement. L'envolée est encore plus désagréable que d'habitude. J'ai dans les mains un scoop énorme mais, subitement, le prix à payer pour me l'assurer paraît démesuré. Quelqu'un, quelque part, a été plus fort que moi. Quelqu'un qui demeurera confortablement tapi dans l'ombre.

Épilogue

Les beaux jours sont revenus. Avec eux le Grand Cirque qui a de nouveau planté son chapiteau au circuit Gilles-Villeneuve. Je m'apprête à y faire mon pèlerinage annuel.

Seul. Sans Romain.

Depuis un an, il s'est passé bien des choses. J'ai mis du temps à me détacher de tout cela, mais j'y suis enfin parvenu. La tempête est maintenant loin derrière.

Cependant, j'ai dû me contraindre.

À mon retour de Moscou, je me suis enfermé dans un endroit discret pour écrire mes papiers sur Sverstiouk, Vincent, l'attaque du rouble, enfin, toute l'affaire. Quarante-huit heures de travail effréné, jour et nuit, à carburer entre un ordinateur et une cafetière. Un travail payant. Après avoir pris contact avec plusieurs journaux, j'ai rapidement conclu une entente avec un grand quotidien de Montréal. Le moins qu'on puisse dire, c'est que mes articles ont eu un impact.

Après la dégringolade du rouble, les officiels russes avaient réagi comme d'habitude, en criant au loup et en invoquant un sombre complot ourdi par d'obscur forces étrangères. L'Ouest, lui, avait plutôt condamné le laxisme du gouvernement russe, à son avis seul responsable des événements. Tous ont donc été fort surpris d'apprendre que, pour une fois, la vérité se situait quelque part entre les deux. La faiblesse du gouvernement – et par extension la faiblesse du rouble – avait permis qu'une attaque délibérée soit menée contre la devise. Pas par d'obscurs esprits malveillants de l'étranger, mais bien par un fragment même de l'*establishment* russe. Après la parution de mes articles, la presse mondiale s'est mise sur le coup pour assurer le suivi. Quant à moi, j'ai été happé par une véritable tornade médiatique. Je ne pouvais avancer d'un pas sans avoir un micro sous le nez, les entrevues se succédaient à un rythme d'enfer. Je n'avais pas le choix, il fallait m'y soumettre, battre le fer pendant qu'il était chaud.

Même s'il m'en coûtait terriblement.

Car pendant ce temps, je ne pouvais rien faire d'autre. Le mystérieux interlocuteur de Romain pouvait demeurer dans l'ombre.

Même si je sentais que c'était joué d'avance, je ne pouvais me résoudre à abandonner. Dès mon arrivée à Montréal, après quelques essais infructueux à Paris, je me suis précipité sur le téléphone et j'ai enfin pu parler à Sofia.

— Charles ! Tu vas bien ?

— Oui, rassure-toi. Il n'y a plus de danger.

— Comment ça s'est passé ? Raconte-moi.

— J'aimerais bien, mais je n'ai pas le temps. Écoute, il y a encore quelque chose de nébuleux.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Il s'agit d'un numéro de téléphone en Italie. Il faudrait que je sache où il est situé.

— Je peux m'en occuper.

— Tu n'as qu'à localiser ce numéro. Surtout, n'entre pas en contact avec l'abonné.

— Ne sois pas inquiet.

— J'en ai pour quelque temps ici, mais je te rejoins dès que possible. Je te raconterai tout en détail.

— Tu vas sortir quelque chose ?

— De la dynamite. Tu verras dans quelques jours. Pour l'instant, je dois m'y mettre.

Quand elle m'a rappelé quelques jours plus tard, j'étais en plein dedans. Entrevues à la télé, négociations avec des périodiques, rédaction de nouveaux articles... Je ne dormais presque plus. Son message sur le répondeur m'a fait l'effet d'un puissant tonique. Elle avait trouvé. Une villa de

location à Mondovi, dans le Piémont. Cette nouvelle m'a exaspéré autant qu'elle m'a excité, car il m'était impossible d'aller sur place tout de suite. C'était mon ultime chance de découvrir ce que Romain me cachait encore. J'avais compris qu'il ne servirait à rien de l'affronter ou d'essayer de tirer quoi que ce soit de lui. Cette piste était bel et bien la dernière. Après, il n'y aurait plus rien.

Deux semaines plus tard, j'ai enfin pu aller y voir de plus près. J'ai pris le premier avion et je me suis pointé, tout fébrile, chez Sofia par une torride journée de juillet. Après avoir pris rendez-vous avec l'agence de location, nous avons mis le cap sur Mondovi. Dans la voiture, je lui ai tout raconté de vive voix et lui ai exprimé mes doutes.

— Le sort qu'il a réservé à Lacoste et à Gardonio me trouble. Sur le moment, sa haine et sa hargne m'ont paru justifier qu'il veuille se venger personnellement. À la limite, je partageais ses sentiments. Par contre, avec un minimum de recul, son action ouvre la porte à une autre interprétation. Plutôt que de se venger aveuglément, Romain aurait pu – aurait dû – les dénoncer. Ils avaient quitté les services secrets, mais on aurait fini par leur mettre le grappin dessus, leur intenter un procès. On ne peut étouffer une telle histoire. Hormis le souvenir d'Antoine, il n'avait rien à cacher. Son nom aurait été sali, il y aurait eu un scandale énorme, mais au moins justice aurait été rendue. Pas une justice sauvage d'oeil pour oeil.

— Ça a dû être un choc terrible de tomber sur lui à Moscou.

— Surtout quand il m'a drogué. Et s'il l'a fait, c'est qu'il devait vraiment y être contraint. Je ne pourrai plus jamais lui accorder ma confiance.

— Mais il a quand même essayé de te protéger.

— En me mentant pendant tout ce temps à propos du destin de mon propre père !

— N'empêche...

— Je ne veux plus le voir.

— C'est la seule famille qui te reste.

— Alors j'aime mieux ne plus avoir de famille. Et puis certaines questions n'ont cessé de me hanter. J'ai réfléchi à l'hypothèse évoquée par Gardonio...

— D'après ce que tu m'as raconté, il essayait seulement de sauver sa peau.

— Oui, mais Antoine n'a pas été exposé, l'incinération a eu lieu si rapidement... J'ai encore dans la tête le sourire de Mylène. Une semaine avant sa propre disparition, son trouble était manifeste. Comme prise entre deux feux, entre l'extase et l'horreur. Elle-même, je ne l'ai plus revue. Carbonisée dans sa voiture, impossible à reconnaître.

— Tu as pourtant bien vu Antoine étendu sur le plancher de son bureau, accablé par la douleur.

— Est-ce que ce n'était pas précisément le but recherché ? Qu'on le voie en train de mourir ? Pouvait-on croire à une mise en scène ? En consultant un index pharmaceutique, j'ai découvert plusieurs substances qui, administrées en doses suffisantes, produisent des effets semblables. Ralentissement du rythme cardiaque, difficulté à respirer, engourdissement. Plusieurs variétés de bêta-bloquants peuvent très bien faire l'affaire. C'est pourquoi ce numéro de téléphone et cette villa à Mondovi sont si importants.

Sofia ne partageait pas mes doutes, mais elle comprenait ma démarche. Sa compagnie me faisait du bien. Les dernières semaines avaient été pénibles.

— Voilà, nous sommes arrivés.

Une élégante villa occupait un espace discret derrière un rempart de végétation. La maison de style moderne baignait dans un cocon frais. Le représentant de l'agence de location nous attendait, la cravate bien nouée malgré la chaleur torride.

— Charles Maynard ? Je suis Luca Monte de l'agence Piemonte Uno.

Il s'est avancé pour me serrer la main avec l'empressement factice de certains vendeurs.

— Je vous présente Sofia Schiattarella.

— Mes hommages, a-t-il fait en s'inclinant comme s'il avait eu devant lui la duchesse de Windsor. Venez, je vous montre l'endroit.

Il marchait en pointant le doigt vers les attraits de la propriété. Il la vendait plutôt mal, même si elle ne manquait pas de charme. La maison était jolie, le coup d'oeil exceptionnel. Disponible en location hebdomadaire ou mensuelle. Et pas donné du tout, avec ça.

— Elle est libre maintenant ?

— Oui, les derniers occupants sont partis il y a trois semaines.

— Ils y ont séjourné longtemps ?

— Quelques semaines. Un couple délicieux.

— Un couple ?

— Oui, des étrangers...

La chaleur était accablante. Dans ce pays, on dit qu'il n'y a guère que le soleil qui bosse. Si c'est vrai, il devait bien faire des heures supplémentaires ce jour-là. Des filets de sueur glissaient le long de mes tempes. J'ai enlevé mes épaisses Ray-Ban et me suis épongé le front. Monte a alors eu une curieuse réaction. Un léger tressaillement des sourcils, un rien de recul. Il a semblé se raviser, de façon à peine perceptible. Comme s'il venait de remarquer quelque chose. Un changement d'attitude très subtil.

— ... de Naples. Ils vivent tellement loin, ici on les considère comme des étrangers ! Mais pour des Napolitains, c'étaient des gens très bien !

Il a lancé cette réplique avec un soupçon de malice dans les yeux. Peut-être n'était-ce que le fruit de mon imagination, mais il semblait jouer, dissimuler.

Tout cela est maintenant loin. C'était l'année dernière. J'ai eu beau le travailler, le relancer, aucun résultat. Monte n'a rien dit d'intéressant parce qu'il n'y avait probablement rien à dire.

Prendre ses désirs pour des réalités peut parfois aider, mais quand ce n'est plus possible, il faut savoir se faire une raison. Abdiquer devant la brutalité des faits, se laisser emporter et oublier. C'est ce que j'ai fait. Devant Monte, un agent immobilier qui ne donnait pourtant pas l'impression d'être le fils naturel d'Einstein, j'ai capitulé. Que Romain garde pour lui ses secrets, s'il en a encore ! Brusquement, cela m'était égal. J'avais une vie à vivre et du retard à rattraper. J'en avais assez de ces intrigues et de toute cette noirceur.

Depuis, je ne lui ai plus parlé.

Par contre, je me suis beaucoup rapproché de Sofia. Malgré l'éloignement, notre amitié s'est épanouie. Nous nous parlons souvent et, maintenant, elle a pris la place de Romain. Elle est ma seule famille. Curieusement, les visages de Mylène et d'Antoine se sont éclaircis dans ma mémoire. Jusquelà, ils avaient été enveloppés d'un halo diffus, comme voués à une désincarnation perpétuelle. Mon abandon les a libérés. Leur souvenir, impeccablement défini, occupe désormais la place qui aurait dû être la leur bien avant.

Il ne sert à rien de s'inscrire en faux et de lutter contre le passé. Il est immuable.

Coda

La chaleur est torride, le soleil assassin. Il n'y a guère que les grillons qui donnent signe de vie. Août en Provence. Les sages se confinent à la fraîcheur relative de leur mas et la vie suit mollement son cours entre la sieste et le pastis.

Dans le salon d'une élégante villa, un ventilateur remue faiblement l'air. On ne le branche plus que par habitude : les timides volutes ne rafraîchissent pas grand-chose. Mais le léger flop-flop est agréable à l'oreille. Il entame tout juste le silence.

Dans un fauteuil de rotin, un homme lit son journal. Bronzé, la soixantaine énergique, il respire la santé. Seuls ses cheveux gris et les légères ridules qui jaillissent en étoiles autour de ses yeux trahissent son âge. Une femme vient le rejoindre. Son épouse, élégante, très belle malgré la douleur qui l'accable.

— Tu es sûr qu'il va bien ? lui demande-t-elle.

Il dépose le quotidien sur la table à café, enlève ses lunettes à monture d'écaille et se tourne vers elle.

— Oui. Je l'ai vu. J'ai même pu lui toucher. La nuit où nous t'avons appelée...

— Pourquoi ne l'as-tu pas ramené ?

Son visage s'assombrit.

— Tu sais bien que ce n'est pas possible. Son apparition nous a pris par surprise. Elle n'était pas du tout prévue. Nous avons dû changer nos plans à la dernière minute, mais finalement tout a été pour le mieux. Nous avons obtenu vengeance.

— Je le sais bien, mais...

Il lui caresse tendrement la joue.

— Il est en sécurité maintenant, c'est tout ce qui compte.

Elle le fixe quelques instants avec des yeux brumeux pendant que retentit la sonnerie du téléphone. Ils ne bronchent pas. Trois coups suivis d'un bref silence, puis une nouvelle salve.

— Tu veux le prendre ?

Il n'a pas besoin de le lui demander, mais il le fait quand même. Depuis le temps qu'ils vivent ensemble, c'est devenu une habitude. C'est toujours elle qui répond au téléphone. Elle se lève et se dirige vers l'appareil.

— Allô !

— ...

— Ah, bonjour ! Comment vas-tu ?

— ...

— Oui, il est là, attends un peu...

Elle pose le récepteur sur la petite table et, d'une voix égale, lance en direction de son mari :

— Antoine, c'est Romain !

Biographie



Michel Jobin naît en 1968 à Chicoutimi et grandit dans la région de Montréal. Déétenteur d’un baccalauréat en actuariat de l’Université Laval, Michel Jobin travaille quelques années dans ce domaine avant de s’intéresser à l’informatique et de fonder une petite boîte de consultation. Spécialiste des choses inutiles, la F1, le vélo et les livres le passionnent. Il partage sa vie entre Montréal, les cantons de l’Est et son prochain voyage quelque part sur la planète. *La Trajectoire du pion* est son premier roman.

Du même auteur :

La Nébuleuse iNSIEME. Roman.

Lévis : Alire, Romans 091, 2005.